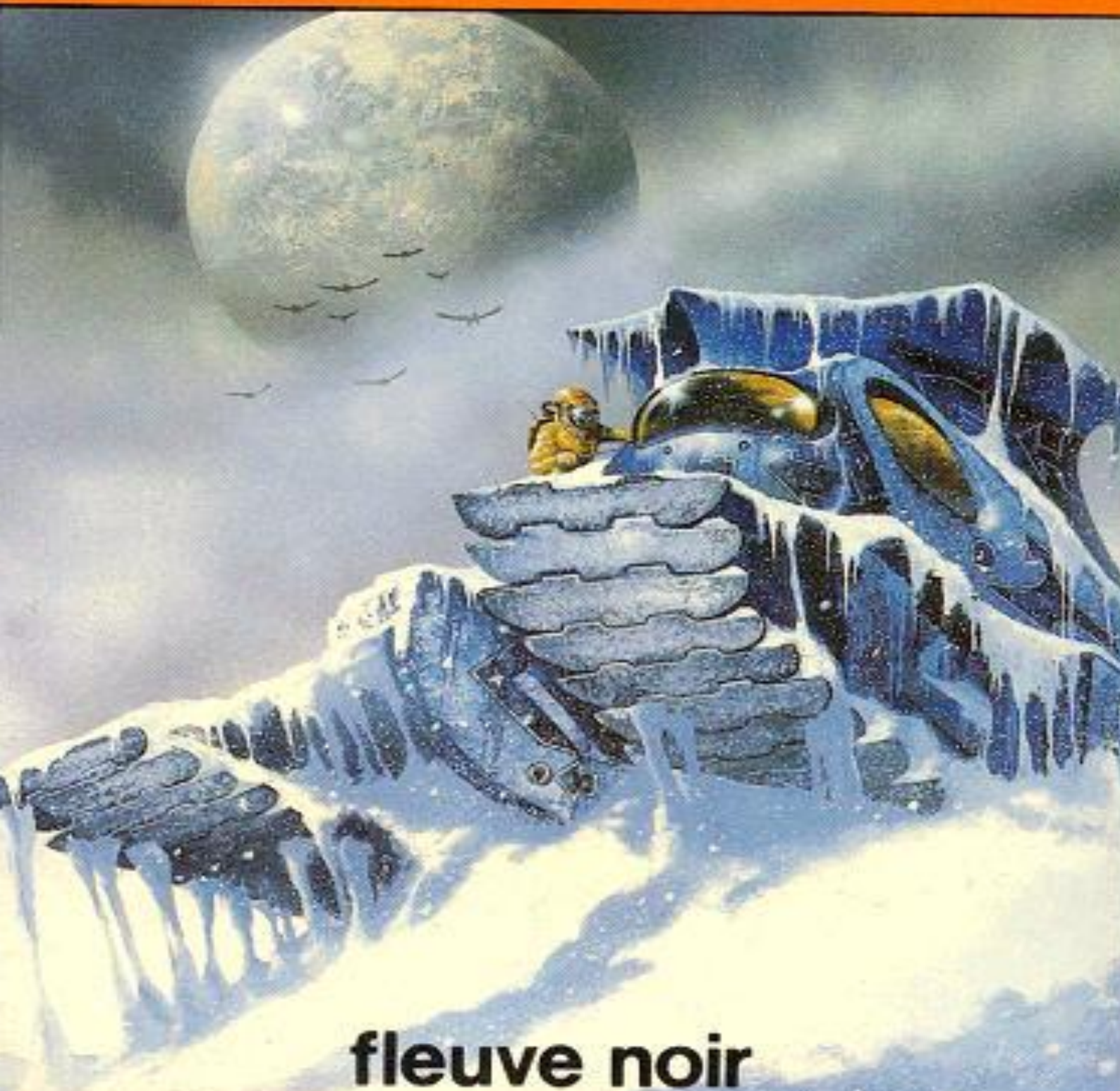


ANTICIPATION

G.-J. ARNAUD

LES CHASSEURS DES GLACES



fleuve noir

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 4

LES CHASSEURS DES GLACES

(1981)



FLEUVE NOIR

chapitre premier

Une fois par semaine, Pietr Hansen allait livrer ses dix wagons de bois de chauffage à Wood Station. Depuis que Lien Rag avait amené cette petite tribu d'Hommes Roux, l'exploitation de la forêt sous-glaciaire avait pu reprendre et le gros bûcheron considérait le glaciologue comme un associé, un frère. Il y avait maintenant plusieurs semaines que Lien avait choisi de désertier et se cachait sous l'apparence barbue et chevelue d'un coupeur de bois.

Le vieux locotracteur attendait devant l'aiguillage de cette voie secondaire que le mécanisme veuille bien ouvrir la voie. Hansen fumait un cigare rouge, un *bout*. A côté de lui Lien Rag paraissait ruminer de sombres pensées.

— Quelque chose te tracasse ? demanda le bûcheron.

En fait, c'était un souci bien dérisoire qui rendait le glaciologue maussade. Il était jaloux, jaloux parce que Jdrou n'avait aucune notion de monogamisme, comme tous les Hommes et les Femmes Roux. Elle devait coucher avec ses compagnons de tribu, avec tous les hommes en fait, jeunes ou vieux, et il ne pouvait le tolérer. Pour la tenir quelques instants dans ses bras, lui devait disposer d'un endroit, d'un lieu où la température fut acceptable pour elle qui venait du froid et pour lui qui venait du chaud. Lorsqu'ils faisaient l'amour, lui grelottait et Jdrou était à deux doigts de s'évanouir de chaleur. Ce qui compliquait leurs rapports, réduisait la fréquence de leurs rencontres. Pourtant, lorsqu'il possédait ce corps animal au pelage soyeux, Lien connaissait la plus extraordinaire volupté de sa vie.

— On a le feu vert, dit Hansen.

Le convoi s'engagea sur le réseau secondaire au maximum de sa puissance. Mais la vitesse ne servait à rien lorsqu'on ne disposait d'aucune boîte de priorité. Hansen se serait contenté d'une boîte rouge qui lui aurait permis de passer devant certains

convois de marchandises, mais il devait accepter son sort. Chaque fois qu'il déposait une demande à la Sécurité, on lui rétorquait que c'était la guerre et qu'il devait se montrer patient. Mais la guerre se poursuivait depuis si longtemps ! Sur le front de l'Est contre la Compagnie Sibérienne et maintenant sur la frontière Ouest. Mais on ne savait pas grand-chose au sujet des hostilités côté front occidental. La Panaméricaine était une grande compagnie, la plus puissante du monde peut-être, mais il y avait autre chose. Entre les deux puissantes sociétés des Hommes Roux s'interposaient, des Hommes Roux révoltés, capables d'assimiler des techniques et de lancer des offensives sanglantes.

— Ça y est, grommela le bûcheron. Ça commence.

Le convoi était dirigé sur une voie de garage pour libérer le réseau. Pour combien de temps ? Nul ne pouvait jamais le prévoir et il arrivait qu'on attende toute une journée que l'aiguillage ouvre la voie.

— Si on cassait une petite croûte ? proposa Pietr.

Mais Lien Rag n'avait pas faim. La nuit dernière il avait attendu Jdrou en vain, dormant à côté de ce compartiment à la température moyenne où ils se rencontraient d'ordinaire. Il avait fini par s'endormir et au réveil toute la tribu travaillait déjà sous la glace à abattre des arbres. Il n'avait pu descendre dans la mine puisqu'il avait promis d'accompagner Hansen à Wood Station. Et le voyage pouvait durer entre vingt-quatre heures et trois jours.

— Allons, mange une tranche de jambon, bois un coup de bière.

Lena Hansen fabriquait elle-même cette boisson savoureuse et Lien en accepta un gobelet. Il aimait bien le couple, se sentait heureux chez eux. Mais le problème de son intimité avec Jdrou lui paraissait soudain insoluble.

— Tiens, c'est du rapide aujourd'hui !

Sans raison, alors qu'aucun convoi n'était passé, ils avaient à nouveau la voie. Ils purent rouler sans ennui durant une heure puis passèrent trois heures dans une petite station perdue, à peine quelques familles de cheminots sous une antique verrière rafistolée.

— Même pas un cabaret, râla Hansen. Cette caste des cheminots devient chaque jour plus puritaine.

Ils occupaient des maisons roulantes confortables, jouissaient d'avantages innombrables et considéraient le reste de l'humanité comme des parias. La Compagnie, c'était la vie, non seulement la possibilité de se déplacer, mais encore le courant électrique, l'approvisionnement, les voitures isothermes, les villes sous dôme. La Compagnie pourvoyait à tous les besoins prioritaires de cette vie alors que sévissait cette nouvelle période glaciaire. Au-dehors la température oscillait entre moins vingt et moins cinquante.

— Regarde ces bonnes femmes... La nouvelle aristocratie.

Elles étaient trois qui papotaient devant une boutique d'alimentation. Elles portaient des fourrures véritables, promenaient sur les voyageurs des regards arrogants.

— Et dans ce trou, ce ne sont que des sous-fifres. Mais dans les stations plus importantes, ils tiennent le haut du pavé.

La nuit était venue lorsqu'ils pénétrèrent dans le sas de Wood Station. Dès lors, ils furent dirigés automatiquement vers un quai de déchargement où ils allaient stationner jusqu'au lever du jour. Ils s'étendirent sur les petites couchettes du loco et s'endormirent aussitôt. Même Lien, épuisé par sa mauvaise nuit précédente.

Au réveil, il sauta sur le quai, mais remonta en hâte chercher une pelisse en peau. Depuis que les guerres s'intensifiaient, la température de ces villes sous dôme était terriblement basse, à peine deux ou trois degrés au-dessus de zéro. Il se dirigea vers la cafétéria habituelle, commanda un thé arrosé de vodka et le but en s'ébouillantant la gorge. L'endroit commençait de s'animer, fréquenté par des transporteurs de bois, des bûcherons, des acheteurs et des manutentionnaires.

C'est en regagnant le convoi qu'il leva machinalement les yeux vers le dôme translucide et resta frappé de stupeur. Ils étaient revenus ! Les Hommes Roux étaient revenus et nettoyaient la glace qui se formait inlassablement sur le dôme. En couches d'autant plus épaisses que les nouvelles restrictions de chauffage devenaient plus strictes.

— Tu as vu ? dit-il à Pietr. Regarde en haut...

Hansen ouvrit des yeux ronds. Il venait de sauter sur le quai en se frottant les mains, agressé lui aussi par la fraîcheur extérieure.

— Incroyable ! La dernière fois, ils avaient de fichus problèmes...

— Ils avaient réquisitionné la population pour gratter la glace... Ça faisait même du bruit... Je ne savais pas que les Hommes Roux avaient accepté de revenir.

— Allons boire un coup. Il y a deux convois en attente devant nous, on ne sera pas gruté avant l'après-midi.

Hansen commanda de la bière chaude et des steaks de renne taillés dans le filet. Il pouvait dévorer un kilo de viande en un seul repas et ingurgiter plusieurs chopes de bière.

— Dites-moi, demanda Lien à la serveuse, depuis quand sont-ils à nouveau là-haut ?

Il désignait le plafond de la cafétéria mais voulait parler du dôme.

— Oh ! ceux-là ? Il y a quelques jours.

Elle ricana :

— Ils devaient crever de faim et, trop contents de revenir gratter la glace pour bouffer ! Moi ça me dégoûte de les sentir à nouveau au-dessus de ma tête. On était bien débarrassés. Je ne les regarde jamais. Ils sont répugnants.

— Je ne crois pas qu'ils soient revenus pour ce seul motif, dit Lien. Ça cache quelque chose.

— Tu crois qu'ils préméditent un coup ?

— Je ne sais pas...

Grâce à Jdrou qu'il enregistrerait sur magnétophone, il commençait à connaître une centaine de mots de leur idiome. Mais il y avait peut-être vingt ou trente langues différentes avec quelques mots qui revenaient fréquemment. Outre la parole, ils utilisaient des gestes, des signes conventionnels.

— J'ai des achats à faire. On se retrouve vers midi au convoi ?

— D'accord, dit Lien.

Il erra le long des quais commerçants. Comme toutes les villes se consacrant à une seule activité — ici c'était le bois —, Wood Station manquait de charme. Les gens n'étaient là que

pour gagner de l'argent, pas pour y mener une vie paisible, agréable, culturelle.

Il acheta des bijoux fantaisie pour Jdrou qui en raffolait. Pas de vêtements, puisqu'elle n'en portait jamais. Une fois elle avait enfilé une culotte appartenant à Lena Hansen, un slip à dentelles. Elle riait très fort et Lien avait été agacé de la voir ainsi accoutrée.

Sans arrêt il regardait en l'air, heurtait parfois les passants. Il y avait beaucoup d'Hommes Roux sur le dôme, plusieurs dizaines, beaucoup plus qu'autrefois avant qu'ils n'abandonnent le toit des villes. Pourquoi étaient-ils si nombreux ?

Mal à l'aise, il regardait ensuite les passants et ne voyait aucun signe d'inquiétude sur leur visage. Aucun ne levait les yeux vers le dôme transparent. Comme si le retour des Roux était tout à fait naturel, dans l'ordre des choses. Comme s'ils n'existaient pas. Lorsqu'ils avaient disparu, qu'on avait dû exiger de chacun, homme, femme, à partir de douze ans, une demi-journée par semaine pour gratter la glace, les citadins avaient protesté. Lien avait alors entendu des réflexions contestataires contre le chef de station et le Conseil de consultation de la ville. Mais tout était rentré dans l'ordre et plus personne ne paraissait se souvenir.

Dans le magasin où il acheta quelques bouteilles de bonne vodka, il éprouva le besoin d'en parler au vendeur.

— Ah ! les Roux ? Ben oui, ils sont là... Incapables de se nourrir ailleurs. Ils sont stupides... Ici au moins ils ont le minimum assuré. On dit qu'ils reçoivent quinze cents calories par jour. C'était affiché devant le palais du chef de station.

C'était nouveau. D'habitude on ne leur accordait que des nourritures dont personne ne voulait, des déchets, de la viande fossile ou de mauvaise qualité.

— Mais quand sont-ils revenus ?

Le vendeur parut embarrassé.

— Je ne saurais vous le dire... Un matin de la semaine dernière on a vu qu'ils étaient là. Je me souviens même, ajouta-t-il avec un clin d'œil égrillard, que ma femme a poussé un cri en ouvrant les volets de notre chambre. Il faut dire que nous

habitons vers l'arc. Il y en avait un juste au-dessus de chez nous en train d'uriner.

On appelait arc les confins du dôme, là où il venait s'ancrer dans la couche de glace.

— On a quand même été satisfaits. Non pas pour le spectacle qu'ils nous offrent mais parce que là-bas, à l'arc, on n'y voyait plus rien. Les équipes réquisitionnées nettoyaient surtout le haut du dôme, pas les parois qui sont trop abruptes. Eux le font et on y voit désormais un peu plus clair.

Il gloussa :

— Celui-là avait un manche comme ça, dit-il en marquant son avant-bras de sa main en coupeuret. Et ma femme qui est un peu bégueule...

Mais les autres personnes qu'il interrogea étaient moins bavardes, indifférentes.

— Oui, ils sont revenus... On est bien obligés de les supporter... Ils ne gagnent pas la nourriture qu'on leur donne. Ça devrait être plus propre que ça... Regardez cette couche de glace... Bien sûr, maintenant le travail est dur depuis que le chauffage de la ville est réduit... Ce sont des fainéants, des animaux ; oui, monsieur, des animaux... Ceux qui se choquent de leurs mœurs ont tort. Ils voient en eux des sortes d'humanoïdes... Moi je ne vois que des animaux et des animaux font leurs besoins au hasard, s'accouplent n'importe où.

Les gens ignoraient qu'à l'Ouest les Hommes Roux étaient en train d'arracher un territoire aux Compagnies, qu'ils avaient des techniciens, des écoles, des lois et une idéologie. La censure de la Compagnie fonctionnait toujours aussi bien.

A midi, il fut sur le quai en compagnie d'Hansen qui avait effectué de gros achats. Des provisions, des objets usuels pour sa femme, des pièces de rechange pour la vieille centrale électrique qu'il faisait fonctionner au bois.

— Nous ne serons pris que très tard. Encore heureux qu'ils déchargent nos dix wagons aujourd'hui. S'il n'y avait pas la guerre et les restrictions, on devrait attendre demain.

— Ne dis pas ça, lui reprocha Lien, sinon tu fais comme tout le monde, tu justifies la guerre. Les commerçants sont heureux

de la rareté des marchandises : avec moins ils gagnent plus. Toi tu trouves qu'ainsi le personnel est plus vissé...

— Tu as raison, fit Hansen en lui claquant l'épaule. Il ne faut pas que je devienne idiot.

Dans l'après-midi, ils passèrent sur la plate-forme de pesée. Un groupe d'experts, des bûcherons assermentés, montèrent sur les wagons pour examiner le bois. Puis Hansen reçut ses bordereaux et alla se faire payer tandis que Lien s'occupait de manœuvrer le loco pour se présenter sous les immenses grues.

C'est alors qu'il attendait son tour sur le quai qu'il aperçut l'affiche du cabaret Miki. Le nom de Yeuse y figurait en bonne position. Une bouffée de tendresse l'envahit. Il avait vécu avec Yeuse, l'aimait toujours. Mais ce n'était pas tout à fait pareil qu'avec Jdrou. Yeuse était une femme actuelle, lucide, amoureuse de lui, certes, mais ne dégageant pas cette attirance animale, cet érotisme primitif que Jdrou possédait sans même le savoir. Lorsqu'il pénétrait Jdrou, il possédait la femelle d'un monde nouveau, un monde glacé mais pur, un monde qui avait peut-être un avenir fantastique, alors que les hommes du chaud grelottant dans leurs cités sous dôme ne faisaient que survivre, passant d'une décadence à une autre.

Il alla lire l'affiche de plus près, découvrit que le cabaret Miki serait dans Wood Station le surlendemain pour une semaine de représentations. Avec un peu de chance, lorsqu'il accompagnerait Hansen avec un nouveau chargement, il aurait peut-être la joie de rencontrer Yeuse. Elle n'avait jamais dû comprendre. Il avait disparu de sa vie d'un seul coup. Bien sûr, Harl Mern l'ethnologue devait toujours se trouver à Transit Station. Mais qu'avait-il pu lui dire sans vouloir l'offenser ? Qu'il avait tout quitté, déserté pour l'amour d'une Fille Rousse ? Comment l'avait-elle pris, ressenti ? Se sentait-elle humiliée, ou jalouse ? Humiliée comme une femme qui découvre que son compagnon est homosexuel ou zoophile ? Ou considérait-elle Jdrou comme une rivale, sans la moindre nuance de racisme ?

Le déchargement s'opérait dans de bonnes conditions et quand Hansen revint, il y avait déjà la moitié de la cargaison sur les quais.

— Le bois a encore augmenté, dit-il joyeusement. J'ai une prime pour toi.

— Tu pourras augmenter les Roux ? lui demanda Lien.

— Pourquoi pas ? Mais que font-ils de l'argent ? Ils ne font que manger, dormir, baiser et travailler... Mais sois tranquille, je les augmenterai.

Lien se demanda effectivement ce qu'ils pouvaient faire de l'argent qu'ils recevaient. Au début, il avait pensé qu'ils le jetteraient, mais ils avaient assimilé ce concept de l'argent et désormais faisaient des économies comme tout un chacun.

Ils ne purent se dégager des voies de la manutention que très tard dans la nuit et préférèrent se reposer quelques heures jusqu'au lever du jour plutôt que d'être immobilisés pour des périodes plus ou moins longues sur le réseau, avec l'impossibilité de dormir vraiment. Ils quittèrent Wood Station dans le petit matin blafard, ce petit matin sans joie que connaissait la Terre depuis plus de deux siècles.

— Allons-y, soupira Hansen qui se voyait dirigé sur une voie de garage.

Le bûcheron avait hâte de rentrer, de retrouver Lena pour lui faire l'amour. Ce couple avait un appétit sexuel peu commun et deux fois par jour ils s'isolaient dans leur chambre. Parfois leur intimité rendait Lien fou furieux. Il aurait aimé lui aussi retrouver Jdrou, l'entraîner dans les tourbillons savoureux d'un érotisme lent et confortable, sans cette obligation d'éviter le froid comme le chaud. Il ne pouvait tenir jamais plus d'un quart d'heure, se projetait dans ce sexe velouté sans trop savoir si Jdrou aimait vraiment, connaissait l'extase. Elle riait mais transpirait abondamment, haletait comme un animal et se précipitait ensuite à l'extérieur pour avaler des morceaux de glace tandis que lui se réfugiait vers la chaudière et avait plutôt envie de bière brûlante ou de thé à la vodka. Un quart d'heure. Et Jdrou ne comprenait pas certaines caresses. Lorsqu'il voulait enfouir sa bouche, sa langue dans la toison plus claire du pubis, elle riait, l'écartait en roulant des yeux pleins de reproches, comme si elle voulait lui signifier qu'il ne fallait pas qu'il fasse ça. Mais elle n'avait pas les mots nécessaires pour lui en faire comprendre la raison exacte et il se morfondait entre deux

rencontres. Il ne pouvait supporter la longueur du sexe des mâles. Et lorsqu'il en voyait un en proie à une érection incontrôlable, il l'aurait frappé. Il devait faire un effort pour ne pas céder à ce racisme profond qui se tapissait en lui comme une bête surnoise. Le lieutenant Skoll l'avait accusé de perversion lorsqu'il était tombé amoureux de Jdrou. Skoll pensait qu'il avait le même sentiment qu'un homme désirant forniquer avec une femelle animale. Et Skoll était issu d'une semblable union entre un Homme Roux et une femme iakoute.

— Voici un convoi... De marchandises.

En face d'eux, la voie faisait une courbe très prononcée et ils aperçurent les curieux wagons grillagés sans d'abord savoir à quoi ils servaient. Puis les wagons passèrent près de leur voie de garage.

— On dirait des cages.

Des cages vides. Le train se dirigeait vers le Nord-Est. Quelles marchandises pouvaient donc être transportées en plein air de la sorte ?

— Du charbon... Un minerai qui est extrait en morceaux assez petits. Ce calibrage expliquerait ce grillage, disait Hansen.

— Ou des animaux...

— Quel animal peut vivre par une telle température sans nourriture sur le sol ?

— Dans le Nord il y a des troupeaux de rennes qui vivent ainsi... Ils ne s'éloignent jamais de zones où le réchauffement de la terre est tel, à cause d'une activité volcanique par exemple, que la couche de glace peut être cassée par leurs sabots. Des rennes qui ont été créés en même temps que les Hommes Roux.

Lien avait déjà raconté à Pietr et Lena Hansen comment les Hommes Roux avaient été créés dans un laboratoire par un certain Oun Fougé.

Pietr et Lena Hansen écoutaient ses récits avec un intérêt poli mais, visiblement, même s'ils ne le lui avaient jamais dit, n'y croyaient pas.

D'ailleurs, Lena Hansen ne pouvait parfois cacher sa désapprobation contre les relations de Lien avec Jdrou. Le glaciologue percevait le dégoût secret qu'elle éprouvait pour lui, en même temps qu'un certain dépit.

— Il y avait une cinquantaine de wagons-cages, dit Pietr Hansen en surveillant l'aiguillage.

Plus tard, il se mit à neiger, au début, puis à grêler comme d'habitude tandis que le vent se levait.

— Cette nuit, nous aurons la tempête. Souhaitons que nous soyons arrivés chez nous.

Ils eurent la chance de ne plus être immobilisés jusqu'à ce que l'embranchement se présente. La voie privée de Hansen, longue de quelques kilomètres, conduisait directement à l'exploitation forestière ; du moins aux bâtiments de surface, puisque la mine se trouvait en profondeur.

Ils détachèrent les wagons de l'intérieur car le sas ne pouvait absorber que le loco. Lena était sur le quai, solide, majestueuse mais très belle dans sa robe de laine brune. Une sacrée fille, aussi grande que le bûcheron, avec des seins fantastiques et des jambes de statue.

Pietr sauta sur le quai, la saisit dans ses bras et la souleva sans effort pour l'emporter à l'intérieur de la maison. Lien soupira. Il regarda au-dehors, à travers le sas, mais n'aperçut ni Hommes Roux ni Jdrou. Avec cette tempête, ils allaient se tenir à l'entrée de la mine mais trouveraient qu'il y faisait trop chaud.

Dans la salle commune, il se versa un verre de bière. Dans la chambre à côté, Lena Hansen gémissait sans la moindre retenue.

chapitre II

La semaine suivante, il put assister à la dernière soirée du cabaret Miki dans Wood Station. Il avait failli ne pas venir, le loco de Hansen étant tombé en panne. Ils avaient travaillé toute la nuit sur les moteurs et avaient pu partir le lendemain matin.

Yeuse apparut enfin. Son numéro était différent, éblouissant mais plein d'équivoque. Elle se faisait passer pour un travesti, imitant les comédiennes des vieux films d'autrefois, ceux que la télévision repassait sans cesse et qui avaient plus de succès que les inédits. Yeuse se transformait en plusieurs de ces stars, depuis Marlène Dietrich jusqu'à Marilyn Monroe. Les spectateurs se pâmaient d'aise en reconnaissant ces idoles du passé, toujours actuelles trois cent cinquante ans plus tard.

Lien ne savait que penser du spectacle. Il connaissait le corps de Yeuse : il n'avait rien de celui d'un garçon. Pourtant elle arrivait à dissimuler ses formes, ses seins, ses hanches et c'était plus que troublant, comme si elle possédait un double.

Il la rejoignit dans sa cabine mais il n'était pas le seul. Il y avait là plusieurs personnes qui avaient apporté des fleurs si rares, si chères, des boissons luxueuses. Ces hommes pensaient certainement qu'elle était vraiment un travesti et éprouvaient le désir de passer quelques heures avec elle. Yeuse le vit, le reconnut malgré sa barbe, ses cheveux longs.

— Laissez-moi, dit-elle, reprenez ces fleurs, ces bouteilles, je suis fatiguée.

Les autres, trois hommes, murmurèrent, menaçants. Alors elle arracha son déshabillé et apparut nue.

— Vous voyez bien que je ne suis qu'une femme, fit-elle, ironique.

Cette fois ils consentirent à partir, ne firent même pas attention à Lien, le prenant pour un employé du cabaret. Yeuse alla fermer la porte au verrou, s'appuya contre. Le déshabillé

ouvrait sur ses seins fermes aux pointes dures, laissait entrevoir son pubis brun.

— Je sais, dit-elle, je sais quelle vie tu as désormais. Il est inutile de me la raconter...

Il s'assit sur une banquette et regarda autour de lui. Elle vivait dans un compartiment étroit mais avait l'art de le faire paraître très grand, très douillet. Il y avait son parfum, son goût des choses non pas belles mais chaleureuses, attirantes. Chaque objet était un symbole d'amitié ou d'amour.

— Pourquoi es-tu dans cette ville ? Tu habites non loin ?

— Encore bien loin, mais je travaille dans le bois.

— Cette fille est avec toi.

— Ici, non. Elle ne pourrait pas supporter la température, même pas celle de l'extérieur sous le dôme.

— Mais alors, murmura-t-elle, comment faites-vous ?

— On s'arrange.

— Comme dans l'adultère, dans les étreintes à la sauvette ? C'est ce piment-là que tu cherchais ?

Il secouait la tête. Elle prit des verres, lui versa à boire, une liqueur douce et rafraîchissante. On aurait dit qu'elle contenait du citron, mais le citron était un fruit hors de prix maintenant qu'il poussait sous globe de verre.

— Tu as vu mon numéro ? Tu aimes ?

— Je ne sais pas.

— Je crois que j'ai vraiment eu envie de changer de personnalité, de devenir un homme pour ne pas souffrir.

Il se souvenait que Floa Sadon, la fille du gouverneur de la 17^e Province, était tombée amoureuse de Yeuse. Avaient-elles couché ensemble ? Il n'aurait su le dire, tout cela ayant existé dans un passé si lointain. On lui aurait dit que quelques mois à peine s'étaient écoulés il ne l'aurait pas cru.

— Tu as déserté. Ils te recherchent. Ils sont venus me voir. Plusieurs fois. Ils me surveillent, peut-être. Tu n'aurais pas dû essayer de me retrouver.

— Le major Londal pense que je peux résoudre le problème de cette banquise trop fragile sur le front occidental, mais il se trompe.

Elle s'assit en face de lui, glissa ses deux mains jointes entre ses cuisses lisses. Il avait baisé ces cuisses, ce ventre musclé et Yeuse avait aimé. Jdrou n'aimait que la possession rapide et encore il n'en savait trop rien. Les hommes de sa tribu devaient mieux la satisfaire que lui.

— Tu es triste, dit-elle. As-tu oublié tout le reste ? Tu te révoltais contre la Compagnie, tu cherchais la Voie Oblique, tu pensais que les Hommes Roux étaient notre destin, notre avenir. Tu ne crois plus à tout ça ?

— Je suis seul. Skoll est allé rejoindre les siens, Mern est vieux, plus porté sur la théorie que l'action. Que veux-tu que je fasse ? Ils me cherchent.

— Et puis tu aimes cette Jdrou ?

— Oui, j'aime cette Jdrou. Même pour cinq minutes tous les deux jours, même si je suis frustré, si je grelotte en lui faisant l'amour, si elle transpire et manque de s'évanouir... Nous nous rencontrons dans une sorte de no man's land étroit, sur le fil d'une lame. Nous vivons chacun dans un espace-temps différent et de temps en temps nous ouvrons une porte de communication.

Elle remplit à nouveau son verre, reprit sa position en face de lui.

— On dit que certaines dames de la haute société se sont fait fabriquer des combinaisons spéciales pour rencontrer des Hommes Roux sans périr de froid. Un sas astucieux permet au mâle de pénétrer. Dans le temps il y avait des chemises de nuit trouées. Mais ce n'est peut-être qu'un ragot.

— Tu te moques de moi ?

— Pas du tout.

Il n'aurait jamais cru qu'il puisse la désirer à nouveau. Lorsqu'il avait connu Jdrou, il n'arrivait plus à éprouver quoi que ce soit pour elle, en était horriblement gêné, confus. Il n'avait rien à lui reprocher. Mais son sexe refusait de se dresser pour elle. Et maintenant il avait de nouveau envie de l'aimer.

Pourquoi ne dissimulait-elle pas son corps ? Au début il avait pensé à une sorte de provocation, mais c'était tout le contraire. Il devenait le vieil ami devant lequel on ne se gêne guère.

— Excuse-moi, ça va être le rappel.

Sans autre avertissement, elle se dénuda entièrement et lui tourna le dos. Il avait sa croupe à quelques centimètres de ses mains mais n'osait la frôler. Elle levait une jambe, une autre pour enfiler une sorte de ceinture.

— Qu'en penses-tu ?

Il sursauta, elle exhibait un phallus monstrueux.

— C'est pour le final. Je suis dans la ligne de mon numéro, tu comprends. Un clin d'œil au public, si tu préfères. Enfin à la partie la plus fine. Les autres rigolent, parce que c'est obscène.

— Tu vas y aller comme ça ? fit-il, effaré.

— Depuis quatre semaines je le fais chaque soir, pourquoi devrais-je changer ?

— C'est odieux, ridicule.

— Il est pourtant bien imité... En une matière spéciale, étonnante. Tu ne veux pas le toucher ?

Il se leva et cogna sa tête contre le plafond très bas. Ce faisant, il était contre elle et le simulacre le frôlait. Il fit un pas sur le côté pour lui échapper.

— Certaines femmes veulent à tout prix le voir de près, le toucher.

— Ça te rapporte ?

— Je n'y ai pas encore songé mais je rencontre des personnes intéressantes... Tu sais qui j'ai vu à River Station ?

— Rien que le nom de la ville... Floa Sadon. Vous avez dû être heureuses de vous retrouver, fit-il avec l'intention de la blesser.

Yeuse se coiffait devant la minuscule table de maquillage installée en bout de la couchette.

— Mais bien sûr. Elle m'a invitée dans le palais de son père et nous sommes restées plusieurs heures ensemble.

— T'avait-elle demandé d'apporter ceci également ?

— Tu la connais, fit-elle tranquillement.

Il se dirigea vers la porte.

— Attends, dit-elle fermement.

— Je dois partir.

— Non, tu vas m'attendre. Le final ne dure pas plus d'un quart d'heure. Ce que j'ai à te dire est important.

— Dis-le maintenant.

— Quand je reviendrai...

— Je serai parti.

— Même si cela concerne Jdrou et ses amis ?

A ce moment-là, une voix aiguë s'éleva dans le couloir de la voiture :

— Dépêchons, dépêchons, c'est le final ! Le final dans deux minutes exactement ! Le final !

L'aboyeur du spectacle était un nain qui montrait une très grande activité. Lien l'avait déjà rencontré. Yeuse quitta le compartiment et il se versa encore à boire. Il faisait très chaud.

Lorsqu'elle revint, elle avait déjà arraché ce stupide ornement dans le couloir et le jeta dans un coin, but un grand verre et le regarda avec tristesse :

— Tu es au courant de ce qui se passe ? Les Hommes Roux ?

— Ils sont revenus, du moins certains, sur le dôme des villes pour gratter la glace ?

— Ils ne sont pas revenus. On est allé les chercher. On les capture, on les fourre dans des camps, on les transporte dans des sortes de cages... De façon assez discrète, mais cela finit par se savoir.

Lien se pencha avidement vers elle :

— Tu es sûre de cela ?

— Absolument. La situation devenait catastrophique pour les villes. La glace s'accumulait et on ne pouvait chauffer pour la faire fondre. Il fallait que les Roux reviennent. On a organisé de grandes chasses, offert des primes.

— Des primes ?

— Dix dollars par tête. Ceux qui chassent sont exempts du service armé et reçoivent des bons de combustibles et de nourriture. L'autre jour, à Grand Star Station, il en est arrivé plusieurs centaines. Ils ont été parqués en dehors de la ville, surveillés par des sections spéciales. Ils doivent travailler huit heures par jour pour dix-huit cents calories, je crois.

Quelqu'un, la dernière fois, lui avait parlé de ces calories... Il avait eu tort de ne pas s'en étonner. Pourquoi aurait-on décidé de donner ce minimum s'il n'y avait pas eu contrainte ?

— Ces chasseurs vont partout, même dans les lieux de pêche, les mines. Ils font des rapt, des attaques. La Compagnie laisse

faire. Les gens devenaient très mécontents. L'épaisseur de glace sur les dômes était inquiétante. Certains se sont fissurés, des verrières écroulées dans les petites villes de province. Si tu vis avec une tribu, elle risque d'être en danger.

Il pensait à Lena Hansen toute seule, là-bas, à l'exploitation forestière, avec des armes peu efficaces. Jdrou et les siens qui pouvaient être capturés, conduits sur le dôme d'une ville lointaine sans qu'il sache jamais laquelle.

— Il faut que je prévienne Hansen... Mon patron, si tu veux. Nous ne déchargerons notre bois que demain, mais moi, je peux rentrer là-bas en attendant.

Lien eut un sourire attendri :

— Merci, Yeuse, je ne savais pas.

— Tu pars ?

— Il faut que je rentre vite...

— Mais dans la nuit, c'est impossible...

— Je vais quand même essayer.

— Si tu ne réussis pas à quitter Wood Station avant demain matin, reviens. Tu gratteras à ma fenêtre. Tu la reconnaîtras, il y aura de la lumière alors que toutes les autres seront opaques.

Brusquement elle noua ses bras autour de son cou et l'embrassa avec violence, voracement pensa-t-il. Ce baiser faillit le décider à rester ainsi que ce corps merveilleux qui se plaquait contre lui.

— Reviens, murmura-t-elle. Dans un mois je serai de nouveau à Grand Star Station.

Faute de trouver une draisine ou un tramway, il dut courir jusqu'à l'autre bout de la ville, à plus de deux kilomètres. Toutes les draisines, une fois le spectacle fini, étaient retournées au dépôt. Il fut arrêté par une patrouille militaire qui examina ses faux papiers et le laissa repartir.

Hansen dormait profondément et sentait la bière et la vodka.

— Juste Dieu ! cria-t-il en reconnaissant son ami Lien. Que t'arrive-t-il donc ?

— Écoute bien, ils chassent les Roux. C'est pourquoi on les revoit sur les toits des villes. Il faut que *j'aille* chez toi. Lena ne peut pas rester seule, tu comprends ?

— Ils n'oseront pas.

— Tu m’as dit qu’une fois, déjà, ils avaient osé.

— Nous avons des armes, un vieux fusil mitrailleur qui fait quand même du mal. Lena n’est pas une femmelette. Elle sait se battre. Si je lui déplais, elle me flanque une raclée. Si je bois trop, par exemple...

— Il s’agit de bien autre chose. Des gens qui ravagent le pays pour dix dollars par tête d’Homme Roux. Des gens de sac et de corde, tu comprends ?

— Tu as peur pour Jdrou ?

— Pour elle et pour ta femme...

— Bien, on va essayer de trouver quelque chose, même au prix fort.

Mais ils marchèrent longtemps dans une ville endormie. A nouveau ils furent contrôlés par la police militaire, finirent par échouer dans une sorte de taverne pourrie où s’imbibaient des marginaux, des gens qui vivaient aux confins du dôme, là où il faisait le plus froid et toujours sombre. Prudemment ils interrogeaient mais n’obtenaient aucun résultat. Personne ne connaissait une draisine à louer ni un loco. Il y avait un train qui partait à l’aube et passait à M-Station, distante d’une dizaine de kilomètres de l’entreprise forestière.

— A M-Station tu ne trouveras rien, disait Hansen. Inutile de perdre ton temps. Demain tu trouveras un engin à louer et tu iras plus vite. Rien ne dit que Lena et Jdrou soient en danger. Ces bandits peuvent venir plus tard, quand nous serons là pour les accueillir. Peut-être que tu t’inquiètes un peu trop vite, et à tort.

— Tu as bu, Pietr. Tu as bu et tu veux ronfler sans soucis.

Le bûcheron haussa ses épaules immenses et se recoucha :

— Repose-toi. Demain tu trouveras tout ce qu’il faut, tu verras. Il ne faut pas exagérer le danger.

Lien ressortit et commença une nouvelle quête dans le pays. Il échoua dans une sorte d’asile de nuit pour gens n’ayant pas trouvé de chambre dans les hôtels. Certains voyageurs paraissaient même huppés et deux d’entre eux discutaient âprement près d’un poêle à bois. Ils étaient furieux de passer la nuit dans cet endroit.

— Si la climatisation de mon loco n'était pas défectueuse, je me serais allongé dans la couchette... Mais j'aurais pu crever de froid.

— Vous possédez un loco ? demanda Lien avec fièvre.

— Oui, monsieur. Je suis représentant en matériel de défrichage sous-glaciaire... Berkos pour vous servir.

— Écoutez, je dois quitter Wood Station sur-le-champ et je vous loue votre loco. Dites-moi un prix. Au lieu de vous geler ici, vous m'accompagnez et vous gagnez plus que dans une journée de porte à porte.

Berkos se tourna vers son compagnon :

— Vous entendez ça ? J'étais déjà certain que j'étais dans une ville de fous, mais maintenant je n'en doute plus.

— Regardez, dit Lien, j'ai de l'argent... Je peux payer... Nous partons sur-le-champ et...

— La climatisation doit être réparée demain matin, dit Berkos, quand même fasciné par la liasse que Lien venait d'exhiber... Si vous êtes toujours d'accord...

— Je veux partir maintenant, dit Lien Rag.

— Mais, l'ami, pourquoi cette hâte ? fit le second personnage qui n'avait rien dit jusque-là. Pourquoi voulez-vous quitter Wood Station en pleine nuit ?

— Je dois rejoindre d'urgence l'exploitation forestière où je travaille. Je me suis attardé dans cette ville plus que je ne voulais et je crois que ma femme va accoucher.

— Désolé, mais je préfère cependant attendre le jour. Pourquoi n'allez-vous pas trouver la Sécurité ferroviaire pour en discuter avec eux ? Ils pourront peut-être vous aider ?

— Ne cherchiez-vous pas une chambre ? dit alors Lien. Si je dois m'adresser à la Sécurité, la mienne sera libre.

Berkos se dressa vivement très intéressé.

— N'y a-t-il qu'une couchette ? demanda l'autre personnage, inquiet.

— Hélas, oui.

— Mais quel hôtel ?

— Le *Globe Hôtel*, répondit Lien au hasard.

— Dans ce cas, je vous accompagne. Je vous réglerai le montant de la chambre une fois là-bas.

Tandis que l'autre inconnu soupirait en se recroquevillant devant le feu, ils sortirent de l'asile et, comme l'avait espéré Lien, Berkos fit un détour pour prendre son bagage dans son loco garé un peu plus loin. Lorsqu'il pénétra dans le sas, Lien le suivit et tenta de l'assommer, mais dans son excitation il manqua son coup et Berkos se mit à hurler :

— Je me doutais un peu que c'était un piège... A l'aide ! Au secours ! Prévenez la Sécurité !

Lien voulut le faire taire mais, d'une poussée, l'autre le jeta hors du sas et boucla ce dernier à double tour. Lien était tombé sur le quai. Alors qu'il se relevait, Berkos brancha son haut-parleur extérieur et commença d'appeler au secours. Lien dut s'éloigner en grande hâte. Plus loin il aperçut les clignotants d'un loco de la Sécurité, dut sauter sur les voies, en traverser une trentaine pour ensuite retrouver un quai. Mais il dut encore se cacher sous les locos en stationnement dans des encoignures, courir jusqu'à ce qu'il rejoigne le quartier central où se trouvait le cabaret Miki. Comme prévu, il y avait de la lumière chez Yeuse. Il tapa à la vitre et, moins d'une minute plus tard, elle lui ouvrit la porte du wagon. Il s'y hissa de justesse. Dans le lointain clignotait la voiture d'une patrouille.

— Tu as couru, tu es en nage ? Tu n'as rien trouvé ?

— J'ai agressé un homme pour lui voler son loco. J'ai manqué mon coup et je suis poursuivi.

— Viens, allonge-toi.

Elle lui prépara un thé très fort avec de la vodka, le lui apporta. Il réalisa qu'il avait parlé d'exploitation forestière. Ce Berkos était homme à déposer plainte.

— Ton ami ?

— Il dort, gavé de bière et de vodka. Il a dû faire la fête. Il était incapable de réagir.

— Vous partirez demain... Je n'aurais pas dû t'affoler... Ces raids contre les Roux s'effectuent dans les terres lointaines... Il n'y a pas encore eu de faits semblables dans les zones moins sauvages.

Il ferma les yeux, sentit qu'elle défaisait ses vêtements. Il ôta sa pelisse, son bonnet. Il était fatigué, incapable d'assembler deux pensées cohérentes. Quand elle s'assit auprès de lui, il

appuya sa joue sur son épaule, glissa sa main dans l'échancrure de son vêtement de nuit.

— Tu me trouves sans scrupules ?

— J'en ai envie moi aussi, dit-elle en achevant de le déshabiller pour se couler ensuite auprès de lui.

Il lui fit l'amour en pensant à Jdrou. Elle aurait peut-être ri de les voir échanger des caresses aussi longues, aussi compliquées, mais il avait besoin de cet érotisme sophistiqué et raffiné. Il s'endormit mais, lorsqu'il se réveilla, Yeuse n'avait pas fermé l'œil et le caressait avec efficacité.

En pleine nuit, ils burent du thé et mangèrent quelque chose. Le chauffage avait un peu baissé dans le compartiment et ils durent se fourrer sous les couvertures.

Il n'avait jamais dormi auprès de Jdrou. Il avait souvent rêvé d'être dans la chaleur de sa fourrure, de lui faire l'amour alors qu'elle ne serait même pas éveillée.

— Nous partons demain, dit Yeuse. Tu crois que nous nous reverrons un jour ? N'oublie pas que bientôt nous serons à Grand Star Station.

— Je n'oublie pas, dit-il.

— Si jamais tu avais besoin de me contacter, téléphone à Grand Star Station, au siège du Syndicat du spectacle. Ils sauront te dire où je me trouve.

Ils attendirent le petit matin blême sans s'endormir.

chapitre III

De très bonne heure, Lien avait pris un express qui quittait Wood Station pour le réseau du Méridien, ne s'arrêtant que dans quelques villes importantes. Pas question pour lui d'essayer de louer un loco ou une draisine, Berkos le voyageur de commerce ayant dû donner son signalement à la Sécurité. Il ne chercha même pas à revoir Hansen, pensant que le bûcheron devinerait les raisons de sa disparition.

Vers huit heures, il descendit à Jonction Station et ce fut là qu'il trouva une simple draisine à louer pour un prix prohibitif. Il dut laisser une importante caution, promettre de ramener le véhicule dans les trois jours.

Il perdit beaucoup de temps pour quitter le réseau du Méridien sur lequel circulaient des dizaines de convois de marchandises, mais aussi quelques grosses unités militaires.

Puis ce fut le réseau secondaire, l'aiguillage et la voie privée qui conduisait à l'exploitation. Il était sur le qui-vive mais, ne possédant aucune arme, ne pourrait intervenir en cas de danger. Il se répétait qu'il avait exagéré la menace qui pesait sur les Hommes Roux, que tout se passait pour l'instant dans les zones désertiques. D'ailleurs, tout paraissait paisible. A cette heure, la tribu de Jdrou se trouvait sous la glace, en train d'abattre des arbres, et Lena Hansen s'occupait dans sa demeure.

Le sas fonctionna comme d'habitude lorsqu'il fit avancer la draisine à allure réduite.

Il pénétra dans la grande pièce commune puis s'immobilisa, stupéfait. Un désordre incroyable y régnait. Tout avait été détruit, cassé, les meubles, la vaisselle, les objets familiers de toute sorte.

— Lena ?

Enjambant les débris, il se dirigea vers la chambre du couple dont la porte était entrouverte, hésita :

— Lena, vous êtes là ?

Il poussa la porte et croisa le regard bleu de la jeune femme. Tout de suite, il éprouva un intense soulagement. Elle vivait.

Elle vivait, mais était attachée nue sur le lit et les bras et les jambes écartés. Il y avait du sang entre ses cuisses, des griffures sur son ventre, ses seins. Sa bouche était énorme, tuméfiée comme si on l'avait mordue cent fois.

— Déliez-moi, murmura-t-elle. Déliez-moi avant que Pietr ne rentre.

— Je suis seul, il est resté à Wood Station pour le déchargement.

Lena eut alors un sourire apaisé et ferma les yeux. Il la détacha mais elle resta les membres en croix, incapable de bouger.

— Ils devaient être quinze... Dans l'après-midi d'hier. Ils ne sont partis que dans la nuit. Ils avaient l'air renseignés sur nos habitudes, sur votre absence.

— Jdrou ?

— Toute la tribu a été embarquée de force dans une sorte de wagon-cage. C'est la première chose qu'ils ont faite... Au début, ils m'ont surprise. Ils sont entrés, trois hommes par le sas arrière, m'ont ligotée contre le pilier de la cuisine. J'ai tout vu. Ce n'est qu'ensuite qu'ils m'ont attachée sur ce lit. Toute la nuit, ils ont ripaillé, bu et m'ont violée. Quinze et chacun au moins deux fois.

Elle noua ses bras autour de son cou et réussit à s'asseoir.

— Ils ne se sont pas contentés de me violer. Ils m'ont griffée, mordue. Ce sont des sauvages, des bêtes. A moitié fous. Pendant dix heures il y a eu ici une telle explosion de violence que j'ai cru que mon cerveau n'y résisterait pas.

Elle réussit à se mettre debout. D'habitude, elle le dépassait d'une tête, mais là elle paraissait plus petite. Il la conduisit dans la salle de bains, remplit le baquet rond en bois d'eau très chaude.

— Il ne faudra pas le dire à Hansen.

Lien inclina la tête.

— Je ne veux pas qu'il sache ce qu'ils m'ont fait.

— Les traces ? Les morsures ?

— Je dirai que je me suis défendue, que j'ai réussi à me cacher dans la galerie, dans la forêt sous-glaciaire. Ce n'est pas impossible à croire.

— Qui étaient-ils ?

Le spectacle de cette femme saccagée, humiliée et presque détruite le fascinait d'une telle horreur qu'il n'osait pas parler de Jdrou.

— Je ne sais pas... Un groupe certainement venu d'une grande ville, des quartiers pauvres... Ils parlaient dans une sorte d'argot... Ils méprisent les gens comme nous, des exploitations agricoles ou forestières. Cela se sentait vraiment. Je crois qu'ils ont dû piller toutes les provisions.

— Comment sont-ils venus ? Vous avez vu leur véhicule ?

— La cage et une très vieille machine à vapeur... Une locomotive qui paraissait sortir d'un musée... Seul l'habitacle avait été réaménagé. Elle avait bien trois cents ans, peut-être plus.

— Vous êtes sûre ? Ce n'était peut-être qu'une apparence.

— Non, la machine fonctionnait à la vapeur, haletait... Comme dans ces vieux westerns qu'on peut voir à la télévision ou au cinéma... C'était tout à fait ça... Il y avait un wagon pour la troupe... Ces types portaient des combinaisons isothermes noires, mais cette nuit ils avaient tout quitté.

— Vous avez dû conserver des souvenirs précis...

Elle désigna le baquet en bois. Il la souleva avec peine pour la déposer dans l'eau brûlante. Elle poussa un cri de douleur, serra les dents et s'enfonça dans l'eau.

— Je vais vous soigner, dit-il. Mais je ne peux le faire que pour l'extérieur. Il faudrait que vous fassiez des injections d'antibiotiques répétées...

— Je sais, murmura-t-elle, les dents serrées... La plupart avaient des sexes pourris...

Puis elle tressaillit :

— Il y en avait un, très blond, presque imberbe. Il avait tout juste quelques poils sur le bas-ventre... Il avait tracé des ronds de différentes tailles, autour de son nombril... Cela faisait comme une cible. Oui, c'est ça, une cible.

— Ils étaient vraiment quinze ?

— Oui, quinze avec les mécaniciens, deux hommes qui étaient sales de charbon et d'huile lourde... Ils parlaient toujours de se laver mais ne l'ont pas fait.

Il y avait des traces noires sur le lit du couple. Il alla arracher le drap. Il y avait d'autres taches significatives qu'Hansen ne devait pas voir. Il fourra le tout dans la machine à laver et retourna dans la salle de bains.

Lena s'allongea sur le tapis et il désinfecta ses plaies, peu profondes mais innombrables. En fait elle était tailladée d'un peu partout.

Lorsqu'il crut avoir fini, elle se retourna sur le ventre et il découvrit que son dos, ses reins, sa croupe n'étaient qu'une plaie.

— Dans la nuit, certains m'ont disposée ainsi. Puis d'autres ont dit que c'était mieux quand je pouvais les regarder. Pouvez-vous me donner à boire ?

Elle prit une gorgée mais la recracha.

— C'est un fou qui m'a mordue comme ça. Chaque fois qu'il venait abuser de moi. J'avais l'impression qu'en même temps il me dévorait les lèvres à pleines dents, c'était affreux.

— Nous les retrouverons, dit-il.

— Je ne veux pas qu'Hansen sache. Je dirai que je me suis battue avec eux mais qu'ils n'ont pas pu arriver à leurs fins. Il ne le supporterait pas. Vous ne connaissez pas Pietr... Nous étions semblables. Aussi purs l'un que l'autre quand nous nous sommes connus, et jamais... Enfin, pour ma part, jamais je n'ai eu un autre homme que lui... Il ne le supporterait pas. Je veux que nous vivions ensemble... A quoi servirait de courir après ces monstres ? La haine ne sert à rien. Il faut de nouveau essayer de revivre.

— Sans les Hommes Roux, vous ne pouvez extraire du bois, fit-il remarquer sèchement. Aucun homme, ni Hansen ni un autre, ne peut rester plus de deux heures sous la glace par des températures aussi basses.

— Nous trouverons d'autres Roux, nous nous protégerons de façon plus efficace. Que font-ils de ces Roux ? Où les conduisent-ils ?

Lien le lui expliqua.

— L'autre jour, nous avons vu un convoi de cinquante wagons-cages vides. Nous ne savions pas à quoi ils servaient.

— Vous jurez que vous ne direz rien à Pietr ?

— Je serai muet, mais avant qu'il ne rentre, essayez de me donner le maximum de détails. Vous ne voulez pas qu'on les retrouve, mais je veux savoir où ils ont amené Jdrou.

Elle put enfin se lever, enfila une robe longue qui dissimulait son corps, mais sa bouche restait enflée, crevassée. Hansen ne voudrait jamais admettre la version de sa femme. Il devinerait que ces hommes l'avaient mordue, lacérée de leurs griffes sur tout le corps parce qu'elle était nue et à leur entière disposition.

— Laissez cette Fille Rousse, Lien... Elle se moque de vous... Elle n'est pas humaine.

Le glaciologue la regarda comme si soudain il la découvrait avec un visage différent, comme si depuis des jours elle dissimulait sa véritable personnalité.

— Cette fille fait l'amour avec tous les hommes de sa tribu... Peut-être son père, ses frères... Les vieux, les jeunes. Toutes les femmes agissent ainsi... Je les ai vus souvent. Ils ne se cachent pas en bas dans la forêt sous-glaciaire... Pietr ne voulait pas que je vous en parle... Vous allez courir après un mirage, une utopie. Cette fille ne pourra jamais vivre auprès de vous au-delà de quelques minutes... Et toujours elle préférera les hommes de sa tribu.

Il passa dans la cuisine, commença à mettre de l'ordre. Mais il n'y avait presque rien à récupérer, sauf certains ustensiles en fer. A l'extérieur, les réserves de vivres congelées étaient pratiquement vides. Il ne trouva que du foie de renne et un peu de porc qu'il rapporta à Lena.

— Oubliez ce que je vous ai dit, Lien... Dans le fond, je lui en veux à cette fille. C'est à cause d'elle, des siens, que ces bandits sont venus ici et m'ont fait ce que vous savez.

— Je vais partir, dit-il.

— Attendez Pietr.

— Non. Il me serait difficile de lui mentir à votre sujet.

Le visage de Lena se crispa de colère et elle fit quelques pas dans sa direction, presque menaçante :

— Alors, partez... Tout de suite !

— Je veux d’abord savoir dans quelle direction sont allés ces gens-là.

— Je ne le sais pas, j’étais liée sur mon lit. Je n’ai rien vu.

Lien alla s’allonger sur le lit. Dans le silence de la maison parfois on pouvait sinon entendre mais du moins percevoir le roulement des convois sur la voie secondaire. Tout ce qui roulait sur la voie privée était perceptible. Il retourna dans la cuisine :

— Vous avez dû guetter leur départ dans l’angoisse avec la terreur qu’ils ne reviennent. Ont-ils pris vers le Sud ? Cela, vous avez pu le déterminer avec quatre-vingt-dix pour cent de chances de ne pas vous tromper. Vous avez l’habitude.

— J’étais trop malade, épuisée, terrorisée.

— Non, Lena, pas vous.

Elle sursauta et le regarda avec inquiétude.

— Vous avez choisi le moindre mal. Lorsque vous avez compris que vous étiez en infériorité, vous avez accepté le viol en pensant que vous sauviez votre vie et c’est tout à fait légitime, je vous approuve et vous en félicite. Que vous ayez joué la terreur pendant et ensuite pour attendrir le premier qui entrerait dans la chambre – une chance ce fut moi – mais vous êtes restée lucide. Vous êtes une femme forte, exceptionnelle. Pour avoir survécu ici dans les pires conditions, il faut que vous soyez très forte. Vous avez suivi à l’oreille, mais aussi aux vibrations, leur départ. Je vous le demande une fois de plus, le Sud ?

— Non, dit-elle en le fixant sans ciller. Le Nord. Vous avez raison, dès que j’ai vu que j’étais vaincue, j’ai composé avec eux. Mais ils ne l’ont pas accepté. Ils veulent des victimes hurlantes de terreur, une victime pantelante d’horreur et de dégoût. Pas une femme qui ouvre tout de suite ses jambes. Pour me punir, ils m’ont lacérée avec leurs ongles noirs. Surtout un certain Wukro qui a des ongles d’une longueur peu commune et noirs de crasse depuis sa naissance.

— Wukro. Pourquoi l’avoir tu ?

— Je ne veux pas que ces hommes soient retrouvés. Ils feront du mal à Pietr en lui racontant comment, combien de fois ils ont joui de sa femme de toutes les manières. Je ne veux pas que le regard de Pietr s’emplisse du dégoût de mon corps lorsqu’il

apprendra que ce corps a reçu de toutes parts la semence de ces quinze hommes, voilà ce que je ne veux pas.

— Vous avez d'autres noms, d'autres signalements, dit-il, et je ne partirai pas tant que vous me les cacherez. Et si vous me mentez, je reviendrai ici.

Lena Hansen le regarda féroce­ment, mais il soutint ce flux de haine virulente.

— Vous ne comprenez pas, Lena. Ces quelques minutes journalières avec Jdrou me sont indispensables désormais. Jugez-moi comme il vous plaira, mais c'est un marché que je vous propose. Après quoi, je partirai pour toujours.

chapitre IV

Siding Station était une ancienne gare de triage située à l'ouest de la 17^e Province, dans une région qui ne cessait de subir des bouleversements glaciaires. On y accédait par plusieurs voies secondaires qui ne figuraient plus dans les récentes éditions des instructions ferroviaires de la Transeuropéenne.

Pendant une vingtaine d'années, l'endroit avait été successivement occupé par des dissidents politiques, des marginaux qui avaient fini par abandonner la partie, Siding Station n'offrant aucune ressource pour survivre, même lorsqu'on se contentait de peu. Les Hommes Roux étaient venus ensuite, démolissant les sas pour que la température soit aussi basse que possible. L'ancienne verrière, une merveille d'architecture néogothique, n'était pas en forme de dôme mais ressemblait de loin à la coque d'un ancien navire qui aurait chaviré quille en l'air.

La division ferroviaire de la 17^e région avait reçu la mission de rénover l'endroit, d'y envoyer des équipes et des engins de levage pour restaurer les voies, mais aussi reçu l'ordre de ne pas chercher à réparer les sas d'accès ni de prévoir le moindre chauffage sous verrière.

Le gouverneur Sadon supervisait les travaux et faisait des visites impromptues à bord de son luxueux loco-car. Lorsque le premier convoi d'Hommes Roux capturés dans le Nord de la province arriva, le haut fonctionnaire entra dans une colère effroyable. On avait entassé les Hommes du Froid dans des wagons isothermes. Plus de soixante têtes par wagon et le résultat était catastrophique. Un survivant sur six, le reste ayant péri de déshydratation. Quatre cents morts qu'il fallut entasser dans de vieux wagons de réforme que l'on précipita dans une crevasse. On combla ensuite cette dernière à coups de rayons laser. Le gouverneur Sadon ordonna la fabrication des wagons-

cages et peu après la Compagnie utilisa ce modèle pour toutes ses provinces. Dès lors, le centre de tri de Siding Station put fonctionner avec efficacité.

Chaque jour arrivaient en moyenne une demi-douzaine de convois disparates, appartenant à des entrepreneurs privés qui participaient à la rafle monstre sur tout le territoire de la Transeuropéenne, la Compagnie ayant chargé la 17^e Province du regroupement de tous les Hommes Roux capturés.

Sadon avait donné des ordres très stricts, lancé des menaces très sèches. Il n'admettrait aucun sévices, ni mauvais traitements. Le taux de mortalité ne devait pas dépasser cinq pour cent le premier mois, pour baisser ensuite d'un point chaque mois suivant. Il avait réuni tous les responsables fonctionnaires pour un discours bref mais bien senti.

— On doit éviter au maximum le fractionnement des groupes et des tribus. Ils doivent garder leur homogénéité pour travailler ensemble sur les dômes et les verrières.

— Dans ce cas, fit remarquer un chef de la Sécurité, il nous faudrait un scientifique, un ethnologue.

— Je vous en trouverai un. Dès qu'ils arriveront ici, les Hommes Roux passeront une visite médicale, seront nourris abondamment. Je veux que leur ration soit d'au moins deux mille calories. La Compagnie a décidé qu'ils en recevraient dix-huit cents en échange du travail, mais ici ils doivent réparer leurs forces. Le voyage, les privations les ont souvent affaiblis. Je ne veux pas que les enfants soient séparés des adultes. Les femmes ne devront pas être débauchées... Il est temps que l'on se rappelle que c'est un crime contre nature que de forniquer avec un mâle ou une femme de cette race...

Il y eut des regards ironiques, quelques sourires.

Sadon savait ce qu'ils signifiaient. Il se murmurait que sa fille Floa avait quelquefois été tentée par ces animaux à tête humaine bien dotés par la nature.

— La prime de dix dollars par tête sera payée ici. Les rabatteurs d'Hommes Roux devront présenter une accréditation signée par moi. Tous les curieux seront refoulés. D'ailleurs, les lignes secondaires conduisant à Siding Station seront interdites à tous ceux qui n'ont rien à faire ici. Les aiguillages en question

recevront un schéma nouveau et seuls ceux qui posséderont la carte perforée correspondante pourront passer. La Sécurité Militaire sera spécialement chargée de la surveillance. C'est un trésorier-payeur exceptionnel qui s'occupera des questions financières.

— Croyez-vous que dix dollars soient suffisants pour tenter les chasseurs ? demanda quelqu'un.

— Non, mais il y a d'autres avantages, des bons de carburants, de nourriture et la dispense du service militaire. Nous pensons que bien des insoumis et déserteurs seront attirés par cette disposition.

C'était d'ailleurs un excellent calcul, estimait la Sécurité. Ainsi elle pourrait reprendre le contrôle sur certains dissidents qui seraient tentés par la chasse aux Roux.

— Il y aura des aventuriers de tout poil. Siding Station va devenir une ville difficile. Tous les vices, tous les trafics vont y fleurir en quelques jours. Les prostituées de toute la concession vont accourir, ainsi que tous les truands. Ce n'est pas une mauvaise chose. Pour s'installer ici ils devront d'abord se présenter dans mes bureaux et payer une forte caution. Cet argent servira à alimenter une caisse exceptionnelle qui nous permettra de récompenser comme il se doit ceux qui fourniront un excellent travail et montreront leur bonne volonté.

Il y eut un grand nombre d'expressions satisfaites. Sadon pensa que l'argument porterait ses fruits. Tous ces gens aimaient l'argent et ils allaient en gagner beaucoup.

— A combien estime-t-on le nombre d'Hommes Roux nécessaires pour la Transeuropéenne ? demanda un chef de section ferroviaire.

— Au moins à cent mille.

Le chiffre effara. Sadon attendit que les murmures s'éteignent pour s'expliquer :

— A cause de la guerre, la production d'énergie est en partie détournée vers les fronts de l'Est et de l'Ouest. De ce fait, la température sous les dômes et les verrières sera maintenue au plus bas, juste deux degrés au-dessus de zéro dans le pire des cas. La couche de glace sur les dômes et verrières va s'accroître

très rapidement. Là où il fallait un homme pour déblayer dix à vingt mètres carrés par jour il en faudra trois.

— Mais où va-t-on trouver ces cent mille têtes ?

— Existent-elles seulement dans la Concession ?

Sadon garda son sang-froid. Jusqu'à ce jour le chiffre exact des Hommes Roux installés – c'était un euphémisme car la plupart étaient des nomades – sur le territoire de la Transeuropéenne était tenu secret pour ne pas effrayer les populations. Si les gens apprenaient qu'on l'estimait à plusieurs millions, leurs réactions risquaient de devenir violentes. Il y avait déjà eu des pogroms, des holocaustes, même dans certains endroits du Sud. La Compagnie avait beau faire, les informations venues du front occidental commençaient à se répandre. On savait que des Hommes Roux au Q.I. élevé, armés et décidés, tenaient une zone tampon entre la Transeuropéenne et la Panaméricaine, d'où cette haine récente contre les Hommes Roux, pour lesquels on n'avait auparavant qu'indifférence et mépris.

— Nous pensons les trouver aisément, répondit prudemment Sadon. Mais il se passe un fait assez significatif. Nos ennemis, ceux de la Sibérienne surtout, connaissent de grandes difficultés énergétiques, pires que les nôtres. Mais avec leur stupidité coutumière, ils ont réagi avec une brutalité sans pareille pour contraindre les Hommes Roux au travail. Non seulement ils les utilisent pour déblayer la glace sur le dôme de leurs villes, mais aussi dans les mines de charbon. Sans les traiter humainement, en ne leur fournissant que mille calories par jour.

En fait, il n'avait aucun renseignement précis sur ces chiffres et les inventait pour les besoins de la cause.

— Du coup, des tribus entières d'Hommes Roux se réfugient chez nous. Et il n'est même pas besoin de les contraindre pour les rembaucher. On leur donne à manger et c'est tout ce qu'ils demandent. Nous trouverons facilement ce chiffre.

— Dix-huit cents calories, cela représente pour ce centre de transit d'énormes réserves. Où les trouverez-vous ?

Le chef de station, qui coordonnait tous les services, se pencha vers l'oreille de Sadon pour lui dire que le questionneur

était un des trois vétérinaires récemment arrivés à Siding Station.

— Si cent mille Roux doivent transiter ici, si nous devons leur fournir au moins dix-huit cents calories, deux mille selon votre prescription, le temps de les retaper, soit une semaine en moyenne, nous devons disposer de plus d'un milliard de calories. Sous forme de viande, la réalisation de ce stock sera plus aisée. Mais représentera environ deux mille tonnes. Et il faudra poursuivre cet effort par la suite.

— Nous allons lancer des appels d'offres, des réquisitions. Nous utiliserons la viande fossile trouvée sous la glace.

— Vous allez les nourrir ainsi ? s'indigna le vétérinaire. Ils n'y résisteront pas un mois.

— Juste le temps du transit, répliqua Sadon en demandant à voix basse au chef de station le nom de ce vétérinaire.

— Juan Serda... Il est très compétent mais une forte personnalité... Vous n'êtes pas sans savoir que... le nombre de vétérinaires est réduit. Pas cinquante sur la concession.

— Il y a aussi tous les animaux de troisième catégorie, dit Sadon en regardant le vétérinaire dans les yeux... Le poisson, les céréales ; nous ferons un maximum.

— Jusqu'à présent nous n'avons jamais pu porter leur ration à plus de douze cents calories, monsieur le gouverneur, répliqua Serda avec un respect insolent.

— Nous débutons. D'ici une semaine, tout sera organisé... Vous allez chaque jour assister à une amélioration, mais il vous faudra y mettre du vôtre aussi, monsieur Serda.

Il y eut des rires de courtisans et le vétérinaire pinça sa bouche.

— D'autres questions ? demanda Sadon.

On souleva le problème des installations sanitaires. Les Roux n'avaient aucune hygiène, aucune pudeur. Comme des animaux, ils déféquaient au hasard et l'entretien des parcs allait poser des problèmes.

— Il faudrait des traducteurs qui puissent leur expliquer qu'ils doivent utiliser des latrines... Il faudrait aussi trouver comment nettoyer les wagons-cages.

— Et nous autres, vétérinaires, ne suffirons pas, dit encore Juan Serda. Ce sont des humanoïdes, il faudrait des médecins, des remèdes pour les humains et non pour les rennes ou les ruminants.

Cette fois, ce fut un tollé général ainsi qu'un grand éclat de rire. On trouvait que le vétérinaire exagérait et Sadon leva les mains avec un sourire protecteur :

— Un ethnologue, des traducteurs, interprètes des médecins, des diététiciens peut-être ?

— Pourquoi pas, monsieur le gouverneur ?

Soudain le gouverneur réalisa une chose fantastique. Jamais jusqu'à ce jour les hommes n'avaient eu à se préoccuper autant des Hommes Roux. Il avait fallu ces guerres, ce besoin énergétique pour qu'on fasse appel à eux, même de façon autoritaire. Pour en faire des travailleurs, il fallait étudier leur comportement, leur résistance à la fatigue, leurs modes d'alimentation, leurs maladies. Bref, jamais une telle étude générale n'avait été entreprise. Elle dépassait l'ethnologie, flirtait avec la métaphysique et Sadon eut prescience d'un très grand danger. Il lui faudrait faire part de ses craintes au conseil d'administration de la Compagnie, attirer son attention sur les conséquences de ce grand projet.

On débattit ensuite des questions concernant le personnel. La ville ne pouvant être chauffée, il faudrait prévoir des habitations très bien isolées et chauffées convenablement, des combinaisons, des nourritures calorifiques, des primes diverses pour que les gens travaillant à Siding Station acceptent de se séparer de leur famille. Pas question de faire suivre femmes et enfants. La vue de ces milliers d'hommes et de femmes sauvages pouvait traumatiser à jamais les âmes sensibles.

Puis le wagon qui servait à la conférence se vida peu à peu. Sadon discutait avec le chef de station qui se nommait Mul Finn. Il alluma un *bout* rouge euphorisant et vit du coin de l'œil que le vétérinaire Serda s'attardait et voulait lui parler. Cet homme l'agaçait, mais il reconnaissait sa compétence. Il lui fit signe d'approcher, lui demanda sèchement ce qu'il avait encore à ajouter.

— Si les Roux sont convenablement alimentés et réduits à l'oisiveté durant quelques jours, ils vont s'ennuyer... Du moins ils auront des loisirs. Je les ai quelque peu étudiés en liberté... Lorsqu'il leur faut des heures, la journée entière pour se procurer entre cinq cents et mille calories, ils sont exténués et ne s'accouplent plus qu'épisodiquement. Une fois par semaine peut-être.

— Lorsqu'ils sont sur les dômes, cependant, ils n'arrêtent pas, ricana Mul Finn. C'est même dégoûtant, et nos enfants...

— Sur les dômes, ils reçoivent de la nourriture... Bonne ou mauvaise, elle est calorifique...

— Alors que craignez-vous ? demanda le gouverneur, voulant en finir.

— Toutes les femelles seront pleines en quittant Siding Station... Je vous en donne ma parole. Au lieu de cent mille adultes propres au travail, vous n'en aurez, au bout de quelques mois, que les deux tiers. Les femelles ne pourront pas travailler autant.

Sadon tiqua. Il n'avait pas prévu cet aspect des choses. Et s'il fallait miser sur deux cent mille Roux, jamais il n'obtiendrait la nourriture, les crédits, les transports nécessaires.

— Que proposez-vous donc ?

— Un calmant pour les empêcher de procréer, fit le chef de station, rigolard.

— Pas question, dit le vétérinaire. Si les mâles ne sont plus capables de copuler, ils se méfieront de la nourriture et ne mangeront plus. Les animaux ont des sens secrets pour deviner nos ruses... Il faudrait empêcher les femelles d'être grosses. Seule solution, une piqûre, dès leur arrivée, qui les immunisera pour un mois. Mais difficulté de cette piqûre. Ces êtres-là se méfieront. Surtout si seules les femelles sont traitées. On peut les tromper, bien sûr, en piquant tout le monde, mais nous en revenons au même point. Il faut des interprètes pour leur faire comprendre que ce n'est pas dangereux.

— Merci, monsieur Serda, dit le gouverneur, excédé.

Avec le chef de station, il alla visiter les parcs qui contenaient déjà plusieurs milliers d'Hommes Roux. Pour l'instant il n'y avait pas assez de nourriture, mais comme la température sous

dôme était de moins dix degrés, les Hommes Roux n'éprouvaient pas les mêmes besoins alimentaires.

— Par contre, ils boivent beaucoup et transpirent. Pour eux, c'est comme une canicule, expliqua l'un des gardiens.

Toute l'ancienne gare de triage avait été transformée rapidement en camp de transit. Des plates-formes accouplées, grillagées, pouvaient recevoir une centaine d'individus. Ils avaient de la place, de l'eau sous forme de blocs de glace apportés de l'extérieur, une équipe travaillait nuit et jour pour fournir les parcs. Sadon fut fasciné par un couple en train de forniquer juste en plein milieu du parc. La femelle était à quatre pattes et le mâle la bourrait à grands coups de ses reins puissants.

— Finn, ce véto a raison.

— Ce sont des démons lubriques, dit le chef de station. Lorsque j'étais à River Station, ma femme avait parfois des cauchemars... A cause de ça.

Sadon retint un sourire narquois. Si l'épouse du chef de station avait de tels rêves, il existait peut-être une raison profonde à ses fantasmes...

— Et les Néo-Catholiques..., dit soudain Mul Finn. Il paraît qu'ils veulent envoyer des missionnaires.

— Rien à faire, décréta le gouverneur. Ils n'auront aucune autorisation de pénétrer dans cette ville.

— Certains ont assisté aux... embarquements un peu énergiques de ces sauvages, ont même voulu s'y opposer. Il y a eu des frictions avec les chasseurs... Je ne pense pas que l'Église se laisse manœuvrer facilement, mais s'ils interviennent ici, ce sera difficile, très difficile.

— Je m'en doute, dit Sadon, et je vais réfléchir au problème. De toute façon, ce camp de transit n'est que momentané puisque tous les Roux seront affectés à une ville, un village.

— Mais comment les forcerez-vous à rester sur place ? Il va falloir des gardes, des barrières ?

— Nous y réfléchissons. Il est possible que plus tard nous gardions les femmes et les enfants en otages pendant que les hommes travailleront, mais pour l'instant nous avons besoin de tous ces bras. Plus tard, lorsque nos victoires militaires nous le

permettront, nous disposerons d'un surcroît d'énergie et pourrons agir différemment.

Il serra la main de Mul Finn en promettant de revenir d'ici deux, trois jours.

chapitre V

Lorsqu'il avait déserté pour rester auprès de Jdrou, Lien Rag disposait d'un vieux remorqueur à vapeur appartenant à l'armée que lui avait confié le major Londal, sous les ordres duquel il effectuait des travaux de recherches sur la banquise. Le vol de matériel était aussi sévèrement puni que la désertion, mais il avait besoin de ce gros locomoteur à vapeur qui lui permettrait de voyager en toute autonomie, tandis que la draisine électrique dépendait du réseau et de la Compagnie.

Il chargea de bois toute la place disponible avant de quitter l'exploitation forestière. Il y avait vécu sinon des jours vraiment heureux mais du moins avait pu aller jusqu'au bout de sa passion pour cette fille rousse, même si leurs rencontres n'étaient jamais tout à fait ce qu'il imaginait. Il laissa Lena blessée dans son corps de femme mais prête à donner le change à son mari. Hansen n'était pas homme à tolérer que sa femme ait été violée par une bande de hors-la-loi. Il était capable de la répudier après avoir retrouvé et abattu ces bandits.

Lien abandonna la draisine. Lena ne lui répondit pas lorsqu'il essaya de lui faire promettre de la reconduire à Jonction Station où il l'avait louée.

Il roula sur cette voie secondaire qui se dirigeait vers le Nord pour y rattraper le réseau du Méridien, sans savoir comment il retrouverait la piste des ravisseurs de Jdrou. Son monstre de métal à vapeur impressionnait les chefs des petites stations et il leur arracha quelques vagues renseignements. Ils avaient vu passer plusieurs draisines tirant des wagons-cages, un ou deux, jamais plus, qui se dirigeaient vers le Nord, mais n'en savaient pas plus. Il devait s'agir d'une seule bande qui ravageait la région. Il ne comprenait pas que la Sécurité laisse faire. Ces Roux avaient leur utilité dans les mines de toute nature qui existaient un peu partout. On n'avait pas seulement besoin d'eux pour le dôme et les verrières des grandes villes. A moins

que la Compagnie ne redoute plus la rébellion des grandes cités que le mécontentement isolé de quelques exploitants.

Bientôt il arriva au bout de ses provisions de bois et ne put trouver du carburant pour son remorqueur qui en dévorait de grosses quantités dans ses chaudières trop grandes. Il dut s'écarter du Méridien pour prospecter dans certaines voies privées, essayer d'acheter du charbon.

Et il trouva un soir un terrible spectacle dans une exploitation isolée. Une demi-douzaine de personnes assassinées, littéralement découpées à coups d'arme blanche, certainement des sabres anciens et des haches. Toute une famille, quatre hommes de dix-huit à cinquante ans et deux filles, lesquelles avaient subi le sort de Lena Hansen mais n'avaient pas eu la vie sauve.

Cette famille exploitait un petit gisement pétrolier, en fait d'anciens réservoirs enfouis sous la couche de glace. Ce qui donnait une huile lourde qui convenait parfaitement à son vieux remorqueur. Il emplit les réservoirs, roula des bidons qu'il embarqua avec un palan. Il travailla près d'une journée pour effectuer cette tâche, enterrer les morts sous la glace. D'après les livres de comptabilité qu'il retrouva en partie intacts, cette famille employait une vingtaine d'Hommes Roux. Non seulement pour l'extraction de l'huile mais pour l'entretien général des serres d'élevage et de céréales qui avaient été détruites, crevées.

Après avoir roulé une heure sur une ligne secondaire déserte, il pénétra dans une petite station et fut accueilli sur les quais par une dizaine d'hommes en armes. Des fusils antiques, des barres de fer et des haches. On le fit descendre sans ménagement, et il dut expliquer la raison de son passage. On fouilla le remorqueur et on finit par le considérer un peu moins sévèrement.

— Une bande de types, des chasseurs de Roux, ont failli tout saccager ici. Ils sont arrivés avant-hier soir avec un chargement de Roux qu'ils ont laissé sur une voie de garage à l'entrée du sas. Ils ont investi la petite cité pour boire et pour essayer de trouver des femmes. Nous avons réussi à les en empêcher mais depuis nous sommes sur le qui-vive. Plusieurs petites stations sur des

voies uniques ne donnent plus de nouvelles. Ici, ils nous ont volé les vingt Roux qui continuaient à dégivrer la verrière.

— Savez-vous où ils sont allés ?

— Ils ont pris la voie de l'Ouest, dit le chef de station. Mais nous n'avons pas cherché à en savoir plus.

— Combien étaient-ils ?

— Une vingtaine, avec trois cages remplies. Les Roux ne pouvaient ni s'allonger ni s'asseoir tellement ils étaient entassés là-dedans. Il y en avait pas loin de deux cents dans ces trois wagons-cages. Des femelles, des petits.

— Une femelle est morte, d'ailleurs... D'après ce que nous avons compris, ils se sont amusés avec elle et l'ont trop longtemps gardée au chaud.

Lien essaya de garder son sang-froid, mais sa voix tremblait lorsqu'il demanda ce qu'ils avaient fait du corps. Surpris, ils répondirent qu'ils étaient allés le jeter sur les ordures à la décharge de la bourgade.

— Il faut que je le voie, dit-il, pour essayer d'identifier sa tribu...

Quelqu'un se dévoua pour le conduire.

— Vous savez, les loups sont nombreux dans le coin... Les rats et les corbeaux.

Les seuls animaux qui se soient vraiment adaptés à la nouvelle ère glaciaire et qui vivaient à la surface. Les autres avaient disparu ou hantaient les crevasses profondes, les quelques cavernes sous-glaciaires qui formaient des poches d'air plus chaud çà et là.

C'était une fille d'une quinzaine d'années, de petite taille, à la fourrure d'un jaune maladif. Jdrou était rousse avec le pubis d'un blond très clair et les seins en partie privés de fourrure.

— Ces cochons l'ont violée dans leur draisine trop chauffée, lui dit son compagnon... Il faut vraiment être un dégénéré pour avoir envie de baiser ça.

Lien serra ses poings et retourna vers le remorqueur. Il pensait que ces bandits continueraient à prendre des Filles Rousses dans leur draisine pour les violer et qu'elles mourraient d'un coup de chaleur. A moins qu'ils ne trouvent enfin des femmes. Mais lorsqu'on connaissait la volupté que pouvait

donner un corps de Fille du Froid on n'avait plus jamais la même passion pour les femmes venues du Chaud.

— Restez un peu, lui dit le chef de station. Vous n'allez pas circuler de nuit avec ces fauves humains qui rôdent partout. Sous prétexte de regrouper les Roux, ils s'attaquent à tout le monde, pillent sans vergogne.

— Je dois partir, dit-il.

Et puis il trouva une plate-forme-cage renversée avec des cadavres de Roux à l'intérieur. Une dizaine de morts, dont plusieurs femmes. Mais Jdrou n'était pas parmi elles. Sur cette voie peu fréquentée, les chasseurs avaient dû aller trop vite et le wagon-cage avait commencé à tanguer avant de se renverser sur le talus de glace. Ils avaient récupéré les survivants pour les entasser dans les deux cages restantes. S'ils ne parvenaient pas rapidement à destination, il y aurait d'autres victimes mortes par asphyxie. Il repartit en direction de l'ouest, ne comprenant pas quel itinéraire suivait cette bande de hors-la-loi.

Le lendemain il découvrit non loin d'une station moyenne un très grand rassemblement de Roux, dans une sorte de plaine, mais c'étaient des soldats qui les gardaient. Il y en avait plusieurs centaines. On leur servait des rations militaires, de la viande congelée et ils attendaient, assis ou allongés, sur la glace.

On lui interdit d'approcher du petit camp. Les soldats avaient placé des sortes de buissons d'épineux factices pour empêcher les Roux de s'évader. Il en fit le tour, interpellé chaque fois par les gardes, criant le nom de Jdrou, mais aucune fille ne se leva pour le regarder. Pourtant il ne put se résoudre à partir et voulut pénétrer dans le camp.

— Écoutez, dit-il au chef du détachement, on nous a volé des Roux qui travaillaient chez nous.

— Ils sont marqués ?

— Marqués ?

— Tous ceux-là sont marqués des initiales des propriétaires.

C'était la première fois qu'il entendait parler d'une telle chose.

— Marqués comment ?

— Au fer rouge. Nous avons prélevé un Roux sur trois. Tout a été fait légalement. Il n'y a pas un Roux ici provenant d'une razzia ou d'un raid de ces chasseurs indépendants.

— D'accord, fit Lien.

Mais il n'était pas convaincu, et il attendit que l'on embarque les captifs dans des wagons-cages pour examiner chacune des femmes. Jdrou n'était pas parmi elles. Il pouvait distinguer les marques au fer rouge, notamment sur les croupes et sur les épaules.

— Où les emmenez-vous ? demanda-t-il au chef du détachement.

— Que vous importe ?

Lien eut peur que l'officier ne lui demande ses papiers d'identité et il s'éloigna vers son remorqueur. Déjà ce gros locomoteur ne passait pas inaperçu et le faisait remarquer. Mieux valait ne pas insister.

Dans une cafétéria de la station voisine, il apprit que tous les Roux étaient rassemblés par la Sécurité pour être répartis ensuite dans les principales villes.

Mais ceux qui expliquaient cela à la table proche de la sienne ne purent fournir de précisions.

Le désespoir gagnait Lien. Il ne retrouverait jamais Jdrou s'il devait parcourir tout le territoire de la Transeuropéenne, serait arrêté au bout d'un certain temps, jugé comme déserteur. Parfois il demandait si personne ne connaissait Wukro, mais ce nom paraissait inconnu des gens ordinaires. Il devrait fréquenter certains milieux, les confins des villes, là où le dôme rejoignait la glace et abritait, dans la zone la plus froide et la moins éclairée, toute une faune suspecte.

Il dut abandonner le remorqueur trop voyant, trop dévoreur de carburant et voyager désormais comme la majorité des gens dans des wagons glacés, attelés à des convois qui devaient laisser la priorité. D'une ville à l'autre, il fallait parfois quatre ou cinq fois plus de temps qu'un an auparavant. Dans les trains, les gens se plaignaient doucement, timidement, sans oser attaquer la Compagnie. Et le prix des voyages avait encore augmenté, les services qu'on pouvait attendre du personnel paraissaient plus accordés qu'achetés en même temps que le billet. Le thé qu'on

vendait à bord, la nourriture, étaient infects, et pour dormir il fallait louer des sacs isothermes à des tarifs prohibitifs.

L'argent que possédait Lien filait effroyablement vite et il atteignit Grand Star Station avec juste quelques dollars, un soir de tempête. Des grêlons fantastiques s'abattaient sur le dôme et le bruit en était épouvantable. Il se demanda si les Hommes Roux étaient là-haut ou redescendus pour se mettre à l'abri. Il pensait à Jdrou qui devait supporter cette vie terrible désormais et, serrant ses poings dans les poches de sa combinaison isotherme qui commençait à donner des signes de défaillance, il s'éloigna vers les confins de la ville, vers ce qu'on appelait l'arc. Il dut marcher pendant une heure, ne voulant pas dépenser son argent dans les transports publics.

Il fit plusieurs tavernes, essayant de lier conversation, expliquant qu'il cherchait du travail comme chasseur de Roux, qu'il avait des tuyaux, qu'il connaissait un endroit où des centaines de Roux n'attendaient que d'être cueillis, mais ses paroles n'éveillaient aucun écho. Les clients de ces lieux paraissaient au bout du rouleau, au-delà de la vie et pas tout à fait dans la mort. En fait, ils ne servaient plus à rien du point de vue de la Compagnie et chaque jour ils étaient des dizaines ainsi rejetés vers la périphérie.

Plus loin il trouva un vieux wagon dégingué où des clochards muets et hébétés assiégeaient une sorte de comptoir où l'on servait un alcool virulent. Il en commanda une petite bouteille et commença de boire au goulot.

chapitre VI

Après trois jours d'un très long voyage, Harl Mern dut encore attendre une demi-journée qu'on veuille bien le conduire à Siding Station. Son ordre de mission était pourtant en règle, mais il comprit que sa destination finale n'était pas d'un accès facile et que de nombreux contrôles s'opéraient.

Il se trouvait dans la ville de River Station où il était venu à plusieurs reprises. Il y avait fait la connaissance de Lien Rag qui, à cette époque, semblait vouloir devenir le gendre du gouverneur Sadon. Il y était venu comme directeur de zoo avant d'être arrêté pour complot contre la Compagnie, mais tout s'était arrangé. Un an plus tôt c'était un acte criminel que de s'intéresser aux Hommes Roux et maintenant on avait besoin de ses connaissances. Il ignorait pourquoi.

Lorsqu'il eut l'idée de lever les yeux vers le dôme, il faillit pousser un cri. Lui si distrait remarqua à nouveau la présence des Roux sur le dôme. Ils travaillaient dur et paraissaient encore plus nombreux qu'autrefois. Que signifiait ce retour en masse ? Les autorités n'avaient donc aucune crainte à leur sujet ? La Compagnie refusait-elle d'admettre que sur le front de l'Est des commandos d'Hommes Roux tenaient ses puissants vaisseaux des glaces en échec ?

L'officier de Sécurité qui l'avait reçu une première fois le fit revenir dans son bureau en fin de journée.

— Il y a un loco-car sur le quai 68 dans une petite demi-heure. Vous voudrez bien vous y rendre.

— Dois-je prévoir de la nourriture, autre chose ?

— Ne vous inquiétez pas. Rendez-vous là-bas.

Le quai en question était sous une surveillance policière telle qu'on avait interdit les quais 67 et 69 ainsi que les voies transversales où d'ordinaire circulaient tramways et draisines particulières. Le loco-car était une sorte de longue voiture blindée.

Son titre de mission fut confié à une fente d'ordinateur qui le restitua aussitôt et il put grimper à bord. Les places étaient numérotées et il reçut la 53 en même temps qu'un plateau-repas très copieux et étonnamment fin et varié.

Il ignorait tout de cette nouvelle affectation. Sur le front occidental, il était parfois questionné au sujet des mœurs des Hommes Roux qu'il avait étudiées si longtemps mais là se bornait son rôle.

Le trajet dura environ trois heures et ce fut en pleine nuit que le loco blindé s'immobilisa sous une verrière archaïque. Une voix impersonnelle prévint que pour des raisons précises les sas n'étaient pas fermés et les voyageurs étaient priés de vérifier l'étanchéité de leur combinaison isotherme.

A sa descente, il fut pris en charge par un jeune officier qui le conduisit à sa cellule d'habitation, le long d'une impressionnante rangée d'autres cellules identiques. Il y faisait bon, le confort était parfait. Il prenait une douche lorsqu'on frappa au sas et il enfila sa robe de chambre.

— Vétérinaire de première classe Juan Serda. On vient de m'avertir de votre arrivée. J'étais dans les parcs.

— Les parcs ? s'étonna Harl Mern.

Le vétérinaire était un homme de taille moyenne, aux cheveux très noirs. Il venait d'ôter sa cagoule et l'ethnologue pensa qu'il ne devait jamais paraître rasé avec ces joues bleues.

— Vous pouvez m'accompagner ?

— Je pensais me coucher et...

— En ce moment, c'est calme là-bas. Nous pourrions discuter.

Le vieil homme découvrit, à quelques pas de sa cellule, un spectacle hallucinant. Tout le centre de cette station avait été aménagé comme un immense camp, une série de parcs à bestiaux. Mais c'étaient des Hommes Roux qui séjournaient derrière les barrières de fil de fer barbelé. Des centaines, des milliers de Roux.

— Mais que font-ils là ?..., murmura-t-il, incapable de prononcer d'autres mots.

— Vous êtes à Siding Station et c'est un camp de transit pour Hommes Roux. Nous pouvons recevoir jusqu'à vingt mille individus à la fois. Ce chiffre n'est pas encore atteint,

heureusement. Nous avons ce soir près de huit mille têtes. Je dis heureusement, car nous manquons de nourriture, de médicaments, de personnel. Depuis qu'ils sont là les maladies sont plus nombreuses.

— Vous êtes un vétérinaire, dit Mern avec un haut-le-cœur... Un vétérinaire... Ils ont décrété qu'il s'agissait d'animaux ?

— Écoutez, monsieur Mern... Jusqu'à présent je l'ai moi-même pensé... Si vous estimez qu'un médecin serait mieux placé vous avez peut-être raison, mais j'ai toujours soigné ces... gens-là... Sans me vanter, je suis compétent... Mais je ne fais pas d'anthropomorphisme, moi.

— De l'anthropomorphisme... Savez-vous que vous êtes en train de blasphémer ? Que ces êtres sont des humains comme vous et moi, de merveilleux êtres humains plus évolués que nous ? Capables de vivre dans les nouvelles conditions climatiques alors que nous...

— Je vous en prie, dit le vétérinaire. Je ne suis pas là pour écouter vos leçons, mais pour travailler. J'ai besoin de vous. Vous les avez étudiés et même si vos opinions sont quelque peu excessives, vous pourrez m'être très utile... Nous avons besoin de vous pour éviter certaines erreurs... Nous voudrions que les tribus, les hordes, les groupes moins importants ne soient pas séparés. On m'a dit que vous étiez capable d'empêcher cela et que vous compreniez quelques-unes des onomatopées qu'ils émettent.

L'ethnologue jugea inutile de protester encore une fois au sujet des onomatopées. Les Roux possédaient un véritable langage qui, dans certaines tribus, était même structuré. Il était accablé par le spectacle de tous ces malheureux actuellement emprisonnés dans ce camp de transit.

Serda continuait à lui fournir des détails sur la nourriture, sur les dispositions légales, sur les difficultés.

— Il y a ici des gens de sac et de corde qui nous livrent des individus à bout de forces. La mortalité a dépassé les cinq pour cent autorisés par le gouverneur Sadon. Le chef de station a pris des mesures très sévères. Il a fait arrêter tous les chasseurs qui livraient une marchandise défectueuse... Il les a fourrés en

prison et ils ne sont pas près d'en sortir. Nous espérons que désormais les choses vont s'arranger.

Ils passaient entre les parcs. Chacun devait contenir une centaine d'individus. L'éclairage était réduit et la plupart paraissaient dormir.

— Il faut mettre une couche de glace, dit soudain l'ethnologue.

Le vétérinaire s'arrêta net dans son exposé :

— De la glace ?

— Ils ont l'habitude de s'y lover pour dormir. Sur le bois de ces plates-formes, ils ne sont pas bien.

— Dès demain, on répandra de la glace.

Parfois le vieillard croisait un regard vide. Il y avait des mères qui allaitaient. Les enfants paraissaient en assez bonne santé. Serda expliqua que la crainte la plus urgente était celle de l'accroissement des naissances après ce séjour au camp.

— Ils n'ont pas à chercher leur nourriture et ne pensent qu'à s'envoyer en l'air.

— Un club de vacances, hein ? ricana l'ethnologue. Vous pensez qu'ils vivent des jours privilégiés ?

— Je ne suis pas aussi stupide et inhumain que vous le pensez, professeur Mern... Mais je suis réaliste. Ici ils mangent entre douze et quinze cents calories. Notre but est d'atteindre deux mille, et ils ne se dépensent pas. Dans les solitudes glacées, ils luttent douze heures par jour pour six à sept cents calories. Juste ?

— Exact.

— Et ils coïtent une fois par semaine ?

— Vous ne les connaissez pas, dit joyeusement le professeur. Vous ne les connaissez pas. Ils le font jusqu'à trois fois par jour et même plus.

Juan Serda haussa les épaules, l'air furieux :

— Ne vous moquez pas de moi.

— Je les connais très bien... Je les ai observés souvent, j'ai lu tout ce qui les concernait : les ouvrages de Lukas, de Tiaras, et bien sûr celui de Oun Fougé.

— Bah ! c'est un faux habile.

— Je vous dis qu'ils baisent plus souvent que vous, lança le professeur, horripilé.

Il tourna les talons et rejoignit sa cellule. Mais une fois couché il ne parvint pas à se laisser emporter par le sommeil. Dès qu'il croyait s'endormir, le terrible spectacle surgissait devant ses yeux et devenait une obsession.

Pourtant, à huit heures il était devant les parcs et examinait en silence ce qui se passait. Des soldats distribuaient de la nourriture, des sortes de purées de légumes secs, du sucre et du lait congelé. Les Hommes Roux prenaient les provisions, ne se jetaient pas dessus comme des affamés.

Mern apprit qu'un bureau lui était réservé et qu'à dix heures deux interprètes l'y rejoindraient. Il dut aller se présenter au chef de station qui coordonnait tous les services, un homme de quarante ans imbu de sa fonction et en même temps très inquiet.

— Il faudra un mois pour que tout se déroule sans trop d'ennuis, mais pour l'instant ils sont multiples. Vous avez vu Serda ? Il voudrait rendre les femelles stériles pour quelque temps. Il craint qu'elles ne tombent toutes pleines.

— Qui prend les décisions ?

— Mais, fit Mul Finn, surpris, la Compagnie... En fait, c'est le gouverneur de la 17^e Province.

— Je ne crois pas que cette stérilité momentanée soit à conseiller...

Le chef de station leva un sourcil ombrageux :

— Vous vous y opposez ?

— Ils ne supporteront pas de voir qu'on intervienne sur leur vie sexuelle...

Il apprit que l'anticonceptionnel serait inoculé sous forme de piqûres. En même temps on ferait une piqûre inoffensive aux mâles.

— Je ne peux m'y opposer, soupira-t-il, mais autant commencer sur un petit groupe donné et étudier leur comportement durant au moins une semaine.

— Le temps nous presse, fit Mul Finn, nerveux. Si les femelles sont pleines, elles ne voudront plus travailler et il nous faudra le double de mâles.

— Bien sûr, fit le professeur, amusé.

Il était donc le seul à savoir que les Femmes Rousses travaillaient jusqu'au moment de l'accouchement, mais il ne fallait pas compter sur lui pour révéler quoi que ce soit qui puisse léser les Hommes du Froid.

Les deux interprètes étaient des soldats appartenant à des unités qui contrôlaient les tribus sauvages. Ils bredouillaient quelques mots, savaient faire quelques signes mais c'était nettement insuffisant pour le travail qu'on attendait d'eux. Mern décida qu'il allait écrire phonétiquement une centaine de mots qu'ils devraient apprendre.

— Mais chaque tribu, chaque horde a son langage. Il faut prêter l'oreille pour retrouver les racines communes.

Le plus passionnant était le contact avec les Hommes du Froid et il y passa sa journée. Il rencontra plusieurs tribus venant du Nord et des territoires sauvages, mais la plupart des Roux avaient été raflés dans les régions civilisées, comprenaient l'anglais et les habitudes des Hommes du Chaud.

Il apprit que les chasseurs de Roux opéraient brutalement dans des fermes isolées, des exploitations minières, des élevages, enlevaient les Roux après avoir maltraité les exploitants et leur famille.

— Je suis au courant, dit le vétérinaire qui travaillait dans son dispensaire. C'était à prévoir. Mais nous pensons que ce genre de faits intolérables va se raréfier.

Serda opérait un jeune garçon au pied infecté.

— Il serait mort, fit-il avec un air goguenard. Ici il s'en tirera sans trop de mal.

— C'est un cas d'espèce, dit Mern. Il faut penser à tout ce peuple...

— Ce peuple ! Ce peuple ! répéta le vétérinaire. Vous me faites bien rire.

Mern se pencha vers le jeune garçon qui n'avait reçu qu'une anesthésie locale et lui adressa quelques mots. Surpris, l'enfant ne répondit pas tout de suite.

— Vous voyez bien qu'ils sont amorphes !

Et puis soudain il répondit, et pas une simple suite d'onomatopées mais une très longue phrase, expliqua qu'il

s'était blessé lors de sa capture en marchant sur des débris de verre. D'ailleurs, le vétérinaire trouva un éclat de bouteille dans son pied et dès lors se résigna à plus de réserve.

Les demandes des villes affluaient pour des milliers de travailleurs. Certaines étaient déjà complètement ensevelies sous la glace et leur dôme donnait des signes de faiblesse. En plusieurs endroits on avait dû utiliser des sortes de bulldozers pour racler l'épaisseur de la couche, mais la Compagnie ne voyait jamais d'un très bon œil l'utilisation d'engins automobiles. Tout ce qui se déplaçait en dehors des rails devenait vite suspect et on se hâta d'envoyer des Hommes Roux.

L'ethnologue ne parvenait pas à enregistrer toutes les tribus, à rattacher les groupes entre eux. Il travaillait avec acharnement, prenait des centaines de notes mais n'était guère soutenu par les deux interprètes. Il pensait souvent au lieutenant Skoll, issu de l'union d'un Homme Roux et d'une femme iakoute et qui parlait plusieurs langues du Peuple du Froid. Lien Rag également aurait pu l'aider, mais où était-il désormais ? Il avait rejoint cette petite sauvageonne de Jdrou et devait essayer de vivre près d'elle malgré le mur des températures.

Le gouverneur Sadon vint visiter le camp le lendemain de l'arrivée d'Harl Mern et le rencontra. L'ethnologue essaya de l'intéresser à des problèmes précis mais le gouverneur ne pensait qu'aux résultats de l'entreprise. Les besoins en Hommes Roux devenaient si urgents qu'il avait décidé de réduire d'un jour la durée du séjour en camp de transit. De plus il avait obtenu de la Compagnie que la prime soit portée à vingt dollars par tête.

Il était venu avec sa fille. Floa Sadon était une femme qui provoquait toujours un certain scandale. Elle portait une fourrure en loup sur sa combinaison isothermique et l'ethnologue se souvint qu'on disait d'elle qu'elle se promenait nue sous ses fourrures dans les villes chauffées. On disait aussi qu'elle ne détestait pas fréquenter les Hommes Roux. Ce jour-là elle errait dans les parcs, un appareil photographique à la main.

— Savez-vous ce qu'elle photographiait ? demanda le vétérinaire le soir même de cette visite. Les mâles en plein rut.

Elle doit se constituer une collection de sexes... Ce doit être du dernier snobisme en ce moment.

Tard le soir, Mern étudiait ses notes, les recopiait, les classait. Il pensait que cette concentration d'Hommes Roux lui apporterait de nombreux éclaircissements sur certains aspects cachés de leurs mœurs. Malheureusement il avait fallu cette initiative autoritaire pour y parvenir.

Le pire, c'était que tous ces gens ne voyaient en eux que des animaux. Chaque fois qu'il essayait d'affirmer le contraire, on souriait, on s'éloignait, on le prenait pour un doux savant un peu sénile. Il ne parvenait pas à se constituer une équipe qui admette au départ qu'elle avait affaire à des humains. Le vétérinaire Juan Serda, pourtant intelligent, se refusait également à voir en eux autre chose que des animaux.

— Des animaux supérieurs, certes, mais animaux tout de même.

L'ethnologue se sentait découragé. Inutile d'étaler les preuves. Cet état d'êtres inférieurs arrangeait tout le monde. Même les gens les plus cultivés, ceux qui appartenaient à l'opposition luttant contre le pouvoir de la Compagnie.

— Nos difficultés de survie sont fantastiques, lui rétorquait-on. Il faut d'abord abattre ce système politique, ensuite nous verrons ce que nous devons faire avec les Roux.

De plus, la vie dans ce camp de transit devenait franchement désagréable. Si l'on voulait aller prendre un verre ailleurs que dans le quartier officiel, on prenait quelques risques dans les nouvelles installations hétéroclites en tout genre que le gouverneur avait laissé s'implanter. Il y avait des trafiquants de toute nature, des filles de joie et des endroits presque dangereux. Les chasseurs de Roux, une fois touchée leur prime, dépensaient immédiatement l'argent sur place et la province récupérait ainsi plus de la moitié des sommes investies.

Mais qu'ils soient fonctionnaires, truands ou filles de joie, tous étaient liés par le même secret. Ils ne devaient jamais révéler l'emplacement de ce camp de transit à qui que ce soit sous peine des plus grandes sanctions. Mais évidemment les fuites devenaient de plus en plus fréquentes et des tracts clandestins circulaient dans les grandes villes comme River

Station et même G.S.S. la capitale. Mais ils n'avaient aucun impact sur la population qui se moquait du sort des Hommes Roux et attendait avec impatience qu'on débarrasse ses dômes ou ses verrières de leur couche de glace.

Ce fut Harl Mern qui découvrit avec une malice paisible qu'à leur façon les Hommes Roux luttaienent contre leur condition nouvelle.

chapitre VII

Il avait passé la nuit dans un ancien wagon pullman datant de trois siècles au moins et qui appartenait à un loueur de ce quartier malfamé. Le cuir était usé jusqu'aux ressorts rouillés et la décoration en satin vieux rose était toute déchirée.

Lorsqu'il descendit sur les quais, il leva les yeux et les vit. Ils n'étaient que huit dans cette zone où le dôme formait presque une falaise, avaient dû s'attacher à des cordes pour racler la couche épaisse de glace. Ils travaillaient en ligne, cinq hommes, deux femmes et un gosse de dix, douze ans. En dessous, la couche de glace formait une sorte de corniche sur laquelle ils appuyaient leurs pieds.

A côté de lui quelqu'un souffla une haleine aigrie par la mauvaise bière chaude qu'on servait dans la cantine à clochards :

— Un beau cul, hein, même velu, c'est un cul quand même.

La femme était trapue, avec des jambes solides et des fesses cambrées, larges. Elle dut apercevoir les deux visages levés vers elle, car tout à coup une tache jaunâtre apparut sur le dôme.

— Elle nous pisse dessus, ricana l'inconnu en se tapant sur les cuisses.

Lien se dirigea vers le sas le plus proche, très étroit et qui n'était même pas surveillé. Ne l'empruntaient que trois lignes certainement secondaires, desservant les exploitations agricoles les plus proches.

Il sut comment on empêchait les Roux de s'évader. A une cinquantaine de mètres de la circonférence que formait le dôme sur la glace, on avait établi des buissons synthétiques d'épineux sur une hauteur de trois mètres, et les différents passages en étaient également bordés. Coincés entre cette haie dangereuse et le dôme, les Roux n'avaient plus que la ressource de travailler s'ils voulaient recevoir quelque nourriture. Dans cette zone

réservée, il n'y avait aucun déchet, même pas la possibilité d'attraper un rat attiré par les ordures.

D'abord il songea à faire le tour de Grand Star Station en dehors du dôme pour essayer de retrouver Jdrou, mais il calcula que cette expédition lui prendrait plusieurs jours. Le diamètre de la ville était d'au moins huit kilomètres. Et il n'avait pas les moyens de louer une draisine pour emprunter les chemins de fer de la petite et de la grande ceinture.

Il lui fallait d'abord retrouver la bande qui avait attaqué l'exploitation de Pietr Hansen, et surtout cet homme qui s'appelait Wukro, qui avait des ongles longs et noirs comme des griffes de charognard, et cet autre qui avait une cible tatouée autour de son nombril. Les retrouver et leur faire dire où était Jdrou. Ces deux-là avaient certainement repéré Jdrou, sa grande beauté. L'homme le plus dégoûté par les Roux ne pouvait qu'éprouver un trouble en contemplant la jeune femme.

Dans l'après-midi, il attendait devant la porte d'une sorte de bordel hideux situé toujours aux confins du dôme dans un quartier composé de grands wagons à étages. Certains en avaient sept, provenant d'un vieux stock datant de près d'un siècle. Au début, la Compagnie construisait ce genre de maisons sur roues pour y entasser les gens et économiser l'espace à chauffer, mais depuis elle y avait renoncé, la mobilité de ces voitures posant de gros problèmes lorsqu'on voulait déplacer une ville entière et qu'il existait des tunnels sur le parcours.

Pour entrer dans le bordel il fallait déjà payer deux dollars, ce qui donnait droit à une consommation. Ensuite on pouvait choisir son ou sa partenaire – l'endroit étant bisexualisé – sur écran vidéo. Lorsqu'on avait trouvé l'âme sœur, on appuyait sur un bouton et en échange on recevait un jeton. Contre dix dollars les dix minutes.

On lui avait dit qu'il y avait des Femmes Rousses dans ce bordel mais il n'y croyait pas. Il aurait fallu aménager un lieu de rencontre spécial à température très basse et en fait il devait s'agir de filles ou de travestis portant une fourrure étroitement collée à leur corps.

Dans cette ville, il aurait facilement trouvé de l'argent à emprunter auprès de certaines relations, mais il préférait rester

incognito. Yeuse devait y revenir d'ici trois semaines maintenant, avec le cabaret Miki, mais d'ici là il aurait certainement trouvé une piste, même la plus douteuse.

Il faisait très froid dans ce quartier, la température devant se trouver en dessous de zéro. Il y avait des plaques de verglas un peu partout et les canalisations crevées étaient garnies d'un manchon de givre.

— T'as pas un dollar ?

— Non, répondit Lien au jeune barbu qui venait de s'approcher en s'aidant de deux béquilles.

— Blessé de guerre ?

— Non, merde... Fauché par une draisine... Et pas de pension, bien sûr. Qu'est-ce que tu fous là ? Tu penses rentrer dans ce foutoir ?

— J'ai pas de fric, dit Lien. J'attends de trouver une équipe pour partir à la chasse aux Roux, mais j'ai l'impression que je perds mon temps. Les équipes sont déjà parties et je n'arrive pas à trouver des gars sérieux.

L'unijambiste avait l'air de s'en moquer éperdument. Il continua à clopiner vers le bout de cette rue malpropre. Lien pensait que si des chasseurs de Roux faisaient escale à G.S.S., ils feraient forcément une apparition dans le coin et il préférait désormais attendre patiemment.

La nuit venait vite, dans le coin, et les lampadaires montraient des défaillances. Il avait froid, sa combinaison devant manquer d'étanchéité. Il lui en faudrait une autre ou du moins devrait-il faire réparer celle-là. Il avait faim également, mais il ne mangerait que plus tard, dans une taverne pour clochards où pour deux dollars on pouvait se remplir l'estomac.

Le jeune unijambiste repassa devant lui, s'immobilisa et lui parla.

— Tu connais le *Green Truck* ? Il y a des gars qui t'intéresseraient. Des chasseurs de Roux. Mais ils cherchent surtout des actionnaires. Cent dollars de participation. Pour louer la draisine et les wagons-cages. La Compagnie exige une caution désormais. Des types ont cassé du matériel au début et ont évité de rentrer.

— Je n'ai pas cent dollars, dit Lien qui pensait que le voyou utilisait une ruse pour avoir une idée de ses possibilités financières.

— Dans ce cas, t'as aucune chance.

Il continua son chemin et Lien finit par ne plus penser qu'à cette équipe du *Green Truck*. Il savait que c'était une sorte d'hôtel à plusieurs étages qui occupait quatre voies. Un ensemble pour passer toute une nuit, avec bar, restaurant, tripot et filles moins usées que celles de ce bordel à côté.

Un serveur voulut bien lui indiquer l'endroit où se regroupaient les chasseurs de Roux. Dans un compartiment rempli de fumée et d'odeur de bière. Ils étaient déjà huit assis sur les banquettes et sur la table s'élevait un tas de billets, des coupures de faible valeur et des pièces. On le regarda des pieds à la tête. Lien avait devant lui une collection de visages surprenants. Aucun ne lui parut sympathique. Un gros type emmitouflé dans une fourrure de mouton lui demanda ce qu'il voulait. Il répondit qu'il voulait chasser le Roux.

L'homme exigea alors qu'il paie une tournée pour commencer.

— J'ai pas un dollar sur moi, dit Lien.

— Alors fous le camp. On n'a pas de temps à perdre.

Deux types se levèrent et chacun lui attrapa un bras. Il n'essaya pas de se dégager.

— Mais je connais le plus formidable terrain de chasse de la Concession.

— Tout le monde en connaît et, finalement, c'est toujours des menteurs. Foutez-le dehors.

— Je suis glaciologue de mon métier, déserteur, J'ai étudié la glace un peu partout et si je vous dis que je connais la plus forte concentration de Roux qui existe, vous pouvez me croire.

— Écoute, lui dit celui qui paraissait être le chef, on t'achète ton tuyau. Fais-nous ton prix. De toute façon on ne te réglera que lorsqu'on aura rempli les cages.

— Salut, dit Lien, excusez-moi pour le dérangement.

Les deux hommes qui voulaient d'abord l'expulser le rejoignirent dans la rue.

— Te fâche pas et reviens gentiment avec nous.

— Vous comptez me ramener de force là-bas ? demanda-t-il.

— Ne nous y oblige pas.

Sans prévenir, il frappa le plus rapproché, l'envoya contre l'angle d'un wagon où il resta coincé avant de s'écrouler d'un coup. Lien avait déjà lancé son pied dans le bas-ventre de l'autre qui tomba assis, la bouche ouverte sur un cri qui paraissait rester bloqué tout en bas de son corps.

Lien retourna dans le compartiment enfumé et s'assit tranquillement à l'une des places occupées précédemment par ses agresseurs. Le silence qui l'accueillit persista. Il but un peu de bière d'une chope abandonnée, sourit au chef :

— Tu voulais me revoir ?

Les deux hommes rentrèrent, le moins mal en point soutenant l'autre.

— Du calme, cria le gros en fourrure, ça suffit pour l'instant. Asseyez-vous. On va discuter.

Lien entra tout de suite dans le marchandage le plus serré.

— Ce que je sais vaut deux cents dollars. Cent dollars pour acheter ma part et cent dollars que vous allez me remettre tout de suite, car je n'ai pas un sou sur moi...

— Tu ne trouves pas que tu exagères ? lui demanda d'une voix très douce le chef des chasseurs.

— Écoutez... Dans une semaine on pourra avoir plusieurs centaines de Roux, entre quatre et huit cents. Il faudra emporter la quantité de cages nécessaires.

— Les nouvelles consignes sont très sévères, dit quelqu'un.

— Où penses-tu trouver autant de Roux ?

— Dans le Nord... A plus de trois jours si l'on roule nuit et jour sans être arrêté.

— Une semaine autrement dit ?

— Là-bas, c'est le bout du monde, dit quelqu'un.

— Je sais, dit Lien, j'y suis allé. Il n'y a qu'une voie qui traverse un ancien lac, je ne vous dirai pas lequel, mais des Roux se sont installés pour pêcher et ils sont des milliers.

— Des milliers, répétèrent les autres, incrédules... On n'a jamais vu ça. La chasse devient dure. Les tribus sont éparpillées et ne comptent jamais plus de quinze à vingt-cinq têtes.

— Du calme, dit le chef. C'est une grosse affaire pour nous. Si nous devons faire plusieurs voyages, ces animaux-là se méfieront. Il faudrait peut-être s'associer, aller là-bas avec le double d'hommes et au moins un convoi de dix wagons-cages. Si la Compagnie apprend que nous avons loué autant de wagons, elle nous fera surveiller pour nous précéder sur les lieux. Cela se produit de plus en plus fréquemment et certaines équipes l'ont eu dans l'os... Les soldats fonçaient sur les lieux avec un matériel plus perfectionné et raflaient tout... Mais comment accepter de te croire... Ton nom d'abord ?

— Je m'appelle Lien Rag. Je suis sur la liste des déserteurs, c'est facile à vérifier. De plus, j'ai été le collaborateur d'Harl Mern, cela ne vous dit rien mais c'est un grand spécialiste des Hommes Roux.

Il tapa du plat de la main sur la table :

— Écoutez-moi. Il y en a qui se livrent à de véritables expéditions sanglantes pour dix têtes, rarement plus. Ils attaquent les exploitations isolées qui utilisent cette main-d'œuvre rousse. Mais la Compagnie va réagir... Dans ces coups de main on risque trop et on perd trop de temps. En cinq jours on peut aller jusqu'au réseau du Cercle. Le retour, vous le savez, sera plus rapide puisque les convois de wagons-cages remplis ont priorité.

— Une boîte marron, dit l'un des chasseurs, pas une boîte noire tout de même.

— Au-delà du réseau du Cercle, c'est de la folie, dit un autre. Vous rendez-vous compte ?

Tous des truands des villes, méfiants vis-à-vis de tout ce qui n'était pas sous globe.

— Et puis on raconte des tas d'histoires sur ces coins-là. Des convois entiers auraient disparu sans qu'on puisse expliquer pourquoi...

— La prime va augmenter encore, dit le chef. De vingt dollars elle passera à trente, sans parler du reste, les bons de carburant et de nourriture et l'amnistie... Ce n'est pas à négliger. S'il faut prospecter dans les régions habitées, très peu pour moi. Les fermiers, les exploitants de mines commencent à s'armer et dès

qu'ils voient arriver une draisine ou un loco inconnu ils commencent par tirer.

Ce qui amenait Lien à discuter avec ce ramassis de bandits n'était que la perspective de retrouver la piste de Wukro, et par lui celle de Jdrou, mais il ne voulait commettre aucune erreur, ne pas se trahir surtout.

— Tu parlais de t'associer à qui ?

— Oh ! il y a des bandes qui ne demanderaient pas mieux. Celles qui ont réussi de fameux coups au début et qui maintenant ne trouvent plus un seul Roux à capturer. J'en connais qui sont au chômage... Ils ont tout grillé, là-bas, au centre de Transit.

Sa voix baissa d'un cran et il parut presque regretter ses confidences.

— Paraît qu'on vous soutire le fric en un temps record là-bas, dit le chasseur assis à côté de Lien qui buvait une bière si épaisse qu'elle ressemblait à de la bouillie.

— La Compagnie est organisée... Elle récupère d'une main ce qu'elle donne de l'autre. Elle pourra augmenter les primes à ce compte-là. Vous verrez qu'elle ira jusqu'à cinquante dollars pièce.

— On dit qu'il y a un groupe organisé qui spéculer sur les Roux. Ils en auraient capturé plusieurs milliers et attendraient que les tarifs augmentent pour les livrer... Mais il leur a fallu trouver un endroit discret, de la nourriture pour les stocker...

— Paraît que si on les drogue, ils n'ont besoin que de très peu de calories. Faudrait penser à la question...

Toujours cette indifférence cruelle de maquignons cupides. Lien s'efforçait de maîtriser l'indignation qui bouillait dans son for intérieur. Mais, partout, c'était le même discours insupportable au sujet des Roux.

Le chef comptait l'argent placé sur la table et faisait la grimace :

— Huit cents dollars. Nous n'irons pas loin. D'accord, Rag, tu apportes une information capitale, mais ça ne fait pas le plein de fric. Il faut qu'on trouve d'autres associés.

— Y a-t-il des chasseurs en escale à G.S.S. en ce moment ? demanda le glaciologue avec un air indifférent.

— Des tas, mais on ne peut pas leur faire confiance. Il y a bien Huch, mais il est en train de constituer une sorte de société anonyme pour armer un gros machin. Loco-vapeur et vingt wagons-cages. La part s'élève à cinq cents dollars. A côté, nous sommes des bricoleurs.

— Ouais, dit l'homme à la bière épaisse, peux-tu nous dire pourquoi tu n'es pas allé faire ta proposition à Huch ? Lui te l'aurait payée un meilleur prix.

— Je ne le connais pas, dit Lien. En fait je ne connais personne. Je ne possède que cette information. Ce qui m'intéresse, moi, c'est surtout l'amnistie qui m'aidera peut-être à retrouver mon poste. Et pour l'instant un peu de fric, bien sûr.

— Il y a aussi la bande à Target, proposa quelqu'un.

— Ce sont des tueurs. La preuve, ils n'ont même pas obtenu l'amnistie, à ce qu'on dit.

Lien n'écoutait que d'une oreille. Ce Huch l'intéressait. Il fallait avoir déjà gagné pas mal de dollars avec les Roux pour armer un tel convoi. Il regrettait d'avoir fait ses propositions à ces minables, mais s'il n'était pas venu là, il n'aurait jamais appris différentes choses.

— Avec huit cents dollars on n'obtiendra pas grand-chose, une draisine électrique, deux wagons-cages et quelques rations de nourriture. Il faut encore louer des combinaisons isothermes, différentes choses. Au bas mot, c'est au moins douze cents dollars qu'il nous faudra, et encore, si nous obtenons un crédit. Sinon il faudrait compter plus du double.

C'est alors que Lien éprouva une contrariété sourde, comme si quelque chose lui avait échappé depuis son retour parmi ces voyous de bas étage. Il avait dû surprendre une expression, entendre une parole à laquelle il n'avait pas d'abord prêté attention et qui maintenant paraissait coincée à la limite de son subconscient, comme si ce dernier ne parvenait pas à digérer cette information. Il regarda le chef puis les autres chasseurs avec l'espoir de retrouver la raison de cette préoccupation latente.

— On va essayer de trouver une solution, dit le chef. On se réunira encore un coup demain matin, puis il faudra prendre une décision ferme.

Lien traîna un peu en espérant qu'il trouverait ce qu'il cherchait, mais en vain. Le gros barbu se méprit et lui avança cinq dollars en lui faisant promettre de revenir le lendemain.

— J'espère que tu ne nous racontes pas des histoires, ajouta-t-il, menaçant.

chapitre VIII

Le même soir il errait dans la fête foraine qui se tenait en permanence près de la fonderie à glace. On avait construit là, et exceptionnellement en béton, les grands réservoirs qui alimentaient la ville en eau. Des tapis roulants plongeaient dans le sous-sol d'où l'on extrayait à des kilomètres de là, dans un endroit non pollué par les infiltrations et les remontées de l'ancien sol terrien, les blocs de glace qui venaient fondre dans l'usine à eau.

Laquelle, réchauffée à six degrés, circulait dans les tuyauteries de la ville. Les réservoirs bétonnés servaient d'assises aux attractions foraines, mobiles, elles.

Vaguement, il avait espéré que le cabaret Miki aurait pu s'y trouver. En général il ne venait jamais s'installer dans une zone aussi populaire, sa clientèle appartenant en général à la classe moyenne et supérieure, mais Lien espérait quand même. Il mangea accoudé au comptoir d'un rôtisseur de plein vent qui façonnait sa viande en forme de petits poulets qu'il faisait ensuite frire ainsi. C'était amusant et rappelait les véritables volailles qui étaient encore élevées sous dôme mais vendues comme produits de luxe.

Plus tard, c'est devant un stand de tir que Lien s'expliqua enfin l'angoisse qu'il ressentait. Quelqu'un avait parlé d'un certain Target devant lui, lors de la réunion de chasseurs, et Target, cela voulait dire cible. La population de la Transeuropéenne parlait un hybride de plusieurs langues. Pour désigner les cercles concentriques d'un stand de tir on disait « cible » ici et « target » ailleurs. Peut-être « bersaglio » ou « blanco » dans le Sud, « ziel » à l'Est. A G.S.S. on parlait simplement de cible, mais ce Target était peut-être originaire du Nord-Ouest de la concession.

Il dormit très mal, toujours dans un compartiment de l'ancien pullman, découvrit un bruit insolite, celui que faisaient des rats qui dévoraient la garniture des coussins. De la laine !

Il fut l'un des premiers au rendez-vous et le chef des chasseurs en parut très satisfait. Il s'appelait Vanderen. Il avait une bonne nouvelle. Des gens qui cherchaient à tirer profit de la chasse aux Roux sans y participer proposaient d'investir dans l'expédition.

— D'accord, lui répondit-on, mais il faut établir la part des bénéfices que l'on distribuera à ces gens-là. Comme ils ne prennent pas de risques, pas question qu'ils soient payés au même tarif.

— Vous abandonnez l'idée d'une association, fit Lien, inquiet. Hier, vous parliez d'un certain Huch.

— Faut voir, dit Vanderen.

— Et aussi un certain Target.

— C'est une ordure. Moi, je refuse.

Sur les huit, ils furent cinq à refuser. Target, c'était la planche pourrie, le dernier des derniers. Il tuait sans raison, même pas pour le plaisir.

— En fait, c'est un cinglé. Il boit trop. En ce moment, il est chez sa bonne femme qui tient une taverne minable à côté de l'usine d'incinération... Un endroit pareil, j'y mettrais pas les pieds, même si on me payait.

— Target gagnait son fric dans les marchés et les foires en se faisant taper justement sur son tatouage... Celui qui le descendait empochait la prime, mais il paraît qu'il a le ventre dur comme cette table.

— La bande s'est séparée... Paraîtrait qu'ils auraient de très gros ennuis. Leur dernière chasse a été jalonnée de trop de sang et la Compagnie les surveille.

Lien n'écouta plus le reste des discussions, fut tout surpris d'apprendre que le départ aurait lieu le lendemain.

— N'oublie pas tes affaires, lui dit Vanderen. On loue la draisine et les wagons ce soir même.

— D'accord, fit-il en faisant mine de s'intéresser.

Mais dès qu'il put sortir du *Green Truck*, il prit un tramway pour cet autre quartier lamentable qui s'était construit autour de l'usine d'incinération.

Un lumpenproletariat habitait là dans des carcasses de wagons. Des carcasses, vraiment. Rafistolées avec des bouts de tôle, de plastique. La plupart travaillaient aux ordures, au triage, soit officiellement, et ceux-là gagnaient à peu près de quoi manger, et les autres, les récupérateurs qui revendaient des objets informes, des métaux, de la nourriture que rachetaient des éleveurs d'animaux. Il y avait plusieurs tavernes sur ces lieux misérables, mais la pire de toutes n'avait même pas de nom. Une femme très grasse, très maquillée, se tenait derrière un comptoir. Derrière elle il y avait une énorme cible rouge, blanche et noire, sur laquelle on pouvait s'exercer avec de grosses fléchettes.

Il but une bière terriblement amère et alcoolisée mais passa près de deux heures dans l'espèce de baraque pleine de courants d'air et qui empestait les ordures brûlées. Une odeur âcre, écoeurante, qui planait sur tout. L'usine produisait de la vapeur de chauffage mais les tuyauteries étaient corrodées et laissaient échapper un peu partout dans le quartier des sortes de geysers blanchâtres. Le décor finissait par devenir hallucinant. La vapeur allait se coller au dôme sous forme de givre et finissait par fondre pour se regeler au sol. Une atmosphère de sauna, de hammam, avec souvent des courants d'air glacés qui succédaient aux bouffées chaudes et humides.

Un grand blond aux cheveux longs mais avec un visage curieusement imberbe, et très jeune, entra et passa derrière le comptoir pour tirer une grande chope de bière. Il était à peine vêtu. La température était moins basse que dans le reste de la cité, mais Lien ne la trouvait pas torride au point de laisser son torse presque découvert. Un torse glabre, d'un blanc laiteux. Et les demi-cercles de la cible apparaissaient au-dessus de la ceinture du pantalon qui cachait le reste du tatouage. Un arc-en-ciel de bonne taille, une main de diamètre au moins.

Target remarqua l'intérêt de Lien pour la cible et il s'approcha, sa chope à la main.

— Cinq dollars sur la table, dit-il.

Il plaça un billet devant Lien.

— Vous tapez là-dedans. Si vous me sciez en deux, les dix dollars pour vous. Si je reste droit, pour moi, correct ?

— Correct, sourit Lien, mais je suis raide. Juste de quoi payer cette bière.

Target grimaça de dégoût :

— On est tous raides.

— J'espère me refaire. Demain on s'en va chasser les Roux... On pense remplir pas mal de cages.

— Pauvres cons, dit Target en secouant sa tignasse claire. Un mirage. Il faut les trouver, les Roux... Et maintenant, c'est de plus en plus loin qu'il faut aller. Dans les étendues glacées... Très peu pour moi. Ils se sont dispersés... Les dernières expéditions sont revenues presque bredouilles.

— Il paraît qu'il y en a des milliers du côté du réseau du Cercle.

— Ouais... Mais faut aller là-bas... Si l'on passe deux semaines à chercher.

— Il existe un endroit précis, une dépression glaciaire où ils sont des milliers, dit Lien. Je le sais, je les ai vus. Et je compte bien, avec mes associés, en ramener pour commencer une dizaine de wagons, peut-être plus.

— Et c'est pourquoi vous êtes venu dans ce coin pourri ? Pour m'annoncer ça ? fit Target, méfiant.

— Je vous cherchais, dit Lien. Vanderen ne me convient pas comme associé. On m'a parlé de vous. Il paraît que vous avez une certaine habitude, moi, je suis nouveau dans le métier. Je crains que Vanderen ne soit pas à la hauteur.

— Vanderen, c'est un écorcheur de rats. Parfaitement, un écorcheur de rats. Il les piège par dizaines, vend les peaux d'un côté et la viande de l'autre. Il y a au moins dix cafétérias qui les lui achètent.

Lien éprouva soudain une vague nausée. Depuis des jours il ne fréquentait que des restaurants douteux.

— Il aurait dû rester écorcheur de rats et ne pas vouloir se lancer dans un travail d'homme.

Brusquement il s'assit en face de Lien et étudia son visage en silence.

— Qui vous a parlé de moi ?

— Ils en parlent tous. Ils cherchent des associés mais vous leur foutez la trouille.

— Je comprends ça, dit Target avec une simplicité royale. Mais vous n'avez pas l'air d'avoir peur ?

— J'ai un tuyau et je n'ai pas de fric. Vanderen et sa clique n'en ont guère plus.

— Tu as l'endroit précis de ce coin où grouillent les Roux ?

Lien pointa son doigt sur son front :

— Tout est là-dedans. Je manque d'argent, mais ceux qui me feront confiance, je les conduirai là-bas et on remplira des cages en un clin d'œil.

— Dis-moi, ces Roux si nombreux, de quoi vivent-ils dans ton paradis ?

— De la pêche. Et toute l'émigration depuis le Sud de notre planète se fait dans cette direction. Chaque jour ils arrivent par tribus entières. Les autres Compagnies ont également des problèmes et ils se sont enfuis pour échapper aux contraintes et à la famine. Mais je le répète, j'ai besoin d'hommes qui n'aient pas froid aux yeux.

Target plissa les siens avec méfiance :

— Tu prendrais le commandement ?

— Non. Je serais le guide, c'est tout. Seulement, je veux la part la plus importante. Versée d'avance dans une banque de cette ville.

— Tu es gourmand... Je comprends que tu n'aies pu t'entendre avec ce traîne-misère de Vanderen.

Le blond se leva, alla commander deux bières au comptoir. La grosse femme maquillée le regarda fixement puis s'intéressa au glaciologue. Ce dernier eut l'impression que ses yeux inertes vrillaient une mèche empoisonnée dans son cerveau. Très mal à l'aise, il ne put supporter le regard de cette femme.

— Bois un coup, dit Target en s'asseyant à nouveau. Moom se demande qui tu es. Tu ne connais pas Moom ? Elle appartient à une très très vieille race qui a presque totalement disparu... Quand la Lune a explosé, ils avaient prévu la catastrophe et ils ont cru pouvoir émigrer vers le Sud. Mais la glace les a rejoints très vite. Ils ont cru qu'ils pourraient continuer à vivre comme

des nomades, éviter de subir la contrainte des dômes, mais ce ne fut pas possible. Il n'y en a que quelques-uns qui ont compris assez tôt que le nomadisme, c'était fini.

— Des Gitans ? C'est une Gitane ?

— Tu es bien savant... Oui, c'est une Gitane, une Manouche. Les quelques survivants, tu les trouves dans des quartiers infects comme celui-là.

Désormais ils vivaient à la frange de la société ferroviaire, toujours dans les confins des cités sous globe. En fait, très peu de chose les séparait des Hommes Roux. Juste quelques degrés, mais contrairement à la majorité des gens, eux pouvaient vivre dans une ambiance proche de zéro.

— Elle lit l'avenir, elle sait ce que valent les gens et en ce moment elle t'étudie.

Lien s'efforça de penser à tous ces Hommes Roux qui vivaient dans le Grand Nord. Il fit défiler dans son crâne des centaines d'Hommes Roux, des étendues glacées. Si vraiment Moom lisait dans la pensée, qu'elle reçoive cette image rassurante.

— Je veux des garanties, disait Lien en même temps, tandis que Target prenait un air goguenard.

— On dit que tu ne crains rien, que tu as été un bon chasseur de Roux. Or la chasse n'a commencé que depuis peu. Que fais-tu là au lieu de courir derrière les hordes ?

— Nous n'avons pas eu des tuyaux comme le tien, dit Target sans s'émouvoir. Il a bien fallu se rabattre sur certains endroits et nous avons commis des erreurs. De graves erreurs. Nous formions un groupe solide, terrible... Nous nous sommes laissés griser. On dit que je suis fou mais je n'étais pas le seul. Tu sais, il n'y avait pas que l'argent, mais cette permission de chasser l'Homme Roux, nous l'avons quelque peu détournée. Nous avons chassé un peu tout... Oui, c'est ça, un peu tout. Nous nous sommes... soûlés comme des cons, c'est le mot. Des cons. Tu sais, quand on a toujours vécu dans la merde des villes sous dôme, je veux surtout parler de ce genre de quartier... On est vraiment le rebut, les exclus... C'est à peine si on peut nous atteindre, en draisine. Si nous n'étions pas installés près de l'usine d'incinération, nous serions complètement isolés... C'est

pourquoi les pauvres connaissent la combine. Là, c'est l'usine d'incinération, ailleurs la centrale thermique, l'usine de fabrication d'eau, le crématoire pour les morts. Sinon, les autres quartiers périphériques, ce sont des ghettos ; de véritables ghettos. Moi, je n'ai jamais vécu que dans les villes. Avec ma cible tatouée sur le ventre, j'allais sur les places, les marchés, un peu partout, me faire cogner dessus. Et puis il y a eu ce coup fumant...

— Vous avez attaqué des fermes isolées ?

— C'est ça, tu vois juste.

Lien faillit se trahir en pensant à Lena Hansen arrachée sur son lit, à Jdrou enlevée de force par les amis de Target. Moom était aux aguets et on ne savait jamais. Mieux valait parier sur son don de voyance.

— Des fermes, des petites stations isolées aussi. On attaquait, on allait trop loin... On était obligés d'entasser les Roux dans les cages et ils en crevaient... Nous avons gâché le travail et la Sécurité ne nous a pas ratés. J'ai un copain qui est en tôle... à River Station, et moi j'essaie de me faire oublier.

— Un bon copain à toi, murmura Lien, capable de nous aider au besoin ? Quel dommage !

— Oui, quel dommage, mais Wukro, une fois lâché dans la nature, devient un fauve dangereux. Il a des griffes à la place des ongles... Une malformation de naissance. Il est aussi capable de tuer à coups de dents. Des dents de loup...

L'image de Lena Hansen s'imposa trop longuement, trois quatre secondes, écartelée sur son lit avec son pubis en sang et son corps déchiré à coups d'ongles et de dents. Il vit du coin de l'œil la grosse Moom froncer ses sourcils dessinés au crayon très épais. A nouveau il pensa aux Roux, rien qu'aux Roux. Des Roux par centaines, par milliers.

— On s'attardait trop pour une poignée de Roux... On raflait le fric, les provisions, mais après ? On a manqué de classe, d'organisation. Wukro risque d'être condamné à la déportation. On disait qu'il existait une dizaine de camps de déportation, mais nul n'avait jamais pu le prouver. Ces camps ne cessaient de rouler sur les réseaux de la Compagnie. Ils ne stationnaient jamais plus d'un mois au même endroit et les forçats

accomplissaient les travaux les plus terribles, construisaient les ballasts des voies, foraient des tunnels. On disait que la mortalité était effroyable.

— Toi, tu t'en tires ?

— Wukro avait été identifié par des témoins. Moi aussi, mais pour l'instant je m'en tire.

— Tu ne pourras donc pas voyager facilement sur les réseaux ?

— Si un type comme toi se charge des démarches, tout est possible.

— Doucement, dit Lien. Il y a des choses qui m'échappent dans votre cas. Je ne suis pas assez naïf pour m'embarquer avec n'importe qui. Tu me parais un homme courageux et dur mais tes demi-confidences m'irritent.

— Target, prends garde à toi, ce type n'est pas ce qu'il dit.

Cinglé par la mèche cruelle de cette voix rauque, Lien sursauta et regarda la femme avec haine.

— Je n'arrive pas à le saisir. Il te raconte des histoires.

— Pour l'instant, c'est Target qui en raconte, pas moi, dit Lien. Je suis venu faire une proposition solide, j'attends une explication solide.

D'un geste, Target fit signe à Moom de se taire.

— Qu'avez-vous fait de vos captures, combien y en avait-il ?

— Mais elles ont toutes été dirigées vers le centre de transit. Comme l'ordonne la Compagnie.

Tout le monde parlait de ce centre de transit situé à l'Ouest de River Station, mais personne ne donnait de précisions. Target expliqua que pour l'atteindre il fallait disposer d'une carte spéciale et qu'ensuite la conduite du convoi était prise en charge par un terminal électronique.

— Les voies sont encaissées, impossible de savoir où l'on se trouve exactement. Je pourrais situer la région à cent kilomètres près, mais c'est tout. Nous avons eu hélas beaucoup de pertes, des vieux, des petits.

— Des femmes ? demanda Lien en retenant sa respiration.

— Des femmes, oui... On a voulu rigoler un peu, quoi... Il y en avait de jeunes, amusantes... Mais elles ne supportaient pas le chaud. On n'allait quand même pas les baiser en plein air...

— Méfie-toi, Target, hurla Moom, méfie-toi !
— Combien de pertes ?
— Oh ! pas mal, peut-être le tiers.
— Et les survivants dans le camp de transit ? Tous les survivants sans exception ?

— Que voulais-tu que nous en fassions ? On avait besoin de la prime, des bons de carburant et de nourriture... D'accord, on s'est conduits comme des imbéciles, mais si tu acceptes de me faire confiance, il y aura du changement. On ne fera plus les mêmes erreurs... On sera raisonnables, organisés. D'ailleurs, pour aller dans le Grand-Nord, mieux vaut y réfléchir avec soin...

— Les autres, que sont-ils devenus ?

— Éparpillés, la trouille au ventre... Deux se sont engagés dans l'armée. Ils en sortaient, déserteurs, et ont préféré y retourner. La Sécurité leur fichera la paix.

Depuis un moment, la baraque s'emplissait d'êtres étranges, portant des vêtements hétéroclites en loques, maigres ou alors énormes, mal portants, la peau malsaine. Ils empestaient les ordures qu'ils venaient de trier et dont ils laissaient de pleins sacs devant la taverne.

— Regarde, dit Lien en sortant une photographie de sa poche. Tu l'as déjà vue, celle-là ?

Il avait photographié Jdrou chez les Hansen, devant l'entrée de la mine, et puis aussi dans le compartiment où ils se rencontraient pour faire l'amour.

— Quoi, cette Rousse ?

Target haussa les épaules :

— Quelle importance ?

— Une grande importance, mentit Lien en profitant de ce que Moom n'arrêtait pas de servir de la bière. Je la cherche depuis quelques jours car elle peut nous conduire vers le plus grand rassemblement de Roux qui ait jamais existé.

En face de lui, le truand en ouvrait une grande bouche stupide et faillit même baver.

— Cette femelle... Tu es fou ou quoi ?

— Regarde si tu te souviens d'elle, regarde bien.

Target prit la photographie et l'approcha de ses yeux. Lien se rendit compte qu'il était myope et faillit jurer de désespoir. Il avait fallu qu'il tombe sur ce type qui y voyait mal et qui n'avait certainement pas remarqué Jdrou. Un bien ? Un mal ? Était-elle morte d'un excès de chaleur ou se trouvait-elle dans le camp de transit ?

— Je regarde, mais je ne me souviens pas. Où était-elle ?

— Une exploitation forestière... Sous-glaciaire... Une grande femme blonde qui se nommait Hansen, Lena Hansen.

— La grande blonde... Aussi grande que moi avec des cuisses... Si, je me souviens...

Il frappa la photographie de ses doigts durs :

— Et cette femelle était là-bas ? Alors elle doit se trouver dans le camp de transit...

— Réfléchis bien, articula Lien, n'osant pas encore se réjouir.

— C'est tout vu. On a tout foutu en l'air, puis on a filé avec les Roux. Nous n'avons même pas eu besoin de nous rendre au camp... En route, un convoi de l'armée nous a débarrassés de notre cargaison en nous remettant un reçu. Plus tard nous avons pu toucher le fric et les bons sans problèmes.

chapitre IX

Juan Serda le vétérinaire ne paraissait pas apprécier l'humour du professeur Harl Mern. A la limite, il le trouvait même déplacé et grivois.

— Ces gens-là réagissent, mon ami, et à leur façon. Tant qu'ils ne seront pas en liberté ils ne procréeront plus. Vous avez pu voir comme moi qu'ils n'ignorent rien de la plus élémentaire méthode de contraception. Le coïtus interruptus n'est pas l'apanage de ceux qu'on appelle les Hommes du Chaud et je vous fais remarquer qu'en se comportant ainsi les Hommes Roux nous prouvent leur origine humaine. Je n'insisterai pas davantage.

Le vétérinaire marchait légèrement en avant d'un pas rapide et énervé, obligeant le professeur à trotter dans son dos. Avec cette combinaison dont il ne parvenait pas à régler l'ambiance, il étouffait un peu et haletait.

— Vous êtes bien pressé, docteur, cria-t-il. Vous n'avez plus de souci à vous faire. Les Femmes Rousses ne procréeront pas d'ici un bon moment, et nous risquons même dans vingt ans, si le mouvement se généralise, de devoir faire face à une sérieuse crise de main-d'œuvre pour dégivrer nos dômes.

— D'ici là on aura trouvé autre chose.

— Vous êtes optimiste, mon vieux, alors que les ressources énergétiques s'épuisent.

Le vétérinaire se retourna soudain et attendit le professeur avec un petit sourire narquois derrière la visière de sa cagoule :

— Vous savez combien j'ai eu de visites de femelles pleines ce matin ? Près de cinquante.

— Elles l'étaient déjà avant de venir ici... Je vous soupçonne de vouloir forcer la main de Mul Finn pour cette histoire de piquûre anticonceptionnelle.

— C'est plus une mesure humanitaire qu'un calcul de ma part, protesta le vétérinaire.

Harl Mern lui tapota l'épaule et l'invita à venir boire un verre avec lui. L'ethnologue ne regrettait pas d'être venu. Il commençait à faire du bon travail. Il avait pu réunir plusieurs tribus et il osait même employer le mot d'ethnies. Communauté de langue et de culture, encore qu'il n'osât pas trop s'avancer dans ce dernier domaine. Mais par exemple ceux qui s'appelaient les Keols avaient plusieurs mots pour désigner les Hommes du Chaud. Ils chantaient des mélopées utilisant quatre notes de la portée et les femmes avaient la coutume de s'épiler le haut des jambes et le tour de taille, ce qui ne manquait pas de laisser les gens perplexes, du moins ceux qui travaillaient avec Mern.

— On dirait une culotte. Ces bandes sans poils à la taille et en haut des cuisses délimitent l'emplacement d'une ancienne culotte... C'est un dernier réflexe de pudeur.

— Je pense qu'il s'agit en fait de no man's land destiné à empêcher les puces ou les morpions de franchir cette limite.

Puces et autres parasites se retrouvaient effectivement chez les Roux vivant en captivité ou ayant depuis longtemps perdu leurs habitudes de nomadisme.

— Un gardien a été surpris en train de forniquer avec une femelle, lui dit le vétérinaire. Il était toujours volontaire pour la garde de nuit et l'entraînait dans le petit poste de garde. En échange il lui donnait de l'alcool.

— Bon sang, jura le professeur, si jamais ils y prennent goût, ils seront décimés en un rien de temps. Ils peuvent résister à toutes les maladies sauf à l'alcool, sous toutes ses formes... J'ai un rapport qui date de dix ans qui explique comment toute une tribu qui travaillait à Malt Station a été décimée par une sorte de tuberculose inconnue. Les autorités ne leur donnaient pas d'alcool, mais dans cette ville de distilleries les Roux récupéraient dans les wagons le résidu de la distillation. Ils sont ainsi devenus alcooliques et ont tous fini par mourir en quelques mois.

Ils burent un verre, puis l'ethnologue alla consulter quelques-unes des fiches du vétérinaire. Les deux interprètes, malgré leurs lacunes, ne se débrouillaient pas trop mal et ils avaient réussi à connaître le nom de plusieurs centaines de

Roux. On avait essayé de leur faire porter une sorte de médaille avec une chaîne, mais l'expérience avait échoué. Ils finissaient par arracher la chaîne et la jeter, la prenant pour un vêtement.

— Les noms sont aussi souvent identiques dans une ethnie... Mais je pense que j'arriverai même à établir qu'il existe environ trois races, peut-être quatre, par les seuls signes extérieurs physiques. Mais ce ne sera qu'une classification fragile et révisable. Je n'aime pas beaucoup ce mot de race, mais certains Roux ont une fourrure plus sombre tirant vers le marron. Il y a les cuivrés, grands et robustes.

— Les plus beaux, dit le vétérinaire.

— Les Aryens ? ricana de façon interrogative Harl Mern.

— Ne me prêtez pas un racisme intrinsèque !

— Les marron sont plus petits et plus fragiles, mais je pense que c'est leur condition de vie qui en est la cause. Ils vivaient surtout le long des voies et sur les tas d'ordures... Enfin il y a ceux qui ont cette rayure presque noire le long de la colonne vertébrale. Et pour expliquer ce mystère, bernique !... Ce sont les plus rares, de véritables nomades du Grand-Nord.

En même temps il consultait les fiches. Il souriait en voyant la mention imprimée : « Age approximatif ». Il était très difficile de leur donner vraiment un âge. Les Roux avaient trois étapes dans une vie qui n'excédait jamais les cinquante ans dans le meilleur des cas. L'enfance jusqu'à dix ans pour les filles, douze pour les garçons, l'âge adulte jusqu'à trente, trente-cinq ans, et la vieillesse qui se présentait vraiment comme une maladie endémique. En quelques années, l'adulte se transformait, n'était plus qu'une sorte de momie décharnée qui perdait ses poils et résistait très mal aux fatigues et au froid. Du moins, tout étant relatif, aux températures dépassant les moins vingt degrés.

— Une certaine Loghj attend des jumeaux ?

— J'ai fait un examen aux ultrasons. Positif.

— C'est assez rare, dit l'ethnologue. Il faudra que je la voie. Dommage qu'il n'y ait pas les photographies sur ces fiches.

— Le chef de station a refusé en poussant des grands cris. Je crois qu'il est très juste dans son budget et il m'a dit que de toute façon ils se ressemblaient tous.

— On nous a choisi le plus stupide des chefs de station, répondit Harl Mern qui s'arrêta de consulter ces fiches pour demander combien de Roux avaient transité par le camp.

— Nous approchons des vingt mille, mais c'est vraiment dur. Les demandes affluent. Non seulement des villes mais des particuliers. Vous savez combien demande Sadon pour chaque tête lorsqu'il s'agit de fermiers ou d'exploitants de mine ? Cent dollars. Mais il paraît qu'il faut aussi verser un pot-de-vin important pour être inscrit sur la liste d'attente.

— Le marché aux esclaves, fit Mern avec amertume.

En quelques jours il était passé de l'indignation, même de la rage impuissante, à une sorte de philosophie écoeurée. Seule la présence des Roux lui rendait sa joie de vivre ainsi que les découvertes qu'il faisait.

— La première naissance a eu lieu hier, lui dit le vétérinaire. Je ne l'ai sue que ce matin. Il paraît que la parturiente s'isole derrière un rideau de femmes assises épaule contre épaule, mais personne ne vient l'aider.

— Hé, fit le professeur, pourrais-je assister à la prochaine ? Je crois que ça me serait très utile.

— Il faudrait surplomber la scène pour voir quelque chose. Mais en même temps passer inaperçu. Il n'y a que la verrière depuis l'extérieur, mais ce ne sera guère confortable.

Le professeur continua d'épuiser le tas des fiches de femme enceintes, les tapota pour les ranger dans le coffret lorsqu'il reprit le tout et étala les dernières sur la table.

— Jdrou... C'est curieux..., dit-il. J'ai connu une Jdrou... Mais elle n'est certainement pas là... Age approximatif : quinze ans... C'est stupide... Comment l'interprète peut-il savoir ?... J'aimerais bien voir cette fille... Avec votre permission. Je vois qu'elle est enceinte de trois mois.

— Vous la connaissez vraiment ? fit le vétérinaire, goguenard.

— Disons que j'ai étudié sa tribu, s'il s'agit d'elle, répondit prudemment Harl Mern.

chapitre X

Toute la nuit, Lien Rag ressassa sa conversation avec Target, relevant avec désespoir les omissions de celui-ci. Jdrou se trouvait peut-être encore dans ce camp de transit où l'auraient conduite, avec ses compagnons, les soldats. Mais qui étaient ces soldats, à quel corps appartenaient-ils ?

Très tôt il s'habilla et, sans même avaler un peu de thé, il prit le tramway pour l'usine d'incinération, se trouva coincé dans l'embouteillage que créaient chaque matin les bennes apportant leur chargement d'ordures. Elles occupaient toutes les voies d'accès, faisaient la queue en attendant de pouvoir accéder à l'usine. Celle-ci fonctionnait à plein rendement et sa haute cheminée crachait une fumée noirâtre bien au-dessus du dôme. Des Hommes Roux travaillaient à gratter la glace, mais on ne les apercevait que très flous, à cause de la vapeur qui montait vers eux.

Lien quitta le tramway pour continuer à pied mais il faillit se perdre dans le brouillard artificiellement créé par les fuites des conduites corrodées. Les habitants démunis du quartier exploitaient ces sortes de geysers qui jaillissaient un peu partout pour récupérer de l'eau chaude. La vapeur était liquéfiée grâce à des tôles pliées en deux que l'on tenait au-dessus de la fuite et l'eau coulait dans le pli intérieur jusque dans le récipient que tenait une autre personne.

Une vingtaine de personnes attendaient devant la baraque de Moom et de Target. Il y avait aussi un blindé de la Sécurité et dès qu'il aperçut les phares multicolores qui clignotaient, Lien commença par tourner les talons. Mais il y avait un autre blindé derrière lui et il avait l'impression que son périscope panoramique le prenait justement dans son champ. Il retourna sur les lieux avec un air indifférent et apprit qu'il y avait eu un double crime. Moom et Target avaient été assassinés en pleine nuit à coups de hache.

— La femme est décapitée et l'homme est coupé en morceaux, disait une très jeune fille aux yeux luisants d'excitation et qui était à moitié nue sous une robe de chambre en peau synthétique. Mon frère a vu le premier... Il allait boire sa bière chaude comme tous les matins... Target a été attaché sur une table et le fou l'a tranché comme une saucisse... Je crois qu'il y a dix morceaux en tout.

Lien en savait assez.

Il aurait voulu repartir mais la foule le sécurisait. Derrière il y avait ce fichu blindé et les policiers devaient filmer les gens. Les films étaient immédiatement analysés par ordinateurs et il risquait de se faire interpeller si jamais il était le seul à s'éloigner. Les gens de ce quartier n'avaient pas autre chose à faire que regarder. L'horreur du crime les sortait de leur léthargie habituelle, les rendait presque joyeux.

On sortit la femme sur une civière, mais un drap cachait le corps et la tête séparée. Mais pour Target on utilisa simplement un sac de plastique opaque de couleur marron. Un gros sac que deux hommes portaient chacun par une oreille et qui formait des renflements suspects, comme s'il contenait d'énormes pommes de terre.

Et puis un policier sortit en brandissant une très grosse hache de bûcheron que Lien reconnut. Il l'avait même tenue en main sans pouvoir vraiment s'en servir. Seul Pietr Hansen était capable de la soulever pour abattre les troncs de sa mine forestière. Il avait dû l'abandonner une fois son double crime accompli, pour ne pas attirer l'attention parce qu'elle était pleine de sang. Mais en fait Lien se rendit compte avec la foule que le manche s'était fendu à la moitié, ce qui mit un comble à la frénésie générale.

Il dut attendre encore un peu pour glisser vers la droite et s'esquiver par un passage étroit entre deux rangées de voitures-habitations, un cloaque infect dans lequel il s'enfonça jusqu'aux chevilles.

Ce fou de Hansen ! Furieux, il le haïssait d'avoir tué le témoin principal de toute l'affaire, le seul qui pouvait l'aider à retrouver Jdrou. Lena n'avait pas réussi à le convaincre avec sa

version truquée du drame et Hansen était parti à la recherche des chasseurs.

Comme il se dirigeait vers des quartiers moins déplaisants, il fut soudain entouré par trois hommes qui appartenaient à l'équipe de Vanderen.

— Dis donc, lui dit celui qui venait de refermer ses doigts autour de son bras, tu oublies que nous avons fixé le départ à ce matin ? Il est déjà tard et on se faisait du souci.

— Vanderen commençait à se ronger les sangs, ajouta un autre. Tu avais oublié que nous partions aujourd'hui ?

— Non, dit Lien.

La surprise le figeait dans un désespoir rageur tel qu'il fut sur le point de hurler et de chercher à les frapper. Il avait oublié cette bande de voyous mais eux croyaient à son histoire et ne le lâcheraient plus.

— J'ai essayé en vain de faire réparer ma combinaison. Ou d'en trouver une autre mais j'ai échoué. Je ne peux pas aller dans le Grand-Nord avec celle-ci qui n'est plus tellement étanche, réussit-il à dire entre ses dents.

— Ne t'inquiète pas, tous les problèmes sont résolus. Nous avons de l'argent, un convoi, des réserves de nourriture et des combinaisons. L'une d'elles t'est spécialement destinée. Tu verras que tout ira très bien.

— Tout ira très bien pour toi si tu ne nous as pas raconté des histoires sur cette grande concentration de Roux.

Ils avaient vraiment un convoi, huit wagons-cages, une voiture-habitation très confortable et un loco fonctionnant sur le courant du réseau mais doté d'une autonomie de quelques heures grâce à des accumulateurs spéciaux. Lien connaissait ce modèle qu'il avait utilisé autrefois dans la prospection glaciaire.

Vanderen était installé dans un petit salon douillet de la voiture-habitation. Il fumait un *bout* et se donnait des airs de patron ayant réussi. Il portait une combinaison de fabrication récente, ouverte sur sa poitrine, des bottes chauffantes merveilleuses.

— Notre ami Lien Rag... Il paraît que tu ne venais pas vers ici quand on t'a trouvé.

Soudain il se leva et vint se coller à Lien. Il empestait la bière forte :

— Que magouillais-tu avec Target ? Tu nous as pris pour des imbéciles ? En fait tu cherchais à trouver Target. Tu as longuement discuté avec lui hier et tu l'as assassiné cette nuit ! En le découpant en morceaux.

— Ce n'est pas moi, dit Lien.

— Oh ! on ne va pas le pleurer, mais toi tu vas nous dire ce que tu lui voulais à Target !

Lien raconta alors une histoire qui s'apparentait à la réalité, la même qu'il avait servie à Target. Cette Fille Rousse, Jdrou, pouvait les conduire jusqu'à un lieu perdu où vivaient des milliers de ses semblables.

— Alors tu as menti, tu ne sais pas où sont ces tribus de Roux ! hurla Vanderen. Nous nous sommes engagés pour près de trois mille dollars sur un mensonge ?

Il noua ses mains autour du cou de Lien et commença à serrer.

— Je n'ai pas menti, mais je voulais faire encore mieux, réussit-il à dire.

Le gros barbu finit par le rejeter contre la cloison et Lien s'assit pour masser sa gorge et reprendre son souffle.

— Je connais vraiment cet endroit où il y a deux à trois mille Roux, mais il existe une sorte de région où ils sont dix fois plus nombreux. Cette fille en venait.

— Et tu comprends leur langage peut-être.

— Oui, dit Lien, je le comprends. Je sais une centaine de mots, des signes qui ont autant d'importance...

— Tu ne crois pas, Vanderen, qu'il nous raconte n'importe quoi ? dit un des hommes qui l'avaient capturé. Je nous vois très mal partis avec un type pareil. Nous n'aurions jamais dû lui faire confiance. Target a été découpé en morceaux après que ce type a voulu le rencontrer et lui a vraiment parlé.

Vanderen ouvrit une autre bouteille de bière, emplit son verre et le but d'un trait. C'était une bière spéciale, très noire, très alcoolisée. Mais on y ajoutait également de l'extrait de viande, ce qui permettait à la publicité d'affirmer que c'était la seule bière qui pouvait nourrir.

— Je ne suis pour rien dans la mort de Target. Il a été tué avec une hache énorme. Regardez mes mains. Je n'aurais jamais pu la tenir convenablement pour le découper en morceaux.

Ils regardèrent et Vanderen le premier se mit à rire. Lien avait de petites mains fines, à la peau blanche. Ses doigts n'auraient jamais pu se refermer sur le manche de la grosse hache, en effet. Ils devaient l'admettre.

— On a voulu faire parler Target en le liant sur une table. Son assassin a commencé par découper ses jambes. Un pied après l'autre pour commencer. Target était un dur mais il a dû parler.

— L'assassin est une victime de la bande à Target et à Wukro. Il a torturé Target pour que ce dernier donne des renseignements sur tous les autres. Il va les tuer jusqu'au dernier. Parce que son exploitation a été détruite.

Rien ne l'obligeait à parler de Lena qui avait été violée toute la nuit par la bande. Il devait bien ça à Hansen, même si ce dernier l'épouvantait désormais par sa détermination sanguinaire.

— Il faut qu'il nous donne des gages, dit quelqu'un. On va le conduire auprès d'Hommes Roux et il devra discuter avec eux. Par exemple leur faire exécuter certaines choses.

— Je vous préviens, dit Lien, tous ne parlent pas le même langage. Il y a plusieurs groupes linguistiques.

— Tu prends tes précautions, ricana Vanderen. Mais il faudra que tu nous rendes notre confiance, sinon au retour on t'abandonne dans la nature sans combinaison.

— La sienne a des fuites, ricana un de ses hommes. Il ne tiendra pas une demi-heure en plein air.

— Nous ne prendrons que le loco pour cette petite sortie. Cela nous permettra d'en vérifier le fonctionnement.

Bien encadré, Lien quitta la voiture-habitation pour la machine et c'est sur le quai qu'il aperçut Pietr Hansen debout devant cette draisine de location qu'il avait abandonnée chez lui. Le géant s'approcha et soudain sortit un de ces pistolets mitrailleurs assez anciens qui pouvait tirer une cinquantaine de balles.

— Lâchez-le, fit-il sèchement. Le premier qui fait un pas je le tue.

Il y avait du sang sur sa combinaison isotherme. Il n'avait même pas cherché à le nettoyer. Vanderen paraissait fasciné par ses mains gantées, effrayantes.

— Lien, monte dans la draisine et prends les commandes.

Une seconde, Lien pensa que les autres ne le lâcheraient pas, mais l'apparition de Hansen était si fantastique, son apparence si formidable qu'ils étaient tous paralysés. Il alla jusqu'à la draisine et, lorsqu'il lança les moteurs, se rendit compte que ses mains tremblaient. Hansen revenait à reculons, son arme toujours braquée sur le groupe. Dans ce quartier mal famé, il n'y avait pas un seul curieux pour s'étonner et le quai n'avait jamais été si désert à cette heure.

— Commence à reculer, lui cria Hansen.

Il ne sauta qu'au dernier moment mais la bande à Vanderen ne fit pas un seul mouvement. C'étaient vraiment des amateurs, comme l'avait dit Target.

— Roule vers le centre ville.

— Comment as-tu fait ?

— J'étais du côté de l'usine d'incinération. J'attendais qu'un des complices de ce salaud vienne aux nouvelles. Mais c'est toi que j'ai vu. J'ai été très surpris.

Lien sentit comme l'écho d'une menace. Il continua de piloter mais son angoisse augmenta peu à peu.

— Étonné que tu viennes dans ce coin pourri. Tu connaissais Target ?

— Je cherche Jdrou. J'ai remonté la piste de ces fumiers.

— Moi aussi, je cherchais Target et j'avais de bonnes raisons de savoir qu'il s'appelait ainsi. C'est un surnom. Tu sais ce que ça veut dire ?

— Je sais, murmura Lien. Je le sais parfaitement.

— Et comment l'as-tu appris ?

— Il y a des jours et des jours que je cherche cette bande. J'ai eu quelques renseignements. Ils n'ont pas attaqué que ton exploitation, Pietr. Ils ont commis plusieurs forfaits, ils ont même séjourné dans une petite station.

— Target avait une cible tatouée autour du nombril. Je suppose qu'il ne l'exhibait pas n'importe où et surtout pas par moins trente ou plus ?

— Certainement pas, fit Lien, effrayé.

— Quelqu'un a donc repéré ce tatouage dans des conditions spéciales.

Hansen ne supportait pas l'idée que Lena ait pu lui cacher la vérité et se soit confiée à Lien Rag. Ce dernier comprit qu'il devait mentir jusqu'au bout. Hansen avait perdu la raison. Il pouvait désormais tuer pour n'importe quoi, pour rien, parce que Lien aurait vu sa femme nue écartelée sur son lit. Lien avait déjà vu Lena toute nue lorsqu'elle sortait de son sauna et Pietr n'y avait jamais trouvé à redire.

— Quand tu es arrivé, où se trouvait Lena ?

— Pas dans la maison... J'ai d'abord cru que ces salauds l'avaient embarquée avec les Roux. Et puis elle est venue... J'avais loué cette draisine qu'elle ne connaissait pas et elle se méfiait. Lorsqu'elle a su que c'était moi, elle est venue.

— Elle avait des écorchures partout, la bouche énorme, à vif, comme si on l'avait mordue.

— C'est dans sa fuite qu'elle s'est abîmée, dans la mine forestière. Il y a des éperons de glace partout, dans son affolement...

— Target a parlé. Il m'a dit ce qu'ils lui avaient fait. Tous. Les quinze. Quand ils sont partis, elle était solidement attachée sur notre lit.

Lien secoua la tête :

— Target était une véritable ordure et il a dit ça pour te faire souffrir.

— Je venais de lui trancher le pied gauche. Il n'avait plus envie de fanfaronner, je te le jure. Le sang pissait dur. J'avais collé un bloc de glace sur la plaie et le sang se gelait au fur et à mesure. Lorsque j'ai coupé le second pied, il avait déjà tout raconté. Je connais le nom des quinze. Je sais que le nommé Wukro est en prison, que deux autres se sont engagés dans l'armée.

— Comment as-tu retrouvé Target ?

— Lena est malade. Je crois qu'elle va mourir. Une septicémie, je pense.

Lien lâcha les commandes.

— Tu l'as laissée seule ?

— Non. Elle est dans l'hôpital de Wood Station. Quand ça l'a prise, elle a déliré et a parlé de la cible, toujours la cible, et aussi des ongles noirs. Alors j'ai commencé à réfléchir. Moi aussi j'ai cherché.

Ces monstres avaient des maladies atroces, Lena avait parlé de leurs membres pourris. Lien lui avait recommandé de prendre des précautions.

— Ils ne vont pas la sauver, dit Hansen. Et je préfère.

— Bien sûr, sourit Lien, débarrassé de sa peur, tu préfères qu'elle meure plutôt que de vivre en pensant qu'ils l'ont violée... Tu es vraiment cinglé, Pietr, cinglé et depuis plus longtemps que tu ne le penses.

chapitre XI

Juan Serda n'eut d'autre ressource que de ricaner lorsque Jdrou reconnut le vieux professeur et accourut pour le caresser en riant très fort. Elle essayait de passer ses doigts à travers le sas du visage, palpait sa combinaison même à la hauteur du ventre de Mern qui ne s'en formalisait pas, sachant que toutes les Femmes Rousses agissaient ainsi.

— Attention, professeur, vous allez avoir des ennuis si vous la laissez faire.

Mern prononçait quelques mots, faisait des signes et Jdrou, ravie, l'écoutait et répondait en même temps. Il comprit qu'elle avait été enlevée avec les siens, toute la petite tribu au complet, durant une absence de Lien et du bûcheron. Pour expliquer le métier d'Hansen elle dut s'y reprendre à plusieurs fois, finit par montrer le bois des plates-formes qui constituaient le sol des parcs. Mern ignorait tout des derniers mois de la vie du glaciologue.

Tandis qu'elle racontait avec des sons rauques et des gestes, il regardait sournoisement son ventre.

— Trois mois, professeur, ce n'est pas encore évident, murmura Juan Serda dans son dos.

— Elle dit qu'elle n'a pas été maltraitée... Que tout de suite les hommes qui les ont enlevés les ont donnés à d'autres hommes...

— Des soldats. Pour éviter que certains éléments ne viennent jusqu'ici avec leurs captures.

Un des gardiens du parc approcha, effaré de voir le professeur et Jdrou échanger une sorte de conversation.

— Ben, ça... Je croyais que celle-là n'aimait que se faire grimper. Elle ne fait que ça.

— Elle est en parfaite santé, dit le professeur comme pour l'excuser, et encore très jeune.

— N’empêche qu’elle s’en paie... Je crois que tous les mâles du parc, jeunes et vieux, y ont eu droit. Et l’autre soir ça a failli faire une bagarre terrible avec d’autres femelles très jalouses. Et elle essaie de nous séduire, nous les gardiens, et je vous jure qu’elle ne lésine pas sur les moyens. Elle tente toujours de nous peloter, mais toutes font la même chose. C’est très naturel chez elles. Nous sommes habillés et elles veulent voir si nous sommes vraiment des hommes.

Harl Mern songeait à Lien Rag qui vouait à cette fille une passion un peu trop idéalisée. Comme il aurait souffert s’il avait entendu ce que disait le gardien.

— Jusqu’à dix fois dans une journée... Ils ne fichent rien et sont nourris, continuait le factionnaire.

Le vétérinaire ne faisait rien pour le faire taire, au contraire, comme s’il voulait que le professeur se sente accablé par ces prouesses plus animales qu’humaines.

— Il y a deux ethnies, des Keols et des Jalasos. Cette fille appartient à la première. Les femmes jalouses doivent appartenir à la seconde. Les missionnaires ont souvent évangélisé les Jalasos depuis une cinquantaine d’années. Ils ont essayé de leur faire admettre le monogamisme et de briser la cellule tribale. C’est une sorte de crime comme en ont toujours commis les zéloteurs de toutes les religions. Et bien avant la nouvelle ère glaciaire.

Lorsqu’il voulut s’éloigner, Jdrou l’appela en le baptisant d’homme gris à cause de la couleur de sa chevelure très certainement. Elle lui fit comprendre qu’elle aurait bien aimé revoir Lien et cette attention l’émut énormément. Qu’éprouvait-elle pour lui, une sorte d’attachement affectueux qui n’avait rien à voir avec l’amour que le glaciologue avait pour elle ? Était-ce son absence prolongée qui le lui rendait plus indispensable ? Lien devait lui offrir des petits cadeaux, surtout alimentaires.

— Elle est vraiment très belle, admit le vétérinaire. Elle appartient aux cuivrés ? Très harmonieuse, très sexy dans le fond. Ce pubis qui tranche par sa blondeur sur le reste... Avez-vous des idées derrière la tête, professeur ?

— Allons donc, Serda, ne me prenez pas pour un satyre. Mais n’allez pas imaginer que si je le pouvais ça me déplairait. Je

n'aurais aucune réticence à faire l'amour avec une fille aussi belle.

— Une créature animale, professeur.

— Vous n'y croyez plus tellement vous-même.

— D'accord, je dois faire appel à ma raison pour m'en défendre, mais il y a des spécimens merveilleux et, dans le fond vous avez raison, ils sont mieux armés que nous pour vivre dans ce monde glacé.

— Ah ! vous voyez ? Nous avons trop longtemps méprisé, négligé les Hommes du Froid. Ne sont-ils pas notre avenir, l'avenir de l'humanité qui devra s'adapter ou périr ? Nos ressources énergétiques s'épuisent et ces guerres continuelles...

— Prudence, professeur, dit le vétérinaire en lui prenant le bras, ne vous laissez pas emporter par votre tempérament. Vous prenez trop de risques.

— La Compagnie se fout bien d'un contestataire comme moi. La Sécurité, l'Armée savent à quoi s'en tenir. Mais comme je ne peux vivre en dissident, entrer en lutte ouverte, nous avons un *modus vivendi*. Je travaille pour elle en me compromettant chaque jour un peu plus et elle tolère mes incartades.

— Les Roux ont été créés artificiellement. Personne ne voudrait prendre aujourd'hui de telles initiatives, défier la nature, utiliser des cobayes humains. Et même si les principes moraux, les obstacles financiers et scientifiques n'existaient pas, jamais la Compagnie, toutes les Compagnies n'accepteraient de nouvelles expériences.

— Je le sais bien. Si nous n'avions pas cet ennemi commun, le froid, nous n'aurions pas besoin des Compagnies, des rails, de cette vie organisée et étriquée.

— A quoi bon créer une nouvelle race, ou utiliser les Roux pour des clonages ou des sélections à base de métissage ? Régulièrement on nous annonce que dans deux siècles, cinq siècles au plus tard, le Soleil réapparaîtra.

Ils retournèrent dans les bureaux.

— Que va devenir cette jeune femme ? demanda timidement le professeur un peu plus tard.

— Mais elle appartient, avec sa tribu, au prochain convoi. Les demandes sont telles que le gouverneur a ordonné de réduire le

temps de séjour à Siding Station. Je crois qu'ils embarquent après-demain.

— Écoutez, Juan, il faut essayer de la faire rester là le plus longtemps possible. Je ne peux vous expliquer la raison de ma demande, mais c'est très important.

— Professeur, s'il s'agissait d'un seul individu nous n'aurions aucune difficulté. Mais vous-même préconisez l'unité des tribus, des groupes et des hordes. Donc, ou bien nous les laissons tous partir, ou bien nous les gardons. Et ce n'est pas possible. Le risque est trop gros.

— J'aurais voulu la suivre... Cette fille est intelligente, apprend vite. Vous avez vu qu'elle connaît quelques mots de nos langues ?

Juan Serda alluma une cigarette très longue, de couleur brune :

— Professeur, s'il vous plaît ?

Surpris, l'ethnologue se tut et fronça les sourcils.

— Professeur, ne me prenez pas pour un crétin. Vous avez d'autres raisons pour vous intéresser à cette femelle. Et je crois que le fait qu'elle soit enceinte n'y est pas étranger. Est-ce que je me trompe ?

— Je voudrais l'aider.

— Laissez-la au sein de sa tribu. Agissez selon vos propres prescriptions, professeur.

— Vers où sera-t-elle dirigée ?

— Ça, nous pouvons le savoir.

— Est-elle condamnée à un dôme de grande ville ?

— Je l'ignore, mais n'est-ce pas aussi bien que de travailler pour un petit patron âpre et cupide qui ne les nourrira pas comme il faut et les obligera à un effort intense ?

Harl Mern se sentait désarmé, impuissant. Il ignorait où se trouvait Lien Rag, ne connaissait aucun moyen de rentrer en contact avec lui. Quand le glaciologue avait pris cette décision trop rapide de désert, le professeur se trouvait sur le front occidental et, à partir de cet instant, n'eut plus jamais de nouvelles de son ami. Jdrou n'avait pas pu situer l'endroit exact où elle travaillait dans une mine forestière avec sa tribu. Bien sûr, il aurait pu se livrer à un pointage de toutes ces

exploitations, mais leur chiffre devait être si élevé qu'il lui faudrait des mois, peut-être des années pour retrouver celle où Lien Rag s'était réfugié. Et au bout de ce temps qui pourrait lui dire ce qu'était devenu le garçon ? Il préférait attendre, espérer un miracle. Il avait écrit à Yeuse, la danseuse du cabaret Miki, pour la prier de lui donner des nouvelles de Lien Rag, mais il n'avait pas encore reçu de réponse. Un jour, Lien Rag parviendrait à pénétrer dans le camp de transit et lui demanderait où se trouvait Jdrou. Il espérait pouvoir lui répondre sans la moindre hésitation.

Il dut se rendre au départ d'un très grand convoi, plus de soixante wagons-cages. Il n'y avait qu'une quarantaine de Roux par cage et il veillait à ce que les tribus restent ensemble ou à proximité, ce qui n'était pas toujours facile. Parfois les demandes de travailleurs l'obligeaient à séparer les gens d'une même origine et chaque fois il vivait un véritable drame. Il se démenait et se fatiguait beaucoup pour convaincre les fonctionnaires, et surtout le chef de station Mul Finn qui ne pensait qu'à sa carrière et à plaire au gouverneur Sadon. Le professeur surgissait plusieurs fois par jour dans son bureau pour protester, supplier, menacer et quand le gouverneur effectuait une visite, il n'hésitait pas à l'interpeller.

Le trafic des Roux devenait une affaire juteuse pour bien des gens et pas seulement pour les chasseurs. Tout le monde touchait des primes, des pots-de-vin, mais à l'échelon supérieur c'étaient des sommes énormes qui entraient en jeu. Les demandes des villes, même les plus petites, devenaient pressantes. Les chefs de station, les Conseils de consultation s'affolaient. La couche de glace augmentait sur les dômes et les verrières. Certaines, parmi les plus vétustes, s'étaient déjà écroulées et il y avait eu des morts. Une dizaine dans le Nord-Est, à quelques kilomètres de River Station. Il se murmurait que Sadon augmentait régulièrement le prix d'un travailleur Roux et que les employeurs récupéraient cette mise de fonds en rognant sur la nourriture.

Déjà on avait augmenté le nombre de passagers par wagon-cage et le professeur n'avait pu faire revenir Mul Finn sur sa

décision. On avait cessé de fabriquer de nouveaux wagons de ce type. Il fallait faire avec le parc existant.

Le lendemain, Juan Serda, non sans précaution, l'avertit que Jdrou et les siens quitteraient le camp dans le début de l'après-midi.

— Vous m'aviez dit demain seulement.

— Finn a anticipé de douze heures. Il en a le droit. L'embarquement commencera tout de suite après le repas.

— La destination ?

— Réseau de l'Est.

— Vous parlez, le réseau se subdivise ensuite en une vingtaine de réseaux de moindre importance. Vous avez bien un nom ? Une ville ?

— Sadon se montre désormais très discret et oblige Finn à en faire autant.

— Mais, bégaya Harl Mern, il faut que je sache où elle va. C'est très important.

— Le mieux, c'est de filer de l'argent au conducteur, au mécanicien et au chef de train. Lorsqu'ils reviendront, ils vous diront certainement où ils ont laissé leur cargaison. Mais je doute qu'ils s'intéressent particulièrement au sort de cette fille. Vous aurez malgré tout une liste de quelques noms de stations.

— C'est insensé, dit le professeur. Notre rôle est insignifiant et nous ne sommes là que pour donner bonne conscience à la Compagnie, fournir des gages d'humanité.

chapitre XII

Le projet effarant, insensé, de Hansen était d'aller à River Station, de pénétrer dans la prison pour supprimer Wukro. Il était obsédé par ces quinze hommes. Il voulait les retrouver tous, les liquider l'un après l'autre. Lui et Lien stationnaient en face d'un bar, en plein centre ville et buvaient une vodka en mangeant des beignets aux harengs.

— Téléphone au moins à l'hôpital pour avoir des nouvelles de Lena.

— A quoi bon, elle est perdue. De toute façon elle est perdue.

Lien alla téléphoner mais il ne put obtenir Wood Station et revint s'asseoir.

— J'en ai déjà tué un.

— La femme était innocente.

— Non. Elle me faisait peur. Dès que je suis entré dans la taverne alors qu'il n'y avait plus personne elle m'a regardé drôlement, et soudain j'ai compris qu'elle savait que j'étais venu pour tuer.

— Moom était une Gitane...

— C'est quoi ?

— Jadis un peuple nomade qui parcourait la terre entière. La sédentarisation les a fait disparaître. Moom lisait dans les pensées.

Il l'avait tuée la première. Un seul coup de hache pour faire voler la tête comme il aurait coupé net un bouleau. Il avait assommé Target, l'avait attaché sur deux tables. Target avait donné tous les noms, les adresses ou les endroits où il trouverait ses compagnons de chasse.

Lien retourna téléphoner et obtint l'hôpital. On venait d'opérer Lena : hystérectomie. Mais le diagnostic restait réservé.

— Elle mourra, dit Hansen quand il revint.

— Tes trois enfants ?

Trois garçons pensionnaires d'un éducativum d'État. Hansen n'était même pas allé les voir.

— Ils ont besoin de toi. De leur mère.

— Lena voulait encore un enfant.

— Retourne à Wood Station, reste auprès d'elle. Ta présence la guérira.

— Elle n'aura plus d'enfants. Elle ne servira plus à rien.

Lien n'osa pas faire remarquer qu'à Wood Station, Hansen prenait parfois des libertés avec le contrat.

— On part, dit-il en se levant d'un coup.

Lien le suivit et la draisine démarra aussitôt. Ils en avaient pour des heures, des jours, à rejoindre River Station sans la moindre boîte de priorité, et il n'y avait pas une seule provision, même pas une fiole d'alcool dans le véhicule, qui d'autre part était mal isolé. Son moteur arrière donnait des signes de faiblesse et ils ne pouvaient compter que sur celui de l'avant.

— C'est quand j'ai voulu trancher ses cuisses que le manche de la hache s'est cassé, précisa Hansen.

Lien eut envie de vomir et s'éloigna pour ne plus entendre ces horribles confidences.

Ce fut le premier arrêt en pleine solitude glacée, derrière des convois interminables. Le réseau était emprunté par les énormes bâtiments blindés, des cuirassés, des superforteresses qui occupaient des dizaines de voies. Il y avait aussi des trains de renforts, des trains-hôpitaux, et là-dedans quelques trains de voyageurs coincés dans un trafic incessant.

Hansen lui abandonna la conduite et alla s'allonger sur la couchette étroite et inconfortable de la draisine. Lorsqu'il se réveilla, ils étaient à nouveau immobilisés dans une petite station où les trains de voyageurs et les véhicules particuliers attendaient que les réseaux se décongestionnent. Il y avait sur les quais des vendeurs de nourriture et de thé. Une vieille femme faisait bouillir une marmite de soupe qu'elle vendait à la louche. Lien alla en acheter une portion qu'il se fit verser dans une boîte de conserve que la vieille dame lui vendit.

Hansen rapporta de la viande, du pain, des pâtés végétaux et de la bière, beaucoup de bière épaisse et alcoolisée. Lien savoura cette soupe chaude à l'ancienne, redescendit pour en racheter

mais le chaudron était vide. La vieille dame lui vendit un gâteau au fromage, qu'elle faisait avec le lait d'une chèvre élevée dans son compartiment d'habitation. Il ne la crut pas jusqu'à ce qu'il goûte au gâteau et le trouve excellent.

— Prends de la bière.

Lien en avala quelques gorgées, reposa la bouteille. Il aurait préféré du thé chaud à la vodka mais n'avait presque plus d'argent sur lui.

— Pourquoi viens-tu avec moi à River Station ? demanda soudain Hansen.

— Je veux obtenir un laissez-passer pour ce camp de transit. Jdrou s'y trouve peut-être. Je ne peux négliger aucune piste.

— Toi aussi tu cherches.

— Ce n'est pas pour tuer mais par amour.

— Ta Jdrou se fait sauter par tous ces mâles en rut deux fois plus puissants que toi.

Lien essaya de ne pas y faire attention. Mais Hansen insistait :

— Tu n'es pas assez viril pour elle. Aucun homme ne l'est assez pour une Femme Rousse.

Lien descendit sur le quai. La vieille femme éteignait son feu, plaçait son chaudron sur une sorte de carriole qu'elle poussait devant elle. Elle habitait assez loin, lui expliqua-t-elle, dans un wagon si vétuste qu'elle était seule pour l'occuper. Elle pouvait y élever sa chèvre qui lui donnait du lait. Elle la nourrissait avec des épluchures qu'elle mendiait dans les restaurants et les collectivités.

Hansen vint le chercher :

— Ne fais pas attention à mes paroles. J'en veux au monde entier. Je me sens devenir fou. Tu acceptes toi que cette... fille aille avec tous ces mâles ?

— Non, je ne l'accepte pas. Mais pourquoi ferait-elle différemment de ce qu'ont fait les siens, sa mère, sa grand-mère et depuis toujours les coutumes de ce peuple ? Toi, tu agis comme si Lena avait accepté de gaieté de cœur ce qu'on lui a imposé.

— Nous avons construit quelque chose de différent, murmura Hansen. Nous vivions libres, heureux. On en arrivait à oublier les glaces, les difficultés, la Compagnie et la guerre.

— Une cellule anarchiste, murmura Lien. Indépendante. Un jour elle ne peut plus survivre sans rencontrer les autres. Et c'est alors que le pire arrive.

Ils veillèrent à tour de rôle. Vers trois heures du matin le feu vert fut donné aux convois entassés sous la verrière sale de la petite station. Avec le projecteur de bord, Lien avait essayé d'apercevoir des Roux, mais ils devaient dormir ailleurs.

— J'irai dans cette prison, lui expliqua plus tard Hansen. Je me ferai enfermer, je tuerai Wukro et je m'évaderai pour rechercher les autres. Si je dois m'engager dans l'armée, je le ferai.

Il n'échappait que rarement à son idée fixe, s'y complaisait. Il finirait dans un train psychiatrique, ceux qui tournaient en rond à distance des villes avec des milliers de malades mentaux, parfois des gens qui soudain découvraient qu'ils ne pouvaient plus vivre dans le monde des glaces et la coercition ferroviaire. Avait-il le droit de laisser Hansen poursuivre sa tournée vengeresse ? Ces bandits ne l'intéressaient pas, mais devaient-ils mourir pour autant ?

Le voyage s'éternisait, de voies de garage en petites stations, de détours interminables en vérifications policières. Ils se rendaient compte que si les petites stations n'avaient pas encore retrouvé les Roux déblayeurs de glaces, les plus grandes en utilisaient un nombre considérable sur leurs dômes. La température ne cessait de baisser à l'intérieur de ces coupoles transparentes. Seules quelques cités privilégiées qui extrayaient du charbon, du gaz ou du pétrole maintenaient une température agréable. Également celles qui utilisaient l'eau de refroidissement des centrales nucléaires, mais elles connaissaient des ennuis considérables. Par moins trente, le cœur de la centrale était difficile à refroidir. Pas question d'utiliser la glace telle quelle. Il fallait la transformer en eau, réchauffer des milliers de tonnes puis, comme la température était trop élevée, faire passer cette eau dans un refroidisseur, puis enfin la diriger vers le cœur en fusion. Désormais une

centrale de ce type gaspillait sur place les deux tiers de sa production électrique. L'utilisation de cette eau pour le chauffage était délicate, les tubulures finissant par être corrodées. Les villes dotées d'une centrale atomique avaient une telle réputation que les voyageurs ne prenaient jamais les convois qui y faisaient halte que contraints et forcés.

Hansen, à cause de ce voyage mortel, devenait de plus en plus sombre et Lien n'aimait pas s'endormir le soir dans l'étroite couchette. Il n'essayait plus de le raisonner, faisait semblant d'approuver.

Lien craignait surtout une chose, que la société de location de la draisine n'ait lancé la Sécurité ferroviaire à leurs trousses. Ils finiraient par être arrêtés et il espérait qu'ils atteindraient River Station avant. Chaque véhicule, du plus modeste au plus important circulant sur les réseaux de la Compagnie, possédait un code que les grands aiguillages enregistraient à chaque passage. Un ordinateur triait ces milliers d'informations, les classait. Un jour, le numéro de code de la draisine apparaîtrait en rouge sur tous les écrans de contrôle et désormais les aiguillages refuseraient de fonctionner pour eux. Ils seraient bloqués quelque part, dans l'obligation d'attendre la venue de la Sécurité.

Il en parla à son compagnon un matin où celui-ci paraissait aller mieux.

- Je pense qu'on irait plus vite si on prenait un express.
- Je n'ai pas d'argent, dit Lien.
- Moi, j'en ai. De quoi nous payer un voyage plus confortable, en effet. Nous abandonnerons la draisine dans la prochaine station importante.

Ce fut Cross Station, le marché-gare à bestiaux. Ils n'eurent que le temps de prendre un train de luxe bourré de maquignons opulents. Hansen dut payer un supplément exorbitant et, au wagon-restaurant, qui rappelait par son décor certains vieux films de western, ils firent un repas exceptionnel. Mais le vin que Hansen absorba en trop grande quantité finit par lui monter à la tête et Lien n'eut que le temps de l'entraîner jusqu'à leur compartiment privé où il s'enferma avec lui.

Peu après on frappa et deux hommes de la Sécurité vinrent vérifier leurs papiers.

— Votre ami a failli se battre avec un autre voyageur. Que lui arrive-t-il ?

— Il a des ennuis familiaux. Nous allons à River Station pour démêler ses affaires. Moi, je vais demander un permis de chasse au gouverneur.

Pris d'un pressentiment, il avait soudain ajouté cette phrase et s'en félicita. Un contrôle au fichier électronique révéla qu'il était déserteur.

— C'est exact, reconnut-il dans le bureau de la Sécurité situé au milieu du convoi. J'ai commis une sottise et, pour faire oublier ma folie, je vais chercher un permis. Je pense que l'amnistie me sera ensuite accordée.

— Certainement, lui répondit-on, mais nous vous conduirons nous-mêmes au siège du gouvernement de la province. Il vous faudra déposer une caution de quatre cents dollars, plus l'argent nécessaire à la location du matériel, wagons-cages et provisions de route. Vous avez de l'argent sur vous ?

— C'est mon ami qui l'a. Il devait me le prêter une fois arrivés à River Station.

Mais lorsque le rapide pénétra enfin dans River Station, on ne put trouver Hansen, et Lien fut conduit immédiatement dans les bureaux de la Sécurité militaire. Il demanda à téléphoner au gouverneur Sadon mais on lui rit au nez. De même, il n'eut pas l'autorisation d'appeler sa fille, Floa.

chapitre XIII

Le compartiment-cellule devait faire deux mètres cinquante de profondeur sur deux de large et un peu plus de deux mètres de hauteur. Il y avait quatre couchettes. Celles du haut se relevaient et les quatre occupants de la cellule devaient soit rester assis, soit se lever à tour de rôle. Mais comme en général il y avait un cinquième détenu qui dormait la nuit sur un matelas placé sur le sol, l'endroit était insupportable à vivre.

Depuis un mois, Lien Rag se trouvait dans ce train-prison qui était immobilisé à quelques kilomètres de River Station sur une voie de garage sans issue. Il ignorait quel serait son sort. Il avait été interrogé deux fois par la Sécurité mais personne ne lui avait communiqué son chef d'inculpation. Le simple fait d'être déserteur suffisait, et il n'avait qu'à attendre qu'on prenne une décision à son sujet.

Au début il avait refusé de travailler, mais au bout d'une semaine dans cette cellule étroite il avait demandé à se rendre dans les wagons-ateliers. Actuellement il cousait à la main des doublures de bottes isothermes. Ses doigts enflés par les coups d'aiguille maladroits le faisaient cruellement souffrir. Le seul avantage de ce travail, c'était le fait de recevoir deux dollars par jour et de bénéficier d'un supplément de chaleur. Dans les cellules, la température ne dépassait pas six degrés.

Le train-prison se composait de près de cent wagons. Au moins dix mille prisonniers de sexe masculin y étaient enfermés. Surveillés par un nombre très réduit de gardiens. Il n'y avait aucune possibilité de s'évader sans combinaison isotherme. Seuls les gardiens en portaient et il aurait fallu les assommer, les dépouiller pour revêtir la leur, mais c'était pratiquement impossible. Les gardiens étaient armés et toujours méfiants. Un système d'auto-administration avait été mis en place. Des détenus choisis dirigeaient les autres, s'occupaient de toute l'intendance, de la propreté, de l'hygiène

des cuisines et de la discipline. Il existait un tribunal de détenus qui jugeaient sans appel. Le condamné pouvait se voir infliger une peine de deux à cent jours de séjour dans un wagon situé au bout du convoi et qui n'était chauffé que quatre heures par jour. Lien avait été condamné à deux jours pour bagarre avec un autre détenu. Depuis il gardait son sang-froid en toute occasion.

Ce ne fut qu'au bout de ce mois de détention qu'il entendit pour la première fois parler de Wukro, l'homme aux griffes noires comme on l'appelait. Le truand, à demi fou, était enfermé dans une cellule spéciale et n'en sortait pratiquement jamais. Personne ne prenait cette responsabilité depuis qu'il avait égorgé un détenu de ces griffes. On ne savait s'il serait condamné au train pénitencier ou au train psychiatrique, mais chacun souhaitait qu'il s'en aille au plus vite. On disait qu'il préparait son évasion en grattant de ses ongles le plancher de son compartiment.

Jusque-là Lien ne prêtait guère attention aux conversations murmurées dans l'atelier, mais il essaya d'en apprendre plus. Sans jamais cesser de tirer l'aiguille. Son fil était enduit constamment d'une colle spéciale qui lui engluait les doigts et dont il était pratiquement impossible de se débarrasser. Elle était la cause de ses enflures. Elle stoppait l'écoulement du sang qui s'infectait ensuite. Lien devait crever cette gomme avec une aiguille chauffée au rouge pour que le pus puisse s'évacuer.

Le pire, c'était l'impression atroce que désormais personne ne se préoccupait de leur sort. Depuis qu'il était là, il n'avait pas souvenir qu'un seul de ses compagnons ait comparu devant un juge, un tribunal, qu'un avocat ait visité qui que ce soit, que les familles des prévenus soient venues les visiter. Le train-prison était immobilisé dans une zone peu éloignée de River Station, mais desservie par une simple ligne.

— Des visites, fit un de ses codétenus lorsqu'il retourna dans le compartiment-cellule, oui, tous les trois mois. Une semaine tous les trois mois. Il paraît que c'est le délai légal d'une instruction judiciaire. Au bout de trois mois, soit tu es jugé et condamné, soit tu es libre, mais en fait il y a des gars qui sont enfermés ici depuis des années.

Lien estimait qu'ils devaient recevoir entre mille et douze cents calories par jour. C'était nettement insuffisant pour lutter contre le froid mais, par chance, ils n'effectuaient pas de travaux de force.

Un matin, trente-sept jours après son arrestation, il fut convoqué à la prévôté du train où il apprit qu'il allait être conduit à River Station dans un fourgon cellulaire. Il y aperçut une vingtaine de détenus, avant d'être enfermé dans une sorte de cage où il ne pouvait que rester assis.

Il ne vit rien de la ville, le fourgon n'ayant aucune vitre, et se retrouva dans le palais de justice, un ensemble sinistre occupant une vingtaine de voies et s'élevant sur plusieurs étages, installé juste en face du palais du gouverneur. Il connaissait parfaitement l'endroit, ayant vécu en concubinage avec la fille de ce haut personnage dans ce palais luxueux.

— Complot contre la Compagnie, comportement subversif, désertion sur le front occidental, détournement d'une draisine de location au préjudice de la société E.R.K. Coupable, non-coupable ? lui demanda une femme juge aux cheveux gris.

— Je reconnais les faits mais je bénéficie d'une amnistie pour les deux premiers chefs d'accusation... Je demande le témoignage du major Londal qui m'avait garanti l'impunité si je travaillais pour la Flotte militaire et...

— Coupable ou non-coupable ? répéta la magistrate.

— Je peux fournir des justifications...

— Non-coupable ?

— J'étais venu à River Station pour prendre un permis de chasse et obtenir l'amnistie.

— Vous ne disposiez pas de la caution.

— Un de mes amis devait me fournir l'argent mais il a disparu.

— Décidez-vous. Je n'ai pas de temps à perdre sinon vous ne repasserez que dans un mois et demi.

Lien faillit se lever dans un accès de rage folle. Il serrait tellement les poings que ses ampoules crevèrent et qu'un pus mêlé de sang se mit à couler. Il regarda ses mains et la femme juge prit un air dégoûté.

— Gardes, emmenez le prisonnier se faire soigner.

— Attendez, dit Lien, affolé, je plaide coupable.

— Très bien. Quand vous aurez reçu des soins, venez pour signer votre acte d'accusation.

Ce fut un infirmier indifférent qui le badigeonna d'un liquide vert puis lui mit des pansements. Lorsqu'il alla signer sa culpabilité, il n'y avait plus qu'un greffier qui ne savait rien.

— Vous comparez cet après-midi, se contenta-t-il de lui préciser.

Il fut enfermé dans une autre cage, ne reçut que deux tartines enduites de graisse et de l'eau chaude. Le temps s'écoula et la nuit vint très vite. Il ne restait plus que quelques prévenus et on leur annonça qu'ils comparaîtraient la semaine suivante car leurs avocats désignés d'office n'avaient pu étudier leur dossier.

— Mais on ne peut pas rencontrer son défenseur ? demanda Lien au greffier qui venait de leur parler.

— Vous aurez tout le temps la semaine prochaine, dans huit jours.

Lorsqu'il se vit en route vers le train-prison, il fut pris d'un désespoir horrible et pour la première fois ne put s'empêcher de pleurer. Où était Jdrou ? Combien de temps les Roux séjournaient-ils dans ce camp de transit ? Comment savoir vers quel lieu de travail on l'avait dirigée ? Il avait été sur le point de la retrouver, il aurait suffi d'obtenir l'autorisation de Sadon pour avoir accès à ce camp. On lui refusait toujours d'écrire à qui que ce fût. Plus tard, soit qu'il fût libéré, soit qu'il fût condamné au pénitencier, il pourrait écrire une lettre par mois.

Mais cette crise de désespoir se termina lorsque l'un de ses compagnons de cellule annonça qu'il allait être libéré le lendemain et qu'il pouvait se charger de quelques commissions. Lorsque ce fut le tour de Lien Rag, il avait pris une décision ferme. Pas question d'avertir Sadon ou sa fille. Le détenu libéré serait trop impressionné par ce genre de mission.

— Tu rentres à Grand Star Station, m'as-tu dit ? Très bien. Il y a un cabaret. Le Miki.

— Je connais. C'est un nain qui joue les aboyeurs et présente les numéros.

— C'est ça, fit Lien, ravi. Tu demanderas à rencontrer Yeuse.

— La brune qui est si chouette ? Tu la connais ? Elle a un cul superbe.

— Tu lui expliqueras ce que je suis devenu, où je me trouve. Si tu lui demandes de l'argent, elle t'en donnera.

— Et si je lui demande de coucher avec elle ? fit l'autre, cynique.

— C'est à elle de décider, répondit Lien sans se vexer.

— Elle peut me faire connaître des filles ?

— Tu le lui demanderas. Mais elle acceptera certainement de te donner cent dollars. N'oublie pas. Dis-lui que je comparais la semaine prochaine à River Station.

— J'essaierai.

Ce fut une semaine angoissante, mais Lien réussit à tenir le coup. Il y avait plus de deux mois que Jdrou avait été enlevée par les chasseurs de Roux, et plus le temps s'écoulait, plus il craignait de ne jamais la revoir.

La nuit, il rêvait d'elle, de la fourrure moelleuse de son corps, de la douceur de sa vulve. Plusieurs fois il avait voulu la lécher, et Jdrou l'avait repoussé en riant comme une folle. Puis elle l'avait laissé faire. Mais à cause du froid trop vif, froid qui pour elle n'était pas suffisant, ils n'avaient jamais le temps de prolonger leur caresses. Il lui arrivait de claquer des dents, de grelotter et de voir son désir s'évanouir peu à peu. Ne restait plus alors que l'accouplement rapide dès qu'ils étaient ensemble s'il voulait rester tendu.

Au bout d'une semaine il apprit qu'il ne comparaitrait pas, sans qu'on lui en donne le motif. Il crut devenir fou et ce furent ses compagnons de cellule qui le maîtrisèrent, l'empêchèrent de se ruer sur la porte. Sinon il aurait pris dix jours de cachot, ce qui aurait encore compromis sa comparution devant le tribunal.

Au cinquante et unième jour de sa détention il fut enfin conduit à River Station et rencontra son avocat. C'était un vieil homme poussif qui, une fois enfermé avec lui dans un bureau étroit, sortit une bouteille de vodka de sa poche et la lui tendit.

— Non, dit Lien, merci, mais je suis affaibli. L'alcool m'empêcherait d'être lucide.

— Ce serait préférable, dit l'avocat en reprenant la bouteille pour la porter à sa bouche.

Il en but une sérieuse lampée, la reboucha et la fit disparaître.

— Que voulez-vous dire ?

— Que vous risquez d'en prendre pour dix ans.

Lien crut qu'il avait affaire à un demi-fou.

— Ça ne mérite pas dix ans.

— Il y a récidence. Vous avez par deux fois abandonné votre poste en période de guerre, dont une fois devant l'ennemi de l'Ouest. Il y a eu subversion, vol...

— J'ai demandé le témoignage d'un major.

— Ce n'est pas dans le dossier.

— Il m'avait promis l'amnistie ! hurla Lien Rag. Major Londal sur le front occidental à Transit Station. Il appartient au Génie de la Compagnie. J'ai étudié avec lui le problème de la banquise. Je suis même capable de résoudre certaines difficultés que nul n'a jamais pu réduire... Ça ne compte pas ?

L'avocat ressortit la bouteille, la lui tendit. Lien projeta sa main pour l'envoyer se fracasser contre le mur, mais l'avocat l'escamota avant, avec un regard de reproche.

— On va demander cinq ans, mais vous en aurez certainement dix.

— Vous demanderez mon acquittement, fit Lien exaspéré.

— Vous avez plaidé coupable. Je suis obligé de demander le minimum. C'est la loi.

Il tenait toujours la bouteille à la main. Lien la lui arracha, l'avocat poussa un cri de désespoir, puis se rassura en voyant que son client la dévissait. Lien crut pouvoir boire à la régálade mais l'alcool explosa dans sa bouche pleine d'aphtes, son œsophage et son estomac. Il recracha avec force, crut qu'il allait vomir et appuya son front contre la cloison peu épaisse. On entendait un autre avocat parler d'une voix forte dans le bureau voisin. Sournement, le sien récupéra la bouteille de vodka qui pendait au bout de son bras.

— C'est du raide, mais garanti pur seigle. Je ne vous reverrai certainement pas après le jugement. Vous voulez que je fasse quelque chose pour vous ?

— Oui... Il faudrait prévenir quelqu'un... Floa Sadon...

— La fille du gouverneur ? s'écria le vieil homme. Pas question ! J'ai plaidé contre elle il y a un an. Une ligue de vertu l'accusait d'impudeur. Nous avons perdu et depuis je suis sur la liste noire de Sadon.

— Vous pouvez quand même envoyer un mot, un coup de fil disant que Lien Rag est emprisonné dans cette ville ?

— Bon, je le ferai... Mais anonymement. Je ne sais pas si ça servira à grand-chose... La Justice est vraiment indépendante du gouverneur. Sadon n'est pas en odeur de sainteté.

Cette expression frappa Lien Rag.

— Vous voulez dire que les juges sont religieux ?

— Exactement, et les Néo-Catholiques détestent Sadon, et surtout sa fille qui a une conduite scandaleuse. Ne dit-on pas qu'elle a violé un jeune prêtre dernièrement ? Elle l'aurait attaché complètement nu et l'aurait traité jusqu'à ce qu'il soit en mesure de forniquer avec elle.

De nombreuses légendes circulaient sur Floa. Mais elle les méritait en partie. Lien pensait que c'était sa trop grande richesse et sa vacuité qui l'orientaient vers toutes sortes de plaisirs inédits et jugés scabreux par la majorité des gens.

— Il faudrait aussi avertir une certaine Yeuse, du cabaret Miki.

— Oh ! je connais ce cabaret... Je ne manque jamais une représentation et je vois très bien qui est cette Yeuse... Elle pastiche des héroïnes d'autrefois, n'est-ce pas ? Vous connaissez *l'Etuve* ? J'y vais assez souvent.

Un cabaret-sauna. On évoluait dans une vapeur épaisse qui permettait toutes les audaces, toutes les combinaisons sexuelles. On disait que la Sécurité dirigeait en secret ce lieu de débauche pour piéger de hauts personnages, de grands actionnaires de la Compagnie et ensuite les faire chanter. Non pour de l'argent mais pour parvenir à ses fins politiques.

— Vous devriez prendre cette bouteille et la boire d'un coup lorsqu'ils vous condamneront.

— Vous croyez vraiment que je vais en prendre pour dix ans ?

— Je le crois. La Sécurité vous a terriblement chargé. Elle veut vous savoir enfermé dans le train pénitencier pour plusieurs années. Quel danger représentez-vous pour elle ?

Lien ne répondit pas et l'avocat s'en moquait. Il but une dernière gorgée, lui passa la bouteille. Elle était plate et pouvait se glisser dans les vêtements de Lien qui portait la combinaison rouge et noire des détenus. Non isotherme, simplement fourrée d'une matière synthétique.

— D'accord, je la prends, dit-il.

— Je ferai appel, mais ne comptez pas sur moi pour vous défendre à ce moment-là.

— Pourquoi ?

— Ça se passe à G.S.S. et je n'aime pas les voyages. Je suis trop vieux pour cela. Vous savez que je suis commis d'office ? Si jamais vous n'en preniez que pour cinq ans seriez-vous assez aimable pour me faire parvenir une légère preuve de satisfaction sous forme d'honoraires, disons cent dollars par année en moins, hein ?

— Je n'ai pas un dollar, fit Lien, furieux.

— Mlle Yeuse ou Floa Sadon pourront peut-être vous les avancer ?

Il pénétra dans la salle d'audience en fin de matinée. Il y avait énormément de curieux mais ce n'était pas pour lui. On devait juger un assassin qui avait tué une dizaine de personnes et qui comparait pour la deuxième fois.

Lien ne songea qu'à chercher Yeuse dans la salle et oublia les magistrats. Il fallut qu'un des gardes le secoue pour qu'il s'intéresse à ce qui se disait de lui. La jeune femme n'était pas présente et le codétenu n'avait pas dû essayer de la rencontrer.

Lien en fut accablé et répondit sans prêter attention aux questions des juges.

— Mais vous êtes drogué ou quoi ? s'exclama le juge suprême. Je vous demande plus de présence.

Dès lors il fit un effort, essaya de justifier ses actions par l'intérêt qu'il portait aux Hommes Roux mais cela laissait les gens indifférents. Il demanda qu'on fasse venir le major Londal comme témoin à décharge, mais on lui rétorqua que tout officier actuellement au front ne pouvait quitter son poste. Il comprit

que rien ne pourrait le sauver. Son avocat ne faisait guère d'efforts pour intervenir et le procureur se montra d'une sévérité inouïe. Il affirma que le glaciologue devait tout à la Compagnie, depuis sa formation scientifique jusqu'aux divers avantages reçus et qu'il n'avait jamais cessé de lutter sournoisement contre elle, que tout ce qu'on lui reprochait n'était qu'une accumulation de coups bas, de complots et de machinations contre la Transeuropéenne.

— Il faut que cet homme soit hautement surveillé durant des années, puis rééduqué. Son métier est trop important, ses recherches sur la glace trop lourdes de conséquences pour qu'on puisse désormais lui accorder un statut d'homme libre.

L'épouvante glaçait Lien Rag. Non seulement cet homme demandait la prison mais également une rééducation qui s'effectuait en milieu psychiatrique et qui pouvait durer éternellement, aucune limite n'étant fixée. Car c'était la Sécurité qui avait choisi ce moyen atroce de le mettre complètement hors circuit. On le traiterait à l'électricité, on pratiquerait au besoin une ou plusieurs lobotomies pour extirper de lui ce qu'il y avait de mauvais pour la Compagnie.

Le jury n'avait plus qu'une voix consultative. Les quatre juges se retirèrent avec lui et leur absence fut très courte, même pas une demi-heure.

Lien fut condamné à six ans de pénitencier et à la rééducation scientifique.

— Nous faisons appel, déclara l'avocat qui n'avait fait qu'une plaidoirie sans intérêt.

Il se tourna vers Lien avec un sourire :

— Six ans ; une victoire, mon cher.

— Quatre cents dollars ? murmura Lien avec un humour grinçant.

Une dernière fois avant de quitter la salle il chercha le beau visage de Yeuse parmi ces faces indifférentes ou franchement hostiles mais ne la vit pas.

chapitre XIV

Ses codétenus fêtèrent sa condamnation comme si c'était une libération. Il avait voyagé dans le fourgon cellulaire, complètement inconscient. Comme si la sentence avait soudain pris la place de son cerveau. Il n'y avait plus que cela, ces six ans, la condamnation à la rééducation scientifique. Il avait oublié la bouteille de vodka, n'y avait songé que dans le compartiment-cellule, l'avait alors sortie parce qu'il se demandait ce qu'était cet objet dur qui cognait contre la couchette. Les autres n'en revenaient pas. Ils tétaient à tour de rôle, lui présentaient la bouteille plate mais il n'en voulait pas. Ils étaient silencieux au début mais peu à peu ils s'égayaient, murmuraient, s'esclaffaient.

— C'est rien, six ans, fit l'un d'eux, comme pour justifier leur joyeuse excitation.

— Moi, j'en prendrai bien pour dix ans.

— Moi pareil.

Il s'allongea sur sa couchette et les laissa se soûler tranquilles. Jamais il n'avait été aussi seul, abandonné de tous. Pas un ami, pas une femme. Yeuse n'avait pas reçu son message ou alors... L'avocat oserait-il téléphoner à Floa Sadon ? Où était Harl Mern ?

Deux jours plus tard il eut dans la vie monotone de cette incarcération une surprise dont il ne sut que penser. Un nouveau gardien venait d'être affecté à l'atelier et il découvrit que c'était Pietr Hansen.

Le bûcheron se tenait à l'autre bout du wagon-atelier avec un collègue et regardait les prisonniers en train de travailler. Lien crut d'abord à un sosie, puis les deux gardiens se rapprochèrent et il fut alors certain que c'était Hansen. Plutôt que de se faire enfermer comme détenu il avait choisi ce métier pour approcher Wukro, qui était toujours isolé dans sa cellule spéciale.

Peut-être parce qu'il était lui-même prisonnier depuis bientôt deux mois, Lien comprit mieux l'obstination de son ami. Pietr avait dû poser sa candidature, suivre un stage professionnel avant d'être nommé comme gardien. Deux mois durant il n'avait eu que ce seul but en tête. S'était-il seulement soucié de sa femme Lena ? Qu'était devenue la belle et plantureuse blonde ? Et les trois enfants pensionnaires d'un éducatatorium ?

Il quitta sa place pour aller se rincer les mains à cause de la colle mais surtout pour que Hansen le voie. Le géant le regarda avec une étrange expression et ne le quitta pas des yeux. Une expression professionnelle et méfiante qui démolit les espoirs de Lien. Hansen n'avait qu'un seul but, tuer Wukro, et il sacrifiait tout à cette idée fixe. L'amour de sa femme, de ses enfants et son amitié pour Lien. Ils avaient été véritablement amis. Lien l'avait aidé avec beaucoup de plaisir, n'acceptant qu'un salaire modeste, heureux de vivre sur cette exploitation forestière, ne demandant que de rencontrer Jdrou quelques minutes par jour.

Hansen allait patiemment attendre son heure. Il avait déjà attendu deux mois, il pouvait ronger son frein quelques jours, voire quelques semaines. Un jour il serait affecté dans le wagon où se situait la cellule de sa future victime. Une nuit il monterait la garde dans le couloir et pourrait alors opérer en toute tranquillité. Même torturer Wukro. Personne n'y trouverait à redire ni ne s'indignerait. Au contraire, tout le train-prison serait soulagé lorsque Wukro serait mort, même les détenus, qui le considéraient comme une sorte de vampire humain.

Durant toute la semaine, Hansen fut de garde dans l'atelier, mais pas une fois il n'eut un regard, un geste de connivence pour Lien. Ce dernier ne parvenait pas à croire que son ami, dans une seule optique de vengeance, puisse vraiment l'oublier, mais il fut bien forcé d'en convenir.

Au bout de ces six jours, il s'approcha d'Hansen mais ce dernier mit la main sur l'étui de son arme. Le règlement interdisait d'approcher un gardien à moins de trois mètres.

— Halte, cria le kapo qui dirigeait l'atelier, un détenu condamné à deux ans et qui de ce fait n'irait pas au pénitencier. Rag, à ta place, connard !

— J'étais distrait, s'excusa Lien.

Hansen aurait eu le droit de l'abattre sans que ce crime soulève la moindre protestation.

Dès lors il s'efforça de ne plus lui prêter attention, de l'oublier totalement. La semaine suivante, Hansen reçut une autre affectation et Lien ne le revit qu'un mois plus tard lorsqu'il retourna à la surveillance de l'atelier.

Lien attendait que son appel soit accepté pour être transféré à Grand Star Station. Si la confirmation arrivait bientôt, il reviendrait ici en attendant son transfert dans le train-pénitencier. Il ignorait lequel mais il y en avait plusieurs qui circulaient sur le territoire de la Compagnie. Une chance qu'il n'ait pas été condamné à la déportation ; une façon aussi de le considérer comme droit commun et non comme politique.

Au cent onzième jour de sa détention, il apparut que son appel était accepté sans qu'on lui communique la date de sa comparution devant un autre tribunal. Il était surpris que personne ne se soit manifesté. Ayant dépassé les trois mois de détention, il avait droit à une visite. Celle de Yeuse, ou à défaut Floa Sadon. Celle-ci devait bien se ficher de lui mais il conservait un léger espoir. Il posa la question au kapo du wagon qui ne put lui répondre.

— Tu as droit à une visite, mais si personne ne se présente...

Il avait eu le tort de faire confiance à un détenu libéré et à un avocat alcoolique. Il lui fallait récidiver. Il avait amassé cinquante dollars car il travaillait dur. Ses doigts étaient guéris, durcis par cette couture spéciale et la colle imperméable. Il destinait cette somme à celui qui préviendrait Yeuse. Il aurait préféré Yeuse à Floa.

Un matin il fut conduit dans le fourgon cellulaire, crut qu'on allait le diriger vers G.S.S. mais il se retrouva dans le palais de justice de River Station et retrouva le vieil avocat de la première fois.

— J'ai besoin d'informations complémentaires pour votre appel.

— C'est vous mon défenseur ? Vous affirmiez que vous détestiez les déplacements.

— On me paie et c'est déjà beaucoup.

— Qui vous paie ?

— Je l'ignore, mais j'ai reçu deux mille dollars de façon anonyme.

Il jura qu'il avait écrit à Yeuse du cabaret Miki et téléphoné au palais du gouverneur. Lien pensa que les dollars venaient de Floa car la jeune danseuse n'aurait eu aucune raison de choisir l'incognito. Ces nouvelles lui firent du bien malgré leur manque de précision.

— Je vais essayer de faire convoquer ce major Londal et aussi l'ethnologue, mais je ne garantis rien.

Depuis quelques jours Lien éprouvait de graves remords de conscience au sujet d'Hansen. Il était le seul à savoir que la vie de Wukro se trouvait menacée et il aurait voulu intervenir pour le protéger. Ce qui l'écœurait, c'était la pensée que le prisonnier allait être abattu sans aucune chance de se défendre. Hansen usait des méthodes les plus répugnantes pour parvenir à ses fins.

Il ne pouvait envisager de confier ses scrupules à ce vieil avocat alcoolique ni à quiconque appartenant au personnel de la prison. Il retourna au train-prison sans avoir décidé de ce qu'il ferait.

Chaque matin il redoutait d'apprendre que Wukro avait été descendu. Le motif serait simple : tentative d'évasion ou de rébellion. Hansen pouvait affirmer qu'ayant entendu des bruits suspects, il avait ouvert la porte de la cellule, que le dément lui avait sauté dessus et qu'il l'avait abattu.

Mais il découvrit que le jeu de Hansen était beaucoup plus subtil lorsqu'on commença à parler dans l'atelier et dans les compartiments-cellules de l'étrange comportement de Wukro.

« Il a des cauchemars effroyables... Il dit qu'il entend des voix la nuit et qu'il voit le visage d'une femme... Une femme qu'il aurait violée en la mordant terriblement et en la déchirant de ses ongles. » « Il la voit dans sa cellule, il devient fou. » Lien était le seul à pouvoir expliquer ce phénomène. Hansen disposait d'un projecteur hologramme et c'était une

représentation fictive mais en trois dimensions de sa femme Lena qu'il projetait au détenu. Il suffisait d'un trou minuscule, d'une fente, pour que le faisceau de l'appareil pénétre dans la cellule. Pietr disposait d'une caméra holographe et filmait souvent sa femme. Il avait même filmé Jdrou et Lien en train de s'embrasser.

Pourtant un jour il essaya d'expliquer ce qui se passait :

— Il y a un type qui s'amuse à faire peur à Wukro avec un projecteur spécial.

On le regarda avec stupeur. Seul un gardien pouvait disposer d'un tel appareillage. Lien Rag accusait donc un membre du personnel de surveillance.

— Tais-toi sinon tu auras des ennuis, lui dit un de ses compagnons.

— Comment un gardien pourrait-il connaître cette femme que Wukro aurait violée ? demanda un autre. Posséder des films hologrammes sur elle ?

— Il n'y a qu'à demander à Wukro s'il se souvient du nom de sa victime. Elle était peut-être la parente d'un des gardiens.

— Écoute, Rag, si tu sais quelque chose, tu ferais mieux de la boucler. Ce n'est jamais bon ce genre d'histoires et tu pourrais avoir des ennuis.

Dans la nuit il réfléchit longuement sur ce qu'il pouvait faire. Peu à peu il découvrit qu'il haïssait Hansen pour son indifférence. Dans ce milieu carcéral froid et cruel, un regard, un signe l'auraient réconforté. Il n'attendait pas de son ami une complicité pour préparer une évasion mais ne supportait pas que l'autre l'ignore à ce point. Ce n'était pas le destin de Wukro qui l'intéressait.

Le lendemain, au début de l'après-midi, il cousait ses bottes lorsque le gardien qui venait d'entrer cria son nom et ajouta :

— Visite !

Ce fut le kapo et un adjoint qui le prirent en charge. Il dut se laver les mains pleines de colle, mais il tremblait d'impatience, d'espoir. Le parloir était au centre du train-prison et partagé par un grillage épais. Il n'y avait que deux autres détenus et, de l'autre côté, créant l'événement, Floa en manteau de fourrure blanc, une toque en même matière sur ses cheveux blonds. Elle

s'approcha, accrocha le grillage de ses mains gantées de cuir fin, blanc lui aussi.

— On gèle là.

Elle lui tendait sa bouche entre deux fils du grillage, un losange de cinq centimètres sur cinq. Il appuya ses lèvres et éprouva un plaisir délicieux, comme s'il venait de boire un liquide frais et parfumé.

— Tu es incorrigible, murmura-t-elle. Cette fois on ne pourra pas grand-chose pour toi. Papa a de l'estime, de la reconnaissance, mais il est quand même limité.

— L'avocat de River Station, c'est toi ?

— Le vieux Ben ? Une ordure qui a essayé de me faire condamner. Si j'avais voulu coucher avec lui il aurait essayé de calmer les ligues de vertu.

A l'avance, Lien Rag se sentait déçu, las. Floa Sadon ramenait tout au sexe, à son corps, à sa beauté. Il était certain qu'elle était nue sous sa fourrure, qu'elle finirait par le lui dire en espérant qu'il en serait terriblement excité. Elle en retirerait une jouissance, un besoin frénétique de faire l'amour qu'elle assouvirait une fois sortie de ce train-prison.

— J'ai déposé de l'argent pour toi, au greffe.

— Merci, dit-il. Je vais aller en appel.

— Mais je suis au courant. J'ai vu ton dossier... Je suis allée trouver le vieux Ben et je me suis laissée un peu faire tandis qu'il mettait le dossier sous mon nez. Oh ! trois fois rien ! De toute façon il n'est pas capable de faire du mal à une femme... Pourquoi as-tu déserté cette fois-ci ?

— Pour une fille.

— Jolie ?

L'œil de Floa s'allumait. Une jolie fille la troublait autant qu'un beau garçon.

— Une Fille Rousse.

— Non !

Elle pouffa :

— Tu y es venu, toi aussi ?

Elle paraissait ravie qu'une complicité sexuelle inédite existe à nouveau entre eux.

— Tu sais, fit-elle, un peu haletante, avec les mâles, c'est extraordinaire comme impression. Je ne sais pas si les femelles... Il n'y a pas de gouines chez elles.

A nouveau elle pouffa, regarda autour d'elle comme si elle craignait qu'on l'entende, mais en fait elle aurait souhaité qu'on l'ait fait. Lien la connaissait bien.

— C'est comment, spécial ? Au fait, tu prenais des médicaments ?

— Des médicaments ?

— Bien sûr, pour trouver un juste milieu. Deux pilules pour toi, l'une vasoconstrictrice, augmentation métabolique pour la seconde. Tu peux en faire prendre à ta partenaire, mais évidemment vasodilatatrice et diminuant le métabolisme. C'est super. Tu peux rester deux ou trois heures dans trois ou quatre degrés sans le moindre ennui, mais il faut éviter de dépasser la dose. Une fois par semaine, deux au maximum. C'est assez épuisant. On est ensuite sur le flanc pendant quelques jours. D'autant plus que durant ces deux heures, moi je me donne à fond. Cette fourrure si douce et puis surtout cette verge énorme...

Elle se mit à rire :

— Penses-y avec ta petite copine Rousse, la prochaine fois... Mais excuse-moi, tu n'es pas près de la revoir, je pense... Je suis incorrigible, je fais des gaffes... Mais peut-être que tu obtiendras une réduction de peine ?... Papa a essayé de te faire engager comme chasseur de Roux, mais c'était trop tard. Si seulement tu avais pu demander un permis à temps ! Tu sais, j'ai mis ce manteau que tu connaissais. Tu t'en souviens, non ?

— Oui, bien sûr.

Mal à l'aise, il redoutait la suite, qu'elle avoue sa nudité sous la fourrure. La retrouver tout identique à elle-même, toujours préoccupée de son image scandaleuse, obsédée ou jouant à l'être. Certains disaient qu'elle était frigide, qu'elle mimait le plaisir, et Lien n'avait jamais pu savoir.

— Tu sais que Kurts a déclaré la guerre aux Chasseurs de Roux ?

— Le Pirate des Glaces ?

— Bien sûr.

Elle soupira. Ayant été sa captive plusieurs semaines, elle paraissait jouer celle qui regrette. Kurts était un métis de Roux et de Femme du Chaud. Elle avait regretté d'être libérée. Il s'en souvenait fort bien. On avait dû la contraindre à quitter Kurts.

— Il a attaqué un convoi qui ramenait des Roux en cage, les a libérés, ramenés dans le Nord. Tu sais, il surgit à bord de son énorme locomotive quand on ne l'attend pas. C'est extraordinaire, fantastique. C'est comme un archange qui viendrait pourfendre les imbéciles. Mais pour en revenir à toi, nous allons faire le maximum.

— Pourrais-tu ?... commença-t-il.

Comment lui confier une telle mission ? Mais il était si démuni, si éperdu dans cette prison qu'il se raccrochait à elle.

— Cette Fille Rousse ? Tu veux que je la retrouve ?

— Elle a dû transiter par ce fameux camp secret... Elle s'appelait Jdrou.

— Tu sais, ils ne tiennent pas une comptabilité, ni des fiches. Le gars que j'ai connu s'appelle Lark. Enfin je le prononce ainsi. D'après mes calculs, il n'aurait que quinze ans. Tu te rends compte ?

Il craignit qu'elle ne donne encore des détails anatomiques sur son amant Roux et il lui coupa la parole :

— Elle a été capturée dans une exploitation forestière appartenant à un certain Pietr Hansen. Tu te souviendras ?

— J'ai bonne mémoire, en général. Je ferai mon possible. Tu sais qui travaille là-bas ? Harl Mern, le vieux prof... J'ai pris des photos superbes et la prochaine fois je te les apporterai.

— Harl Mern ? Est-ce qu'il va témoigner à mon procès en appel ?

— Pourquoi pas ? Je lui dirai que je t'ai vu la prochaine fois que nous irons au camp de transit avec papa. Si tu voyais ma collection de photos... Il y a de quoi m'envoyer en prison moi aussi.

— Tu connais la date de mon procès ?

— La date, non, mais je peux la savoir ; je t'écirai... Tu te doutes que je ne porte rien sous mon manteau ? Je le vois dans ton regard... Tu es quand même intéressé, même si tu penses à ta petite Rousse...

— Tu sais, avec moins de mille calories par jour, il est des choses qui deviennent inexistantes.

— Non, fit-elle en ouvrant de grands yeux, c'est vrai ? Tu blagues, je ne te crois pas.

— Dis au gouverneur que la ration est nettement insuffisante et qu'ici il n'y a plus un homme en état de copuler.

— Je ferai la commission. Tu m'embrasses ? Perfide, elle lui enfonça une langue tiède et humide entre ses lèvres sèches. Et contrairement à ce qu'il prétendait, cela le troubla vraiment.

chapitre XV

Huit jours avant le procès en appel, il fut transféré à Grand Star Station. Ce fut un voyage très dur en compagnie de détenus que l'inquiétude rendait violents. Un voyage de trois jours et ensuite l'incarcération dans la prison même du grand palais de justice de la capitale.

Mais maître Ben vint souvent le voir, lui apporta de bonnes nouvelles. Il avait une lettre de Yeuse qui n'avait rejoint G.S.S. que depuis peu et qui était décidée à tout faire pour le sortir de là. Il avait aussi la certitude que le major Londal assisterait au procès ainsi que l'ethnologue Mern.

Le gouverneur Sadon de la 17^e Province enverrait une lettre flatteuse à son sujet.

— J'ai grand espoir, grand espoir, fit l'avocat en se frottant les mains.

Le jour du procès, il vit surtout le sourire tendre de Yeuse, perdue dans la foule. Londal vint témoigner et affirma que le jeune glaciologue serait plus utile sur le front de l'Ouest que dans un pénitencier. Mais maladroitement il indisposa les magistrats en laissant entendre que la flotte connaissait d'énormes difficultés sur la banquise.

Harl Mern dit que la science de Rag serait utile pour l'étude des Hommes Roux, mais ce ne fut pas très bien accueilli.

La sentence fut exactement la même que celle de River Station. On ramena Lien Rag, effondré, dans sa cellule et il n'eut même pas la ressource de voir son avocat lui apporter de l'alcool, maître Ben s'étant volatilisé à la fin de l'audience.

Mais Yeuse réussit à lui rendre visite. Il n'osait pas la serrer dans ses bras mais ce fut elle qui le fit. Il comprit qu'elle était toujours très amoureuse de lui.

— Il faut que tu t'en sortes, murmura-t-elle. Je suis prête à tout.

— Harl Mern ne t'a rien confié ?

— Pour cette fille, Jdrou ? Elle a transité par le camp où il travaille mais il n'a pu savoir vers quel endroit elle était ensuite dirigée. Il paraît que c'est Sadon qui répartit les Roux en fonction des pots-de-vin qu'il reçoit. Il les vend littéralement pour des sommes allant parfois jusqu'à deux cents dollars et par paquets de vingt. Il est en train de se faire une fortune.

Il eut l'impression qu'elle lui cachait autre chose mais ne put lui faire dire que Jdrou était enceinte de deux mois lors de son passage au camp, donc de six actuellement.

— Il faut que je m'en sorte, dit-il. Mais je n'ai pas d'argent.

— Moi, j'en ai, dit-elle. Il est à ta disposition.

— J'ai une seule possibilité. Un gardien. Pietr Hansen.

Yeuse le regarda comme s'il délirait :

— Hansen, ton ancien associé ? Le bûcheron ?

Rapidement il lui expliqua ce qui s'était passé depuis.

— Tâche de savoir ce qu'est devenue sa femme, je crains la pire des nouvelles.

— Je le ferai. Hansen t'aidera ?

— Non. Obnubilé par sa vengeance, il n'a pas daigné me faire un seul signe.

— Peut-être ménage-t-il l'avenir ?

— Je ne pense pas. Il est fou et toute son énergie passe dans la réalisation de son plan. Je me demande même s'il me reconnaît. C'est lui qui me fera évader. Lui qui me fournira une combinaison isotherme, un véhicule garé pas trop loin du train-prison.

— Si je comprends bien, il s'agit de le faire chanter, dit Yeuse très pâle.

— Oui, c'est cela ou le pénitencier où je n'aurai aucune chance. Je vais au maximum avoir huit jours devant moi.

— Tu t'évades et ensuite ?

— Je ne sais pas, avoua-t-il. Je me suis efforcé d'y réfléchir mais en vain.

— Le cabaret, dit-elle. Le directeur cherche un personnage qui puisse jouer un rôle difficile.

— Lequel ?

— Celui d'un Homme Roux. Il a une fourrure parfaite. Ce serait un rôle assez médiocre, grossier. Uniquement basé sur les facultés sexuelles de ces hommes-là.

— C'est dégueulasse, dit-il.

— Oui, mais la meilleure façon de voyager incognito. Pour l'instant je ne vois pas autre chose. Nous quitterons G.S.S. dans peu de temps pour voyager dans le Sud. Tu pourrais trouver un endroit tranquille...

— Floa Sadon m'a promis de rechercher Jdrou.

Yeuse ferma les yeux et parut avoir des difficultés à respirer.

— Tu n'es pas bien ?

— Tu utilises toutes les femmes que tu as connues pour retrouver la seule qui te plaise... Je suis effroyablement jalouse, même si je ne le montre pas et je souffre terriblement. Mais je ne supporte pas que cette Floa participe à ton évasion...

— Bon, dit-elle, revenons au projet. Il faut que je retienne la liste précise de tout ce dont tu as besoin.

On le ramena à River Station et, au greffe du train-prison, il apprit que son transfert au pénitencier ne s'effectuerait pas avant dix à quinze jours.

— Il faut attendre que le Spécial G12 passe à proximité, lui dit le détenu-secrétaire, et ce ne sera pas pour tout de suite. En ce moment il est sur le front de l'Est et les gars creusent un tunnel dans la glace.

Il revit Hansen mais celui-ci continua à rester indifférent. Yeuse n'avait pu encore le contacter très certainement. Par contre Floa revint le voir, l'embrassa. Elle portait le même manteau blanc.

— Je suis désolé, chéri, vraiment... Papa pense que tu ne feras que trois ans mais il y a la rééducation scientifique et mon père ne peut absolument pas intervenir.

— Tu as des nouvelles de Jdrou ?

— Ah ! j'oubliais. Voyons que je regarde.

Elle sortit un papier mais le gardien intervint :

— Défense de le donner au prisonnier.

— Bien sûr, fit-elle avec une œillade qui le laissa pantois.

La tribu de Jdrou avait été dirigée vers l'Est. D'après les papiers du gouverneur, ils devaient travailler sur le dôme d'une ville nommée Purple Station.

— Ils ont demandé deux cents Roux et papa n'arrivait pas à fournir. Il n'arrive d'ailleurs toujours pas à fournir...

D'où trafic d'influences, pots-de-vin.

— Tu sais que ce cher Kurts fait des siennes ? Il terrorise les chasseurs et il n'y a plus que très peu d'arrivages au camp de transit. C'est un être fabuleux, un chevalier du Moyen Age.

— Purple Station, répéta Lien Rag, je vois où se trouve cette cité.

— Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ? fit Floa qui continuait à faire les yeux doux au gardien.

— Peut-être à cause du centre médical qui stocke le sang humain. Il y a une vieille tradition dans ce pays.

Avant de partir, Floa lui demanda ce qui lui ferait le plus de plaisir.

— Je sais que tu vas partir pour cet horrible pénitencier... Je ne pourrai pas revenir... J'en suis navrée... Tu veux que j'ouvre mon manteau pour que tu te souviennes de moi ?

Devant tant de perversité naïve, Lien sourit et elle prit cela pour un acquiescement. Elle écarta les deux pans et il put voir son joli corps bronzé. Elle était intégralement nue. Le gardien qui venait sournoisement vers eux en poussa un léger cri de surprise et elle continua tranquillement son exhibition.

— Tu vas toujours à ce club de vacances ? demanda-t-il.

— Plus que jamais.

Un endroit fantastique réservé aux milliardaires de la Compagnie. La reproduction fidèle d'un paradis d'autrefois, une plage de sable fin, du soleil, la mer bleue et trente degrés de chaleur. Il y avait passé des heures éblouies et amères. Tout n'y était qu'illusion électronique mais réalisée comme un véritable chef-d'œuvre.

— Terminé, dit-elle à l'adresse du gardien, mais ne vous plaignez pas de la qualité du spectacle.

Puis ce fut l'attente. Lorsqu'une semaine complète se fut écoulée, il commença à douter d'Yeuse. Non de sa volonté mais

de ses possibilités. C'était une fille trop généreuse, trop pétrie d'humanité pour oser faire chanter un homme comme Hansen.

Elle avait dû commettre une erreur, justement parce qu'elle détestait ce marché-là.

Il devenait fébrile, hargneux, et ses compagnons de cellule le fuyaient. Il eut quelques avertissements à l'atelier et essaya de se dominer. Une fois dans le pénitencier G12, il n'aurait jamais plus cette possibilité.

Un après-midi il se leva pour laver ses mains et, comme l'eau n'était pas très chaude, il grommela. A ce moment-là Pietr Hansen rentra pour parler au gardien et parut le désigner. Le gardien appela le kapo qui transmet la sentence à Lien Rag :

— Deux jours de cachot et sur-le-champ.

Pas un instant il ne pensa que c'était le jour J de son évasion tellement tout se passa naturellement. Il se débattit même un peu lorsqu'on voulut le fouiller.

Ce ne fut qu'une fois dans le compartiment glacé, tout au fond du dernier wagon, qu'il comprit qu'Yeuse avait parfaitement réussi. Et qu'il réalisa qu'il avait monnayé la vie de Wukro contre sa libération. Le truand aux griffes noires et aux dents de carnassier allait mourir dans des conditions horribles. Quelle différence entre lui et Pietr Hansen ? L'un et l'autre poursuivaient une idée fixe ; l'un la vengeance, l'autre l'amour, mais tous deux usaient de procédés méprisables.

Une heure durant, dans un froid terrible, il chercha l'issue et la découvrit enfin. La tinette basculait. En dessous, il découvrit la glace de la planète tandis que le froid horrible montait jusqu'à lui. Mais il y avait là un ballot enveloppé dans un plastique spécial « froid ». Il l'attira à lui, referma la trappe. Cinq minutes plus tard il avait revêtu la combinaison isotherme qui commençait à le réchauffer lentement ainsi que les bottes spéciales, ces bottes dont il avait cousu la doublure des mois durant.

Il sortit par la tinette, rampa entre les rails. Il eut l'impression de le faire pendant des heures. Au moins quatre-vingts wagons-cellules. Lorsqu'il parvint sous le dernier, il était si épuisé qu'il resta allongé à reprendre son souffle.

Aucune draisine n'aurait pu s'approcher du train-prison sans donner l'alerte. Il devrait donc marcher pendant au moins deux kilomètres. Jusqu'à ce qu'il rencontre un aiguillage. Il devrait encore parcourir la même distance et découvrirait alors quelque chose, il ne savait quoi : Yeuse ou un envoyé, ou une voiture.

Il économisait ses forces. Durant quatre mois il n'avait jamais parcouru guère plus de cent mètres dans une journée et les muscles de ses jambes s'étaient atrophiés.

Ce fut dur, très dur, et il se coucha plusieurs fois sur la glace, prêt à mourir. Mais la chaleur de sa combinaison assouplissait ses jambes et bientôt il récupéra suffisamment pour atteindre l'aiguillage. Il emprunta une voie qui s'enfonçait dans une sorte de chaos glaciaire. Une voie qui ne servait que très rarement car, en certains endroits, elle était recouverte d'une couche épaisse de glace et nul courant ne venait la dégivrer.

Il découvrit une très ancienne station déserte, démolie, trois wagons en bois regroupés pour former un bâtiment. Il tourna autour et finit par repérer la flèche avec ce nom gravé dans le bois créosoté : Yeuse.

Il partit alors à travers le no man's land et ce fut effrayant que d'abandonner le cordon ombilical des rails. Certes il avait vécu des aventures semblables, lorsqu'il était parti dans le Grand-Nord par exemple, mais c'était chaque fois une rupture déchirante. Il était de cette génération qui dépendait étroitement de la voie ferrée, de la Compagnie. Il réalisa cette nuit-là que même s'il combattait la Compagnie, il ne souhaitait pas sa disparition. Il n'était pas un matricide et la Compagnie pouvait être très douce, très maternelle pour ceux qui la servaient bien. Lui, il devenait un rebelle, un enfant ingrat et, en errant dans cette étendue glacée où il n'apercevait pas un seul rail, il se surprit à regretter ses folies.

Il trouva un autre écriteau avec simplement un Y gravé dans le bois. Comment avait-elle fait pour établir cette piste, elle qui ne quittait jamais le cabaret Miki ?

Au bout d'une heure il crut qu'il n'y parviendrait jamais et en voulut terriblement à Yeuse qui avait présumé de ses forces. Elle n'avait pas tenu compte de ces quatre mois d'internement, s'imaginait qu'il était indestructible. Si le jour se levait avant

qu'il n'ait atteint son but, c'était fichu. L'alerte serait donnée par le détenu qui lui apporterait le seul bol de soupe auquel il avait droit pour sa journée de cachot.

Mais il marchait toujours et de temps en temps trouvait une petite pancarte enfoncée dans la neige. Curieusement, elle ne dépassait que de cinquante centimètres et n'était pas à la hauteur normale d'un homme. Il comprit pourquoi lorsqu'il retrouva Yeuse et la draisine de location.

Il avait parcouru près de cinq kilomètres entre deux voies ferrées, celles-ci appartenant à un réseau secondaire. Jamais la Sécurité n'imaginerait cette astuce. Elle était due au nain du cabaret Miki qui avait tout imaginé, était lui-même allé planter les pancartes à partir de la petite station abandonnée. C'était encore lui qui, juché sur le siège, pilotait la draisine.

Sans un mot, Yeuse lui tendit un gobelet de thé bouillant coupé de vodka.

chapitre XVI

La nouvelle attraction du cabaret Miki attirait un très grand nombre de spectateurs dans toutes les villes où le spectacle se produisait. On venait voir cet Homme Roux qui apparaissait à plusieurs reprises sur scène dans la soirée. Il n'y faisait rien d'extraordinaire, ne faisait même pas rire, mais sa présence parmi ces jolies filles dénudées et ces travestis avait quelque chose qui choquait ou faisait réfléchir, selon la nature des gens. A part quelques naïfs, personne n'imaginait que c'était véritablement un Roux qui évoluait sous leurs yeux, mais il restait comme un doute, un besoin équivoque de croire que cette fourrure cuivrée n'était pas un postiche.

Les ligues de vertu s'étaient indignées les premières de l'obscénité du numéro, avaient exigé en vain que cet acteur Roux ou non porte au moins un slip pour cacher son formidable appareil génital, mais le directeur du cabaret n'avait tenu aucun compte de leur exigence ni de leurs menaces. Dans chaque ville, il y avait une campagne des médias, quelques manifestations devant l'entrée du cabaret, mais les quelques dames véhémentes qui prêchaient le boycott étaient vite submergées par l'afflux des curieux qui payaient cher le droit d'assister à cette exhibition.

Jusque-là la Sécurité s'était contentée de quelques questions discrètes au directeur qui avait affirmé qu'il s'agissait bien d'un acteur déguisé.

Au cours d'une représentation, l'évolution des esprits observait le même schéma. Il y avait toujours des excités pour siffler et injurier l'Homme Roux, les mêmes qui demandaient l'extermination des Roux par pure volonté raciste dans laquelle la morale sexuelle n'avait aucune place.

— Mais je suis parti d'une idée très simple, expliquait le directeur aux journalistes qui l'interviewaient régulièrement. Les gens ne prêtent jamais attention aux Hommes Roux qui raclent la glace au-dessus de nos têtes. Ils les ignorent même

superbement, vivent comme s'il s'agissait d'animaux familiers un peu déplaisants... Tenez, jadis avant l'ère glaciaire, il y avait dans la vie de tous les jours des insectes, des mouches, des abeilles, des moustiques. On s'en protégeait avec des moustiquaires, par exemple, dans les pays chauds où ils abondaient. Mais ce n'étaient que des animaux. Nous vivons à proximité d'humanoïdes sans leur accorder un regard, sauf quelques dames puritaines qui se sentent outragées lorsqu'elles lèvent les yeux vers le dôme des villes.

En général il soulevait quelques rires égrillards et continuait avec encore plus d'aisance son exposé :

— Mon idée a été de faire descendre un de ces hommes d'un dôme et de l'exhiber, et voilà que chacun de nous se sent subitement concerné, intéressé.

— Pourquoi pas une femelle ?

— Eh bien, disons que ce mâle m'a paru intéressant pour différentes raisons, dont la plus évidente est qu'il puisse supporter une température assez élevée durant quelques minutes. Après quoi il se hâte de rejoindre son compartiment transformé en chambre froide.

Et il faisait alors visiter ce compartiment où régnait une température de moins vingt degrés, montrait la litière de l'Homme Roux, l'écuelle où il prenait sa nourriture.

— Allez-vous vous transformer en montreur de phénomènes comme dans les cirques de jadis ?

— Pas du tout. Si je peux convaincre une Femelle Rousse, j'en serais ravi, mais ce sont des êtres normaux, splendides. Il ne faut pas compter sur moi pour exhiber de pauvres monstres.

— Allons, monsieur le directeur, avouez tout, dites-nous que tout cela n'est qu'une habile mise en scène, que votre Homme Roux n'est qu'un homme déguisé.

— Je regrette de devoir vous affirmer le contraire. Rana est véritablement un Roux qui appartient à la race des cuivrés.

Mais partout la curiosité restait aussi vive. Les gens venaient voir de près ce qu'ils n'avaient jamais vu que de très loin et sans jamais y attacher d'importance.

Lien Rag n'avait jamais accepté de gaieté de cœur ce rôle ingrat qui lui paraissait insulter tout le Peuple des Glaces. Mais

il convenait que c'était la meilleure façon de se cacher pour l'instant et de se rapprocher de Purple Station, où Jdrou travaillait avec sa tribu à dégager la coupole de sa glace.

— Votre Rana a l'air triste, disait-on au directeur.

— Il se sent bien seul dans cette troupe. Il ne connaît que quelques mots usuels. Il a la nostalgie des grands espaces glacés.

— Pourquoi accepte-t-il de rester ?

— Peut-être parce qu'il éprouve pour nous la même curiosité que nous éprouvons pour lui.

Cette fois les rires qui suivaient cette sorte de boutade n'étaient pas aussi spontanés.

— Personne n'y croit, mais tout le monde fait semblant parce que, dans le fond, chacun souhaite que ce soit possible. Vous savez pourquoi ? Parce que la vue de Rana sur scène satisfait un rêve vieux de deux cent cinquante ans. Chacun pense que si un Roux peut vivre parmi nous, nous, nous pourrons un jour vivre en dehors des dômes et des voitures isothermes, sans combinaison chauffante. Voilà ce que vos apparitions éveillent d'espoirs fous au cœur des hommes, mon cher ami.

— Dans ce cas, vous aurez des ennuis avec la Compagnie. Si les hommes commencent à penser qu'on pourrait vivre en dehors de ses installations, qu'ils pourraient un jour se passer de cette mère toute-puissante, gare à vous, monsieur le directeur. La Compagnie ne vous le pardonnera pas.

— Vous vous trompez. Elle sait parfaitement qu'il faut quelques soupapes. La libéralisation des mœurs au cours des dernières années en est une, et vous en êtes une autre.

— Je n'y crois pas. Les gens sont pervers et viennent voir de près ce sexe surprenant qu'ils n'osent pas trop examiner lorsqu'il faut ostensiblement lever la tête pour le faire. Les femmes viennent pour satisfaire quelques fantasmes et les hommes par masochisme, pour voir la preuve qu'ils ne sont pas les plus forts dans ce domaine. Dire qu'il ne s'agit que d'un peu de fourrure garnie de plastique.

— Vous êtes sévère pour nos compatriotes, lui reprochait le directeur.

Lorsque les racistes avaient fini de huer et de siffler, la majorité des spectateurs se montrant très fermes pour qu'ils se taisent, chaque apparition de Rana, l'Homme Roux, provoquait une rupture dans les rires ou dans l'attention portée aux tableaux de la revue, laissait place à un silence subit que seuls quelques rires nerveux, souvent féminins, troublaient. Lien Rag donnait tant de dignité à son personnage que, dès qu'il surgissait sous la lumière des projecteurs – une lumière d'un bleu acier rappelant celle des glaces non polluées – les conversations cessaient et il fallait aux siffleurs quelques secondes pour en finir avec leur stupeur.

Le directeur, au début, n'était pas d'accord. Il aurait souhaité une apparition plus cocasse, une sorte de pastiche, mais Lien Rag avait refusé tout net.

— Je ne les tournerai jamais en dérision, dit-il. Le seul fait d'endosser cette fourrure est déjà une atteinte à leur fierté. Je veux que les gens qui viendront, même si c'est le côté scabreux de mon personnage qui les attire, ressortent de votre salle en éprouvant au moins un doute, en se posant quelques questions. Peut-être regarderont-ils alors d'un œil nouveau ceux qui raclent la glace au-dessus de leur ville.

— Vous êtes un idéaliste, lui rétorqua le patron du Miki. Mais je vous donne huit jours pour me convaincre. Sinon il vous faudra jouer les gugusses.

Dès le deuxième soir, c'était en partie gagné. Il y eut des réactions violentes dans la ville de Grand Star Station. On cassa un peu les sièges, on bouscula les ouvreuses très dénudées parce que cette apparition choquait par son réalisme. On s'attendait à une pantalonnade, à une exhibition grotesque et pornographique, on pensait que le faux Homme Roux mimerait sur scène quelques accouplements audacieux avec les danseuses et les travestis au besoin. Mais le jeu sobre et parfaitement démarqué des attitudes habituelles des Hommes Roux était plus que les premiers spectateurs ne pouvaient en supporter.

— Ça marche, ça marche, disait le directeur, ravi. Quelques fauteuils cassés, quelques filles molestées et c'est le double de spectateurs par la suite.

Les journalistes essayaient pourtant de percer l'identité de ce Rana. Ils avaient fait une enquête serrée mais n'avaient pu percer à jour le mystère de l'Homme Roux.

— Quelle est son attitude avec les filles de la troupe ? demandaient-ils souvent.

— La vie intime de ces demoiselles ne me concerne pas, répondait le directeur.

— Vous n'avez pas peur d'être poursuivi pour atteinte à la pudeur ? Vous avez de plus en plus de liges de vertu qui signent des pétitions. Il y a parmi les membres de gros actionnaires de la Compagnie.

— Les Néo-Catholiques sont aussi scandalisés et le père Ignace vous prend souvent à partie dans ses prêches tonitruants.

Depuis longtemps le père Ignace prêchait contre les Hommes Roux en général, dans lesquels il voyait l'incarnation du démon puisqu'ils étaient la progéniture maudite du Froid, le mal absolu comparé au Chaud qui résultait de la bonté de Dieu.

Le directeur n'ignorait pas que Lien Rag s'était évadé de la prison-train de River Station, qu'il était recherché par la Sécurité et qu'il risquait d'être inculpé pour complicité.

— Moi, je ne sais rien, avait-il dit. Vous êtes venu me proposer ce numéro et je l'ai accepté.

— Je ne vous mettrai jamais en cause, avait promis Lien Rag.

Son cachet avait rapidement augmenté et il avait déjà économisé une somme importante. Il occupait un compartiment comme celui de Yeuse. Leur intimité n'était pas aussi profonde qu'on aurait pu le croire. La jeune femme ne lui refusait pas l'entrée de son compartiment mais elle restait sur une sorte de défensive.

Le cabaret commença une très longue tournée vers le Sud en passant par River Station où il s'établit pour une dizaine de jours et Lien Rag découvrit, le deuxième soir, Floa assise au premier rang en compagnie d'un très jeune garçon. Elle portait une robe noire qui la dénudait avec un art subtil.

Après le final, le directeur, affolé, vint trouver Lien Rag dans son compartiment.

— La fille du gouverneur veut vous voir... Je lui ai bien dit qu'aucune visite n'était autorisée mais elle insiste... Comme elle n'est pas une personne ordinaire... Je ne peux pas refuser.

— Alors dans le compartiment spécial. Elle n'y tiendra pas dix secondes.

— Vous non plus.

— Avec cette fourrure au moins une minute.

Il était assis dans un coin lorsqu'elle entra, vêtue d'un long manteau gris. Il se leva et elle le détailla de la tête aux pieds. Elle avait le visage bleui par le froid mais elle devait faire un effort. Lien avait craint qu'elle ne prenne ses fameux médicaments vasoconstricteurs et celui agissant sur le métabolisme mais, apparemment, il n'en était rien. Lui-même commençait à subir les morsures profondes du froid. Floa sortit soudain un appareil photographique de son manteau et prit plusieurs clichés.

Lien attendit dix secondes avant de sortir à son tour de cet enfer et se précipita sous la douche brûlante. Yeuse dut ensuite lui préparer un thé bouillant avec quelques remèdes.

— J'ai cru qu'elle m'avait percé à jour, dit-il entre deux claquements de dents, mais ce n'était que la curiosité perverse qui l'amenait là. Je crains toutefois qu'elle ne revienne mieux armée pour supporter le froid et qu'elle veuille...

Mais soit qu'elle ait été déçue par cet Homme Roux, soit qu'elle ait mieux à faire avec son amant en titre, elle ne revint pas. Il y eut des salles remplies à bloc durant les dix jours de séjour à River Station et Lien prit conscience que les autres artistes de la troupe commençaient à lui battre froid. Yeuse elle-même devenait de plus en plus distante.

— Je vous quitterai à Purple Station, lui dit-il.

— Et si Jdrou ne s'y trouve pas ?

— Je continuerai à la chercher.

Durant son séjour à River Station, il commanda une nouvelle combinaison isotherme. Il envoya Yeuse chez le fabricant avec ses mesures, exigea ce qui se faisait de mieux. Les progrès en cette matière ne cessaient d'évoluer et il obtint pour une somme énorme – qui représentait tous ses gains depuis qu'il avait été engagé dans le cabaret – une véritable merveille. Légère, elle

collait parfaitement au corps et il pouvait enfiler par-dessus sa fourrure d'Homme Roux.

Le directeur, pensant qu'il cherchait à perfectionner son personnage, trouva l'idée fabuleuse, lui remboursa la moitié de ses frais.

— Nous allons annoncer à la presse que demain vous allez passer le sas Nord de la ville et vous promener au-dehors. Cette fois ils seront bien forcés de croire que vous êtes réellement un Roux.

Lien commença par refuser. Puis il accepta un compromis :

— Dans la prochaine ville où nous ferons étape.

— L'impact sera moins important que dans cette capitale de province. La prochaine ville, c'est Round Station, et nous n'y resterons que trois jours.

— A River Station les risques sont trop grands.

Cette démonstration eut lieu à Round Station. Mais elle faillit mal tourner. Lien se trouvait en dehors de la ville en train de faire le tour de la base du dôme pour rejoindre l'autre sas lorsque soudain il tomba dans le piège tendu par les journalistes. Ils le suivaient sur la grande ceinture à bord d'un loco-car et, soudain, ils pénétrèrent derrière les buissons épineux qui empêchaient de s'enfuir les Roux travaillant sur le dôme. Les gardiens avaient accepté d'ouvrir le passage d'accès et ils signifièrent à Lien de les rejoindre. Ils étaient tous en combinaisons isothermes et désignaient quelques Roux en train de manger les nourritures apportées par les journalistes.

Lien, très inquiet, s'approcha des Roux et prononça quelques mots, fit quelques signes.

— Demandez à la fille, là, de vous embrasser, ordonna un reporter de la radio en mimant la scène.

Lien n'eut aucune difficulté à faire ce qu'on attendait de lui. La Femme Rousse le regarda en silence quelques instants puis détourna la tête.

— Hé ! Rana, tu n'es pas à son goût on dirait...

Maintenant il était furieux, faillit ôter cette fourrure postiche pour révéler l'imposture. Seule la vue des gardes de la Sécurité lui donna quelque patience.

— Hé ! Rana, jette-toi à ses genoux...

— Montre-lui que tu l'aimes comme le font les mâles de ta race.

— Alors, Rana, tu es impuissant, désormais ?

— C'est vrai, ça, tu n'es pas galant.

Ils riaient grossièrement et le reporter radio laissait son micro ouvert. La scène se déroulait en direct. Dans la draisine, une caméra de télévision enregistrerait également.

— Ils ont l'air de se méfier de toi, dis donc ?

— Est-ce qu'ils soupçonnent la supercherie ?

Soudain il s'avança vers les Roux et leur parla, fit des signes. Il racontait qu'il recherchait une fille nommée Jdrou et qu'il croyait la trouver parmi eux. Cette fois ils s'intéressèrent à lui. Même s'ils avaient soupçonné son déguisement, ils se laissèrent convaincre par son histoire.

— Il faut que je retrouve cette fille, ma tribu.

Alors, une des femelles, pas celle qu'espéraient les journalistes, s'approcha de lui et commença de le caresser gentiment. Mais elle ne toucha pas à son sexe. Cette fois les journalistes cessèrent de ricaner. La Rousse approchait de la vieillesse, ayant certainement près de quarante ans, et elle lui prenait la tête entre deux mains pour la secouer sur un rythme régulier en chantonnant une courte mélodie.

chapitre XVII

Ils arrivèrent à Purple Station un soir très tard et Lien Rag eut beau scruter le dôme de la cité il n'aperçut aucune silhouette de Roux. La couche de glace atteignait plus d'un mètre sur la coupole et le chef de station n'avait obtenu qu'une tribu de Roux de quinze à vingt personnes au début, ce qui correspondait pour le chiffre au nombre d'individus de la tribu de Jdrou. Depuis peu il avait reçu un contingent un peu plus élevé et déjà le sommet du dôme était entièrement dégagé.

Dès le lever du jour, Lien put apercevoir cette sorte de cratère qui formait, sur dix mètres de diamètre, comme un puits. La ville ne vivait plus que dans un crépuscule constant du matin au coucher. Les habitants avaient hâte de retrouver la lumière et une souscription avait été lancée par le Conseil de consultation pour acheter un plus grand nombre de Roux et pour leur fournir une nourriture abondante qui leur donnerait des forces.

Lien osa sortir en ville, vêtu comme tout le monde de vêtements fourrés, et ne revint que le soir avant la représentation. Le cabaret ne devait rester que trois jours dans cette ville et le directeur savait que Lien les quitterait le dernier soir. Il paraissait attristé à cette pensée mais le reste de la troupe ne cachait pas sa satisfaction.

— Tu vas donc rester là ? lui demanda Yeuse après le final de cette première soirée.

— Il en a toujours été décidé ainsi, répondit Lien.

— Mais tu n'as aucune certitude.

— Demain j'irai accompagner les gens qui livrent la nourriture deux fois par jour. Quelques billets m'ont suffi. J'ai dit que je voulais faire un reportage. Demain j'aurai une certitude ou bien je devrai continuer mes recherches plus loin.

A la fin de la nuit, il embarqua dans une draisine de livraison et pénétra dans le no man's land tout de suite après le sas Ouest,

sur la voie de petite ceinture qui était coincée entre le dôme et les faux buissons épineux devant empêcher les Roux de s'échapper.

Lorsque la draisine s'arrêta, Lien aperçut trois Hommes Roux qui attendaient. On débarqua les containers pleins, on embarqua les vides.

— Je reste, dit Lien. Vous me reprendrez ce soir.

— Ne vous faites pas surprendre, dit le chef de cette équipe, sinon nous serons blâmés.

Aucun des trois Hommes Roux n'appartenait à la tribu de Jdrou, ni même à son ethnie, car ils ne comprirent pas un seul mot de ce qu'il leur disait.

Ils chargèrent les containers et commencèrent l'escalade de cette falaise de glace qui recouvrait le dôme jusqu'à perte de vue. Mais Lien remarqua qu'ils laissaient un container. Et dès lors il espéra.

Mais il attendit longtemps, deux heures environ, avant qu'il n'arrive deux autres Roux, et ceux-là il les connaissait... Et eux le reconnurent et parurent très heureux de le voir.

— Jdrou ?

— Là-haut... Tout en haut...

— Bien, dit Lien, la gorge serrée par l'émotion. Bien.

Il leur expliqua qu'il reviendrait plus tard, lorsque deux nuits se seraient écoulées. Ils s'éloignèrent en portant le container, disparurent dans une sorte de faille. Plus tard Lien les vit accrochés à la paroi, habiles et légers. Il lui faudrait effectuer cette terrible escalade pour rejoindre la jeune femme.

La troisième nuit il rejoignit l'équipe du ravitaillement et repassa le sas Ouest. Cette fois il emportait un grand sac étanche et dès qu'il fut seul il en sortit la fourrure de scène et l'enfila. Quand les deux amis de Jdrou descendirent, ils le fixèrent avec un étonnement méfiant. Mais il découvrit son visage pour se faire reconnaître et ces deux-là, Jdran et Jdrui, parurent émerveillés puis éclatèrent d'un très long rire. Lien leur indiqua qu'il allait grimper et ils sautèrent de joie sur place.

Ce fut une très longue escalade. Lorsqu'ils comprirent que Lien éprouvait des difficultés, ils lui dirent qu'ils allaient monter le container de nourriture jusqu'au sommet et qu'ils

reviendraient ensuite le chercher. Il attendit sur une sorte de surplomb qui lui donna le vertige. La glace ne recouvrait pas uniformément le dôme en épousant fidèlement son arrondi. Elle s'était accumulée de façon chaotique en falaises énormes, en crevasses profondes. Il y en avait bien plus que ne le supposaient les habitants de Purple Station. Par endroits au moins dix mètres d'épaisseur et même plus. Il aurait fallu employer d'autres moyens pour en venir à bout mais, avec les restrictions d'énergie, aucun engin de déblaiement n'était disponible.

Jdran et Jdruï revinrent le chercher et cette fois il progressa très vite vers le sommet, découvrit toute la tribu au travail sur la face occidentale. De l'autre côté travaillait une autre tribu plus importante qui dégageait les trois quarts de la coupole car ils étaient beaucoup plus nombreux, au moins cinquante.

Les femmes, les enfants, les vieux vinrent lui appuyer leurs mains sur les joues avant de retourner au travail.

— Jdrou ?

Jdran lui fit signe de le suivre. Ils redescendirent une pente douce et il aperçut une sorte de grotte creusée dans la glace.

— Là, Jdrou.

Il l'abandonna et Lien avança vers l'entrée de la grotte. D'abord il ne vit rien à cause de la pénombre mais il entendit un gémissement. Faible, comme celui d'un petit animal ou... d'un enfant très jeune, un bébé.

Il faillit se retourner et fuir. Et puis Jdrou sortit de la grotte.

— Qui es-tu toi qui as l'air de notre tribu ?

Il découvrit son visage et, d'abord stupéfaite, elle éclata de son rire habituel. Elle voulut l'embrasser comme elle en avait l'habitude, mais la cagoule de la combinaison y faisait obstacle. Même ce tout dernier modèle avait ses limites.

— Là-bas, dit-elle en désignant la grotte.

Accablé, il la suivit jusqu'à ce qu'il aperçoive une sorte de nid. Il avait vu des lapins du zoo en faire de semblables mais celui-là était mille fois plus important. Fait de touffes de fourrures arrachées. Une montagne de poils.

— Toute la tribu a donné. Toute la tribu...

Et dans ce nid douillet, il y avait un bébé.

— Il manque de chaleur, disait Jdrou.

Lien tressaillit.

— Il manque de chaleur parce qu'il est né de toi et de moi... Il lui faut cette grotte, ce trou, cette fourrure, ce nid... Et par la suite il lui faudra des fourrures comme les tiennes... Il fallait que tu viennes, sinon il serait mort. Pas tout de suite, mais plus tard, quand il marchera et qu'il voudra sortir du nid.

Doucement elle s'installa dans le nid et elle prit le bébé. Il n'avait pas de fourrure sur le visage ni sur les bras. Juste sur la poitrine et le ventre, un peu moins sur les jambes. Il se mit à pleurer mais Jdrou lui donna le sein.

Lien avança sa main mais la retira. A travers le gant de la combinaison il ne pourrait même pas sentir la tiédeur de cette chair d'enfant. Mais s'il la plongeait dans le nid de fourrure très douillette, peut-être qu'il pourrait le faire sans que le froid ne brûle ses doigts. Il arracha fébrilement ses gants sous la mousse de poils et n'éprouva aucune morsure. Un instant il put tenir le bébé dans ses mains jusqu'à ce qu'il se mette à pleurer.

— Tu vas lui trouver des fourrures comme les tiennes pour qu'il puisse plus tard sortir du nid ?

Il inclina la tête. Il lui fallait réfléchir maintenant, trouver une solution. Il y avait Jdrou et sa tribu, l'enfant. L'enfant qui appartenait au monde du Froid et à celui du Chaud. Il se souvint de Skoll, le lieutenant Skoll, qui avait eu un père Roux et qui ne supportait ni trop de chaud ni trop de froid, mais pouvait vivre en dehors des villes et des trains avec de simples fourrures. L'enfant serait ainsi.

— Je l'appelle Jdrien. Tu veux ?

— Jdrien, répéta-t-il.

Dans la même journée mais plus tard, il rejoignit la tribu qui travaillait tout en haut du dôme avec quelques outils primitifs. Il prit une sorte de pioche et commença à attaquer la glace. Il portait sa fourrure postiche et Yeuse, qui l'avait cherché du regard toute la journée, le reconnut à peine. Il ressemblait aux autres Hommes Roux mais elle savait que c'était lui. Malgré les larmes qui gelaient sur ses joues, elle resta à regarder en l'air, faisant sourire les passants.

